

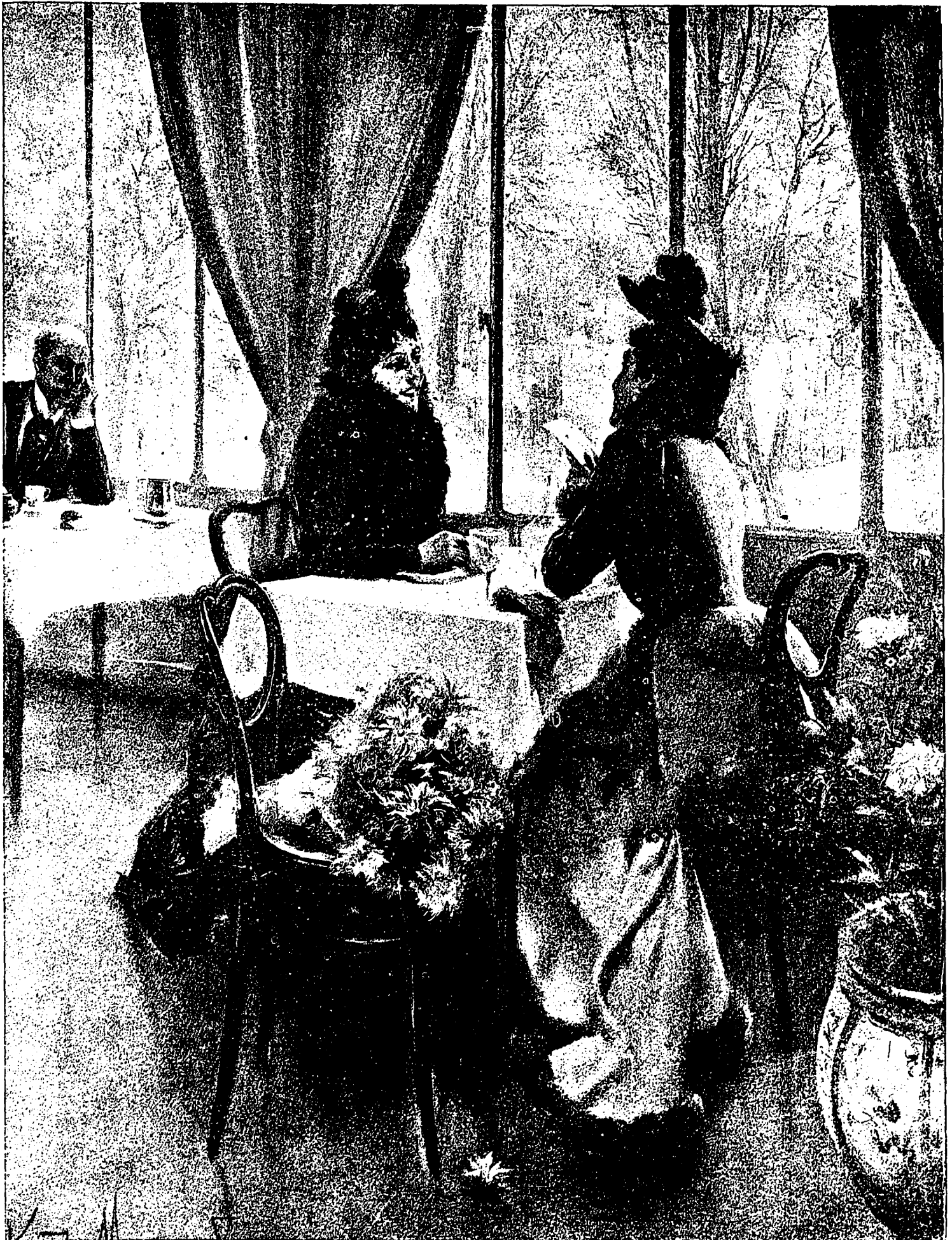
# Le Samedi

VOL. IX. No 49  
MONTREAL. 7 MAI 1898

Journal Hebdomadaire Illustré de 32 Pages

PRIX DU NUMERO : 5c

LA VIE MODERNE



DEUX AMIES.

# Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR : LOUIS PERRON

ABONNEMENT : UN AN, \$2.50 ; SIX MOIS, \$1.25  
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centins

Tarif d'annonce — 10c la ligne mesure agate.

POIRIER, BESSETTE & CIE, Editeurs - Propriétaires,  
No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 7 MAI 1898

FACÉTIES



*Dumollard* —Tiens, ce cher ami ! Échanté de vous rencontrer. Prêtez-moi donc dix dollars ?

*Boireau* —Je le veux bien. Quand je reviendrai de Paris.

*Dumollard*. —Comment, vous allez à Paris ? Je ne savais pas du tout que vous y alliez.

*Boireau*. —Mais je n'y vais pas !

## ÇA POURRAIT ARRIVER QUAND MÊME

*Le père*. —Je ne pense pas, ou cela m'étonnerais beaucoup, que ton prétendant mette jamais la terre en feu, enfin.

*La fille*. —Tu ne peux le dire sûrement, papa. Il fume la cigarette.

## RÉFLEXION D'UN MIROIR

*Le miroir (monologuant)*. —Comme je dois être laid ! Chacun de ceux qui me regardent s'en retourne en ayant l'air de me regretter et semble dire : Je ne te verrai plus !

## C'EST SUREMENT ELLE

*Le curé*. —Allons, toi, Philibert, tu vas me dire qui voit tout et entend tout ?

*Philibert*. —C'est la servante de chez nous, monsieur le curé.

## SIMPLE AFFAIRE DE TRANSPORT

*Bouleau*. —On m'assure que Grasalard a fait une colossale fortune au Klondyke ?

*Rouleau*. —Oui, il a transporté des fous là-bas et ramené des sages.

## IL NY POUVAIT RIEN

*Le petit vendeur du "Samedi"*. —Dites, l'homme de police, il y a deux femmes qui se battent ferme dans la rue Gosford.

*Pat. Gallagher, le policeman*. —Mêle-toi donc de tes affaires, mauvais garnement.

*Le petit vendeur*. —Correct, policeman, mais une d'elles est votre femme.

*Pat. Gallagher*. —Alors que le ciel protège l'autre.

## LA RAISON

*Le rédacteur en chef*. —Mais quelle est la raison pour laquelle vous ne voulez pas signer votre article : "Conseils aux femmes mariées" ?

*Le rédacteur*. —Parce que je voudrais que ma femme fasse son profit de ces conseils.

## CHIMIE MODERNE

*M. Sulfosel*. —Donnez-moi la main, Bisulfate, c'est un grand jour de bonheur pour moi et une gloire pour la chimie.

*M. Bisulfate*. —Avez-vous donc découvert l'or potable ou le secret de la jeunesse perpétuelle ?

*M. Sulfosel*. —Non, mais j'ai mis la main sur une recette pour confectionner le meilleur cocktail que vous ayez jamais bu de votre vie. Nous allons y goûter.

## IL FERA BIEN DE NE PAS LE RÉPÉTER

*Le petit Louis*. —Papa, quelle est donc la différence qu'il y a entre la fermeté et l'obstination ?

*Le père*. —Mon garçon, c'est la différence qu'il y a entre l'homme et la femme.

La raison n'est souvent que l'art d'éviter le bonheur. —HENRI MURGER.

## PROVERBES RUSSES

Mesurez deux fois et ne coupez qu'une.

x

Ne pas trop rire pour n'avoir pas trop à pleurer.

x

Faites des présents à vos juges : vous gagnerez tous vos procès.

x

Le voleur ne vole pas toujours, mais il faut toujours se garder de lui.

x

Si vous donnez une chemise à un gueux, il se plaindra que la toile en est trop grosse.

x

Ne mangez pas de cerises avec vos supérieurs Ils vous crèveront les yeux avec les noyaux.

LE BON MOUGICK.

## TRIBULATIONS DU 1<sup>ER</sup> MAI



Il ne faut pas juger sur les apparences.

## Emaux et Camées

PETITS CHEFS-D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES

DLXXVII

## L'INCONNU

Sous les pins où le vent passe en plainte si triste,  
Un homme vint s'asseoir, et, d'un regard amer,  
Longtemps il contempla la mer  
Qui roulait au soleil des lames d'améthyste.

Tout autour, des coteaux parfumés par le ciste  
Détachaient leur douceur sur un plafond ciel clair ;  
C'était l'après-midi d'un beau jour bleu d'hiver  
Et l'inconnu tout haut dit ces mots : Dieu m'assiste !

Mystérieux Songeur qui ne me voyait pas,  
Je ne sais si jamais ton pas morne et mon pas  
Se croiseront encor sur cette vaste terre :

Et pourtant ces deux mots jetés tout simplement,  
Ces deux mots de détresse ont fait de toi mon frère,  
Et ma pitié te suit dans ton lointain tourment !

PAUL BOURGET.

## INSTANTANÉS

LIV

FIN D'AVRIL

Dans la gorge étroite, entourée de collines boisées, la nature commence à s'éveiller, à fleurir, à gazouiller.

Le ciel est clair, plafonné de nuées floconneuses ; des odeurs de violettes

et de cerises sauvages montent en un encens printanier qui est, pour l'odorat, ce que sont pour l'ouïe — délicieusement chatouillée — le sifflet du merle, le triolet du pinson, la rossignolade des fauvettes.

De chaque côté du ravin s'élançant les fûts argentés des hêtres aux fines et retombantes ramures, aux pousses naissantes de minces bourgeons, mettant un poudroïement d'émeraude dans l'épaisseur un peu sombre du taillis.

Sur le sol, s'étalant en large taches, — d'un vert laiteux — se montrent les boutons, hissant des doubles feuilles des mugnets hâtifs. Les épines noires fleuronent, les alisiers et les poiriers sauvages épanouissent, ça et là, leurs branches et comme nuptiales floraisons.

L'herbe courte des friches est toute semée des humbles et violettes anémones.

C'est, dans la forêt, comme l'aspect d'une vaste cathédrale ou l'on célébrerait une joyeuse messe de mariage et, dans les fusées de verdure, dans les festons de pétales

*Le docteur Ducrin.* — Dites donc, Boisvert, les fous ne sont pas encore tous morts ?

*Boisvert.* — Heureusement ! Que ferions-nous sans eux !

couleur de neige, toute une gamme d'une virgine blancheur.

SILVIO.

## RICHE NATURE

Un bohémien espagnol s'était présenté au confessionnal pour obtenir la rémission de ses péchés, et, comme il était en train d'en dérouler la série et que le prêtre l'écoutait attentivement, il avait dextrement glissé sa main dans la poche de l'ecclésiastique et volé sa tabatière, une boîte en argent.

— Mon père, dit-il aussitôt, je m'accuse d'avoir volé une tabatière de prix.

— Mon enfant, il est de votre devoir de ne la point garder ; il faudrait la restituer sans retard.

— Mon Père, voudriez-vous la recevoir et m'en débarrasser ?

— Moi ! mon enfant ! Y songez-vous ! Non, non certainement. Rendez-la à un autre.

— Le fait est, mon père, que je l'ai déjà offerte à son propriétaire et qu'il n'en a pas voulu.

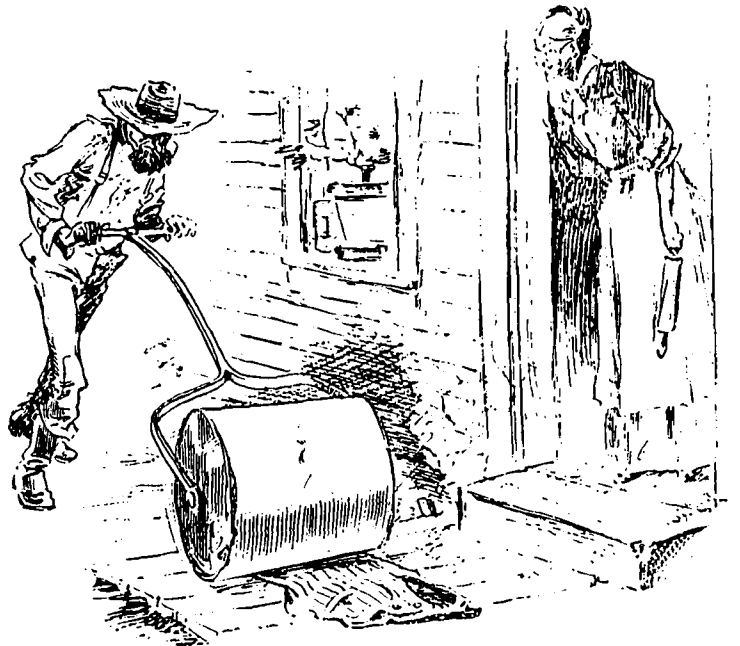
— Dans ce cas, mon enfant, continua le prêtre, vous pouvez la garder sans remords.

— Je le ferai comme vous dites, mon Père, car je ne veux pas vous désobéir, répliqua le Bohémien qui se levait en même temps et se retirait du confessionnal.

MAXIME PARR.

Un sage a dit : " Aime la femme, mais surtout crains-la. " — ARNOLPHE.

## UN VRAI DUDE



*Madame.* — Mais que fais-tu donc, Edouard, depuis une heure que tu agites le rouleau devant la porte ?

*Monsieur.* — Je suis en train de presser mon pantalon bleu, comme les élégants de la ville.

## SUGGESTION

*Le commis.* — Je suis extrêmement peiné, madame, de ne pouvoir vous être agréable, mais les règlements de la maison s'opposent à ce qu'on reprenne toute marchandise qui est une fois sortie des magasins.

*La cliente.* — Mais c'est que mon mari ne l'aime pas du tout, ce chapeau.

*Le commis.* — Pourquoi, alors, ne changez-vous pas votre mari ?

## ENTRE SOURDS MUETS

*La sœur.* — Et sa fiancée a de jolies mains, n'as-tu dit ?

*Le frère.* — Oh, oui ! Elles parlent par elles-mêmes.

## SIMPLE DÉFINITION

*Le petit Bidou.* — Dis, mon oncle, qu'est-ce que c'est, dis, qu'un mari modèle ?

*L'oncle.* — C'en est un qui laisse toujours sa femme faire ce qu'elle veut, que cela soit bon ou mauvais pour elle.

## EN ROUTE POUR LA FLORIDE

*Elle.* — Penserai à moi, dis, là-bas ?

*Lui.* — Te le promets, Bichette, tout l'temps ! Tions, te rapporterai des raretés du pays : des oranges, des bananes.

## CAUSES DIFFÉRENTES



**I**  
Ce malheureux souffre le martyre parce qu'il a des chaussures trop petites...

**II**  
...et cette jeune dame se trouve très mal habillée parce que les siennes sont trop grandes.

## PREMIER EN TOUT



*Le missionnaire anglais.* — Et lequel aimez-vous mieux, mon frère noir, de l'homme blanc Anglais ou de l'homme blanc Allemand ?

*Le roi nègre.* — Oh ! moi aimait beaucoup plus mieux l'Anglais. Bono, bono, l'Anglais.

*Le missionnaire (exultant).* — N'est-ce pas, frère noir. Oh ! l'Anglais est le premier en tout.



*Le roi nègre.* — Oui, li saveuc meilleuc, li plus tendu qu'Allemand.

*Il paraît que le révérend a fait une retraite en règle.*

## PRIÈRE

Mon Dieu !

Quand tu m'auras ôté  
Le souille, et le poids de moi-même ;  
Lorsque l'hiver, comme l'été,

Passeront sur ma face blême,  
Que décomposeront les vers ;  
Alors que mon âme éthérée  
Prendra des ailes par devers

Ton pur et divin Empyrée,

Je demande un rôle très doux  
Et je te conjure à genoux  
De vouloir, dans ton ciel sans voiles,

Que, dans des brouettes de fleurs,  
Sous l'azur aux tendres lueurs,  
J'aie à charrier des étoiles !...

MARC ANOUSSI.

## UNE LÉGENDE SAHARIENNE

Voici une légende recueillie au Grand Désert, au cours de la première mission Flatters. Elle dit l'effroi de l'homme en présence de l'infinie solitude et surtout de l'infini silence du désert, et il est difficile d'en donner une plus saisissante expression. Nous la citons sans la détacher de son cadre. Le Sultan de Touggourt a promis sa fille à celui des prétendants à qui serait arrivée la plus belle aventure dans le désert et qui aurait montré le plus de courage. Un chanteur raconte simplement comment, perdu, seul et sans eau, il n'a pas été anéanti par le silence des espaces infinis. Et malgré les merveilleux récits de ses rivaux, c'est lui qui mérite la main de Damia.

Les heures succèdent aux heures ; j'allais, j'allais toujours comme en rêve, descendant des dunes dans les vallées, puis remontant dans les dunes pour redescendre encore et j'avais, fier de ma faiblesse et de ma force, ferme dans mon courage, défiant le sable, défiant le soleil, défiant la soif et reniant jusqu'à la mort même !

Le soleil s'incline sur la terre, c'est le couchant aux fulgurantes lueurs ; Me voici dans l'immensité d'une plaine qui se déroule, aride et rosée au crépuscule du soir. Sous les vastes horizons c'est l'infinie solitude dans l'infini silence.

Je m'arrête, le cœur frappé. Rien n'atténue la solitude ; pas un insecte, pas une feuille, pas un nuage, pas une brise. Nul mouvement au ciel et sur la terre dans l'immobilité géante de l'espace.

Un silence absolu plane, effrayant ; c'est le vide avec ses vertiges, ses nausées ; c'est l'asphyxie angoissante.

Dans l'énorme silence j'entends sonner mes artères à chocs vibrants et pressés ; c'est la chanson de ma vie qui trouble le néant, c'est le travail de ma chair qui blasphème l'Incréé, et voici que la Peur, l'abjecte et hideuse Peur, me mord les flancs.

Mon sang bat plus vite ; son rythme métallique m'assourdit, me trouble, il m'égaré. Je sens la mort qui vient, la lâche mort par la peur. Mais je suis accablé sous le monstrueux silence où palpite l'Innommé.

Et je ne puis m'enfuir : je tomberais foudroyé par le seul bruit de mes pas.

Voici la vie qui m'échappe. Du fond du cœur j'implore Dieu en lui disant : « Seigneur ! secours-moi dans ma détresse. Envoie-moi l'oiseau, le vent ou la foudre rompre le mortel silence, sinon je succombe à l'effroi « du Néant. »

Et soudain s'élève dans l'air un bruit insaisissable. J'écoute, anxieux... Le bruit grandit, c'est comme un chant qui monte, il grandit, il s'approche. O toute puissance de Dieu, c'est une mouche, une toute petite, toute vulgaire mouche noire qui vole et ses frêles ailes emplissent de leur vie l'immense solitude.

Mais elle s'approche ; elle se pose sur mon bras. Palpitant d'angoisse et retenant mon souffle je lève lentement ma main sur elle, et la voici prisonnière.

Ma petite captive bourdonne entre mes doigts. Le bruit de sa vie a vaincu le silence et la solitude ; je ne suis plus seul, je suis sauvé !

Je reprends mon voyage soutenu de ce fragile insecte, et, le lendemain je tombai dans un campement de bergers avec lesquels je restai jusqu'au passage d'une caravane rentrant à Ouargla.

— Voici, s'écria le sultan, la plus magnifique histoire que l'on puisse entendre ! Qu'en disent les Anciens ?

— Seigneur, répondit l'un d'eux, nous savions que l'on pouvait mourir par la peur de l'affreux silence du Désert, mais cette aventure nous paraît la plus belle de toutes comme ce chanteur est le plus courageux des hommes.

Alors Damia descendit vers le chanteur en disant :

— Ton histoire enseigne que l'homme n'est pas fait pour la solitude :

voici ma main.

LUCIEN RABOURDIN.

## IL Y A UNE LIMITE

*L'amoureux (enthousiasmé).* — Oh ! dites, ma chère, que pourrais-je donc faire pour vous prouver mon amour ? N'importe quoi, je puis l'entre-

prendre ! Faut-il me battre en votre honneur comme les anciens chevaliers ? Faut-il mourir à vos pieds, enfin ?

*Elle.* — Je voudrais seulement vous voir abandonner la cigarette.

*L'amoureux (refroidi).* — C'est beaucoup me demander, mademoiselle.

## IL FAUT TROUVER LE MOYEN.

*Madame.* — Je viens de chez ma couturière et je pense que cela lui ferait grand plaisir si tu lui donnais quelque chose en acompte sur sa dernière facture.

*Monsieur.* — C'est que je ne sais pas du tout comment je pourrais le faire !

*Madame.* — Mais c'est que moi j'ai absolument besoin d'une robe neuve.

Un livre, c'est un homme, ou ce n'est rien. — ALFRED DE MUSSET.

## NOTRE DÉFENSE NATIONALE



—Halte ! Qui va là ?

## UN QUI PARIE SUREMENT



*Mr Dubluff.* — Il paraît que Labogue a arrêté de boire ! Je ne crois pas un mot de sa conversion. Parions dix dollars qu'il ne tient pas sa promesse une semaine.

*Mr Lavonnais.* — Tenu.

*Mr Dubluff.* — Vous avez perdu.

*Mr Lavonnais.* — J'ai gagné. Il est mort d'avant-hier.

## REMINISCENCES

LE BAL DU PAS DE SUSE (15 MARS 1629)

Nous sommes fiers de nos pères, mais il ne faut pas oublier, pour cela, nos grands-pères "ainsi qu'au bal allant à la bataille." Et si nos millionnaires d'aujourd'hui s'étonnent parfois de porter le fusil, nos anciens, quelque nobles et riches qu'ils fussent, s'honoraient de débiter dans l'armée en portant le mousquet.

En mars 1629, Louis XIII se présentait devant le Pas de Suse, défilé d'un quart de lieue de longueur, sur une largeur d'une vingtaine de mètres, entre deux hautes murailles rocheuses, pour aller au secours de son allié, le duc de Mantoue, assiégé dans Casal par les Espagnols. Le passage est demandé au duc de Savoie, lequel, cauteleux comme tous les princes de sa race et ne sachant pas qui, du roi d'Espagne ou du roi de France, était le plus fort, avait répondu d'avance en coupant le défilé d'un triple rang de barricades soutenues par des batteries de canons. A une dernière sommation qui lui fut faite, le comte de Verrue, commandant des troupes piémontaises, répondit : "Les armes en décideront !"

Bassompierre avait la direction de l'armée française. Le 6 mars, il se présente devant Louis XIII :

—Sire, dit-il, les invités sont réunis, les masques sont à la porte et les violons sont prêts. Quand il plaira à Votre Majesté, le bal commencera.

—Mais, réplique Louis XIII, tous vos équipages ne sont pas encore là, et vous savez que, dans nos coffres, nous n'avons guère que deux cents livres de plomb ?

—Qu'importe, Sire, tout ira à souhait.

—Vous m'en répondez ?

—Dieu me garde de cautionner une chose aussi douteuse ; mais, vous répondez-je, nous en viendrons à bout à notre honneur ou j'y resterai mort ou pris.

—Alors, commencez, dit le roi.

Et les Piémontais virent une fois de plus ce que vaut la furie de France.

Pendant que les mousquetaires de la maison du roi escaladent les rochers pour dominer et tourner les Piémontais, les gardes françaises, conduites par Bassompierre, Schomberg, Créqui, attaquent de front les barricades, sans souci des décharges de l'artillerie et des arquebusades qui enlèvent des files entières de soldats. La première barricade enlevée, on court à la seconde ; elle est prise également, puis à la troisième, si bien que le soir, le roi était à Suse pour y recevoir le duc de Savoie qui, sachant enfin de quel côté était le manche, venait faire sa soumission.

Et, comme on relevait les sentinelles du quartier royal, Louis XIII, avisant un mousquetaire qui venait de prendre le poste :

—Mon oncle, dit-il au duc, vous voyez ce soldat, il s'appelle Bréauté et il est riche de trente mille livres de rentes. Eh bien ! dans

mes mousquetaires et dans mon régiment des gardes, j'ai quatre cents gentilshommes d'aussi bonne maison qui portent le mousquet.

Bréauté devint, par la suite, maréchal de camp, grade qui correspond à celui de nos généraux de brigade.

PAUL LAURENCIN

## UN PHILOSOPHE

*Madame.* — Figure-toi que la nouvelle servante a cassé quatre assiettes, ce matin !

*Monsieur.* — Et a-t-elle donné la raison pourquoi elle n'a pas cassé le service complet ?

## IL CONNAISSAIT BEAUCOUP

*Madame.* — Est-ce que le docteur Tucsles est très habile dans sa profession ?

*Monsieur.* — Je ne sais, mais avec ce qu'il connaît en fait de médecine, on remplirait un cimetière.

## ÉTONNANTE GUÉRISON

*Louiset.* — Tiens, te voilà déjà revenu à l'école. Je croyais que tu étais malade pour au moins une semaine.

*Henriot.* — Moi aussi, mais maman ne voulait pas du tout me laisser sortir, même après l'heure de l'école. J'ai mieux aimé revenir ici.

## UN CONSEIL D'AMI

*Boulcau.* — Que me conseilleriez vous de faire relativement à ce que je vous ai dit de mon désir d'aller au Klondyke ?

*Rouleau.* — Rester chez vous et éviter la foule.

## UNE IMPOSSIBILITÉ

*Le grand détective (jetant furieusement à terre la robe de sa femme).* — Encore roulé ! Impossible de mettre la main dans cette poche.

*Et il sortit de la chambre en grognant.*

## PAS PLUS FIER POUR ÇA

*Potard.* — Comment, vous avez un de vos ancêtres qui était de sang royal ?

*Lichamort.* — Parfaitement, et je n'en suis pas plus fier pour ça.

*Potard.* — Mais comment cela se fait-il ?

*Lichamort.* — Ma mère a été reine au bal de la mi-carême.

## UNE VRAIE CHANCE

*Biroteau.* — Tiens, Latulipe, que je suis heureux de vous revoir. Avez-vous eu de la chance au Klondyke ?

*Latulipe.* — De la chance ! Je pense bien que j'en ai eu autant qu'homme puisse en désirer. Je suis revenu vivant.

## IL AVAIT AUSSI BIEN

*La cliente.* — Avez-vous des timbres-postes de 3 centins, monsieur ?

*Le pharmacien (distrain).* — Non, madame, mais nous avons quelque chose de tout aussi bon et qui ferait très bien l'affaire.

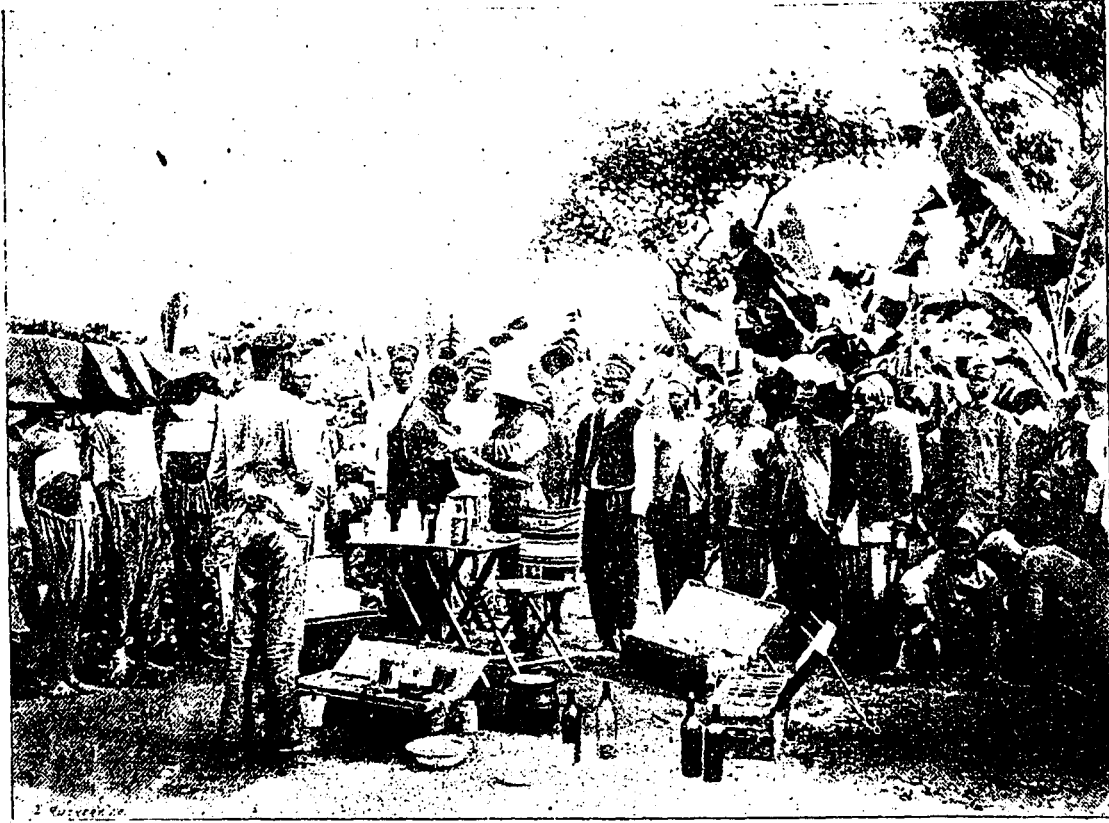
## UN DÉLAI PROBABLE



*Arthur.* — Supposons, ma chère Alice, qu'un vieux tou très riche, sur le bord de la tombe, voudrait vous épouser, cela vous ferait-il me mettre de côté ?

*Alice.* — Pas définitivement ; mais vous seriez peut-être obligé d'attendre quelques années.

## CHRONIQUE UNIVERSELLE ILLUSTRÉE



LA VISITE DU DR EMILY. EXPÉDITION MARCHAND, TAMBOURAD, 10 OCTOBRE 1897.

massif du Zaghoun et l'aqueduc d'Adrien se profilant sur un ciel sans nuage.

Puis apparaissent de vastes plaines de céréales et de vignobles superbes avec le Medjesda roulant sur ses eaux bruyantes.

Les bois d'oliviers alternent avec les plantations, les grands figuiers, les lauriers roses bordant les rives de l'Oued.

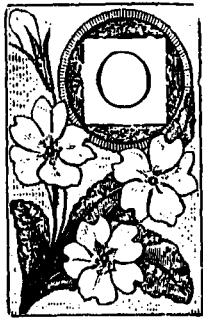
Puis, après avoir contourné le Ljébel-Sakkak, par delà Mateur, après avoir franchi de nombreux cours d'eau et longé le vaste bassin du Garaat-Ackuel, apparaît, comme une vision encadrée de colonnes boisées, parsemées de blancs villages arabes, le lac de Bizerte, d'un bleu intense se confondant avec l'azur du ciel.

Puis la blanche Bizerte surgit avec ses hauts minarets, de ses murailles crénelées, puis la mer et, au long du chenal, la ville européenne s'allongeant vers le lac.

Bizerte ne compte encore que 10,000 habitants, dont 4,000 Européens ; le climat est sain et tempéré, la terre fertile, les eaux abondantes et les pluies régulières. Autour, de vastes exploitations : le domaine d'Utique, d'une contenance de 6,000 hectares ; celui de Mellaka, de 2,500 hectares ; d'El-Haouied, de 1,800 hectares, etc., etc.

Bizerte est avant tout un port de mer, et, de par son lac de 18 kilomètres de largeur sur à peu près autant de profondeur est le plus riche vivier du monde.

Visitons le port proprement dit qui, par sa situation dans la Méditerranée, est le point de relâche naturel des navires à destination de Suez et de la mer des Indes, le seuil d'accès de



On se souvient des bruits qui avaient couru, répandus par la presse belge et anglaise, d'un massacre total de la mission Marchand, dans le Bahir el Gzal. Ces bruits malveillants, on ne les avait acceptés en France qu'avec la plus extrême circonspection sachant l'habileté et le courage du chef, la solidité des troupes composant l'expédition, par dessus tout l'intérêt qu'avaient ceux qui répandaient ces bruits, de se faire, s'ils le pouvaient, renseigner sur la situation exacte de la colonne d'exploration.

Ceux qui avaient confiance en les explorateurs, avaient raison et la photographie que nous reproduisons, postérieure d'un mois à la date assignée à cet imaginaire désastre, suffit pour tranquiliser tous ceux qui s'intéressent aux hardis pionniers faisant pénétrer, dans le continent noir, le glorieux drapeau tricolore. C'est à Tambourad, le 10 octobre 1897 que le capitaine Baratier prenait cette photographie au moment où le docteur Emily passait sa visite de santé. A gauche du docteur se tient le nègre moussa, Abdoulah, le coporal infirmier est celui qui a le dos tourné. Des tirailleurs et des porteurs malades complètent le groupe original d'une partie du personnel de l'expédition.

A ce moment il avait fallu trainer à travers les plaines et les vallées, la coque et les chaudières du "Faidherbe" et du "Jean d'Uzès", deux canonnières démontables emportées par l'expédition.

Des chalands en fer flottaient déjà sur le Soueh, le montage des canonnières était sur le point d'être terminé et la mise en route vers le Nil, but de l'expédition, était imminente. C'est de Koutchouk-Ali, au confluent de la Wounou et du Soueh, que devait partir la petite flottille que le chef de l'expédition déclarait devoir arriver Fashoda avant le 1er janvier 1898.

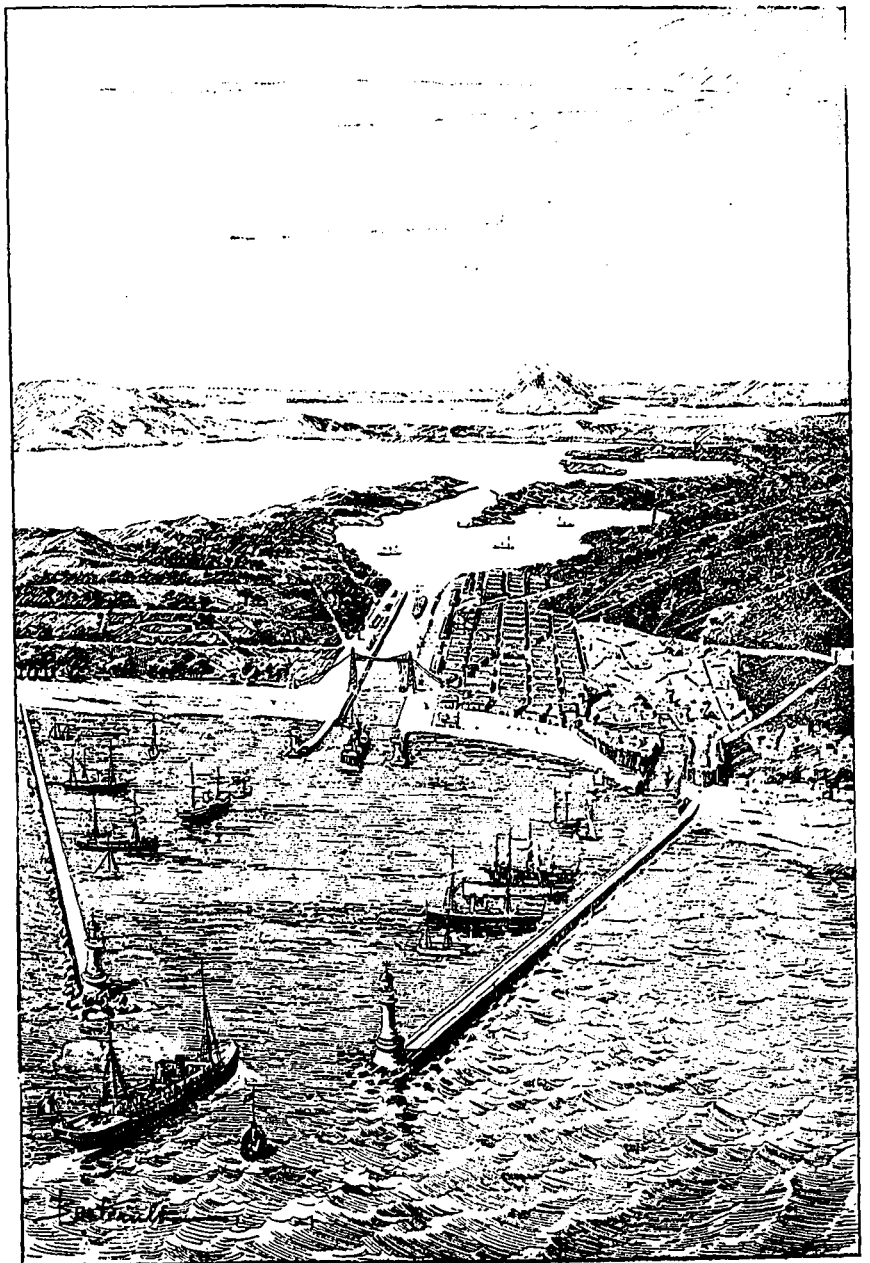
S'embarquant en novembre pour descendre le Soueh et le Bahir el Gzal, le commandant Marchand était donc dans les délais prévus, et les récentes dépêches anglaises, signalant l'arrivée des Français à Fashoda, pourraient bien être — une fois n'est pas coutume — l'écho de la vérité.

\* \* \*

C'est à Bizerte, le port jadis célèbre de la colonie Phénicienne, l'Hypo-Zaretus des Romains, que nous conduisons, aujourd'hui, nos lecteurs. Aussi bien vaut-il se reposer de l'agacement qu'occasionnent les préliminaires de la guerre Hispano-Américaine, si toute fois elle a lieu, par la vue des gigantesques travaux accomplis dans la dépendance de l'Antique Carthage.

La ville morte est réveillée, le port renait à la vie et à la vieille cité romaine, arabe, andalouse et mauresque, se juxtapose une ville moderne, aux rues tracées à angle droit, au long du canal profond faisant communiquer l'avant port avec le magnifique lac de Bizerte, aux eaux profondes, aux rives verdoyantes où toutes les flottes militaires et commerciales du monde entier pourraient se donner rendez-vous sans crainte d'encombrement.

Quand on quitte Tunis, longeant le Bardo on va, à l'horizon, le



VUE A VOL D'OISEAU DU PORT ET DU LAC DE BIZERTE.

la Méditerranée orientale, de la Grèce, de la Tripolitanie, de l'Égypte et de l'Asie Mineure ; il est aussi le port militaire surveillant le détroit entre l'Afrique et la Sicile, la grande route entre l'Europe Occidentale, et la mer Rouge. Ensablé depuis des siècles, il tombait en ruine tandis que sa rade, balayée des vents du Nord et du Nord-Est, n'offrait qu'un abri fort précaire.

Ce fut en 1886 que la France y entreprit les premiers travaux : approfondissement de la passe d'entrée, prolongation de la digue, suppression de la barre de sable qui fermait le port.

Puis on prolongea la jetée primitive, ou la compléta par une autre, formant ainsi un avant port d'une superficie de 100 hectares ; enfin, un canal de 1,500 mètres de longueur et de 100 mètres de largeur relia l'avant-port au port intérieur et au lac.

C'est ce que nos lecteurs peuvent voir dans la vue à vol d'oiseau que nous leur présentons.

Le nouveau point de relâche établi en Tunisie, est appelé à un brillant avenir et destiné vraisemblablement à devenir le grand port de ravitaillement de charbon pour les navires traversant la Méditerranée.

Un très important travail d'art vient en outre d'être exécuté à l'entrée du canal afin de relier, à travers le canal maritime, l'extrémité de la route de Tunis et l'ancienne qui en est le prolongement dans la ville européenne. Un bac à vapeur, faisant jusqu'à 175 voyages par jour, assurait auparavant le service mais d'une façon fort incommode vu la force du courant et la violence du vent.

Aujourd'hui, le bac primitif est remplacé par un gigantesque pont à

Cette voie ferrée sera ensuite prolongée par une longueur d'à peu près 200 kilomètres, jusqu'aux gisements de phosphates au nord-ouest de la Tunisie, afin d'assurer un fret de retour aux vaisseaux charbonniers et, laissant, grâce à ce fret assuré, le charbon à des prix inférieurs à celui de Malte, le roulement automatique du dépôt paraît devoir être garanti.

Bizerte, hier encore simple port de pêche, aspire donc à devenir demain, tout à la fois un grand port de guerre, un grand dépôt de charbon et un immense entrepôt de phosphates. Il y a lieu d'espérer que ce triple vœu pourra, à un assez bref délai, se trouver réalisé.

LOUIS PERRON.

#### AVANT ET APRÈS

*Madame.*—Avant notre mariage, quand je pense que tu avais l'habitude de m'écrire trois lettres par jour et que tu n'y manquais jamais.

*Monsieur (philosophiquement).*—Ça, c'est vrai, j'avais cette habitude.

*Madame.*—Et maintenant tu grognes parce que je te demande, de temps à autre, de m'écrire un tout petit chèque.

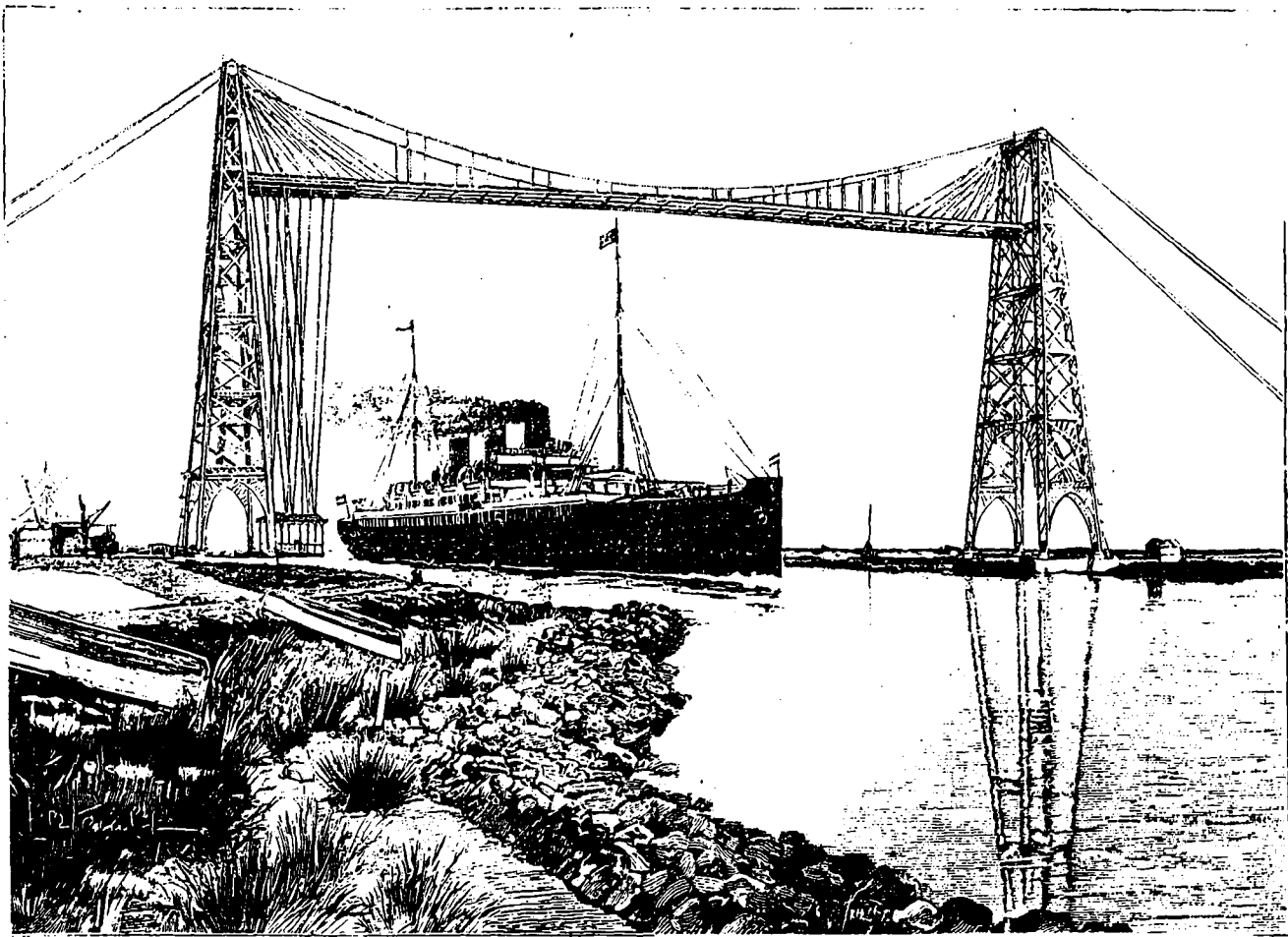
#### INDUBITABLE

*La maman.*—Cela n'est pas étonnant que tu aies toujours mal aux dents. Tu mange tant de sucreries.

*Freddie.*—Ça ne peut pas être ça, maman.

*La maman.*—Comment ! Mais je t'assure que si.

*Freddie.*—Puisque je mange des sucreries avec toutes mes dents et qu'il y en a seulement une qui me fait mal !



LE PONT TRANSBORDEUR A L'ENTRÉE DU CANAL MARITIME.

transbordeur. Sur chaque rive du canal s'élève un pylone de 65 mètres de hauteur supportant, à 45 mètres au-dessus de l'eau, un tablier métallique d'environ 100 mètres sur lequel circule un charriot mû par la vapeur. À ce charriot est suspendue une véritable nacelle, sur la plate-forme de laquelle prennent places piétons, voitures, bestiaux et bagages. Cette plate-forme accoste les deux quais au niveau des chaussées, ce qui fait que l'entrée et la sortie ont lieu avec la plus grande facilité et sans que le pont nuise au passage des navires. On voit l'aspect de ce pont dans notre dessin.

Au dessous de ce très décoratif ouvrage a passé le plus vaste paquebot qui ait encore sillonné les eaux de la Méditerranée, l'Augusta-Victoria, transatlantique de la Compagnie Hambourgeoise promenant des touristes américains.

Au point de vue de la défense nationale française, la situation de Bizerte est la suivante : son port et son lac seraient éventuellement un asile inviolable pour la flotte de guerre. Ce point est tellement hors de discussion que le gouvernement français a commencé la création d'un vaste arsenal maritime.

Il ne reste plus qu'à y aménager un dépôt de charbon considérable de 40 à 50,000 tonnes, et à assurer les communications avec l'Algérie, par voie ferrée permettant le ravitaillement rapide de vivres, matériel et hommes.

Une ligne stratégique, dont les études sont terminées, va être construite entre Bizerte et un point de la ligne de la Medjerda, voisin de la frontière algérienne.

#### TEMPS DURS

*Le Monsieur charitable (qui vient de donner dix centins à un pauvre).*—Je suppose, mon ami, que vous devez trouver les gous plus charitables cette année que l'année dernière, alors que les temps étaient si durs ?

*Le mendiant.*—Eh bien, monsieur, vous me croirez si vous voulez, mais le retour à la prospérité est très dur pour nous.

*Le monsieur charitable.*—Bah ! Et comment cela se fait-il ?

*Le mendiant.*—Tout le monde nous offre de l'ouvrage à présent, tandis qu'il y a un an ils auraient été bien embarrassés pour le faire.

#### MARIVAUDAGES

*Lui.*—Le bonheur d'une femme peut facilement s'exprimer en trois mots.

*Elle.*—Qui sont ?

*Lui.*—Je vous aime !

*Elle.*—Et le bonheur d'un homme peut aussi bien être exprimé en trois autres mots : " Payez au porteur ! "

#### UNE DÉFINITION LUMINEUSE

*La petite Hauteyonne.*—Dis, maman, qu'est-ce que c'est donc que ce Klondyke dont on parle tant ?

*Mme Hauteyonne.*—Le Klondyke, ma chérie, c'est une place où les gens se rendent afin que l'on puisse dire d'eux, plus tard, qu'ils sont des parvenus.

## LES PROCHAINES MODES DU PRINTEMPS



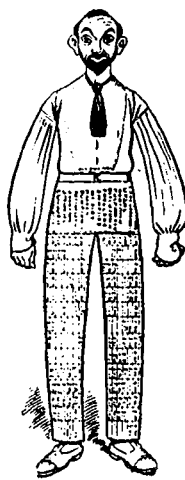
I  
Pour notre ami Abraham.



II  
Pour M. X..., le gambler.



III  
Pour le beau Gaston.



IV  
Pour l'amateur de villégiature et des trains rapides.

## LE RÊVE DE LA VIE

J'ai vécu, j'ai rêvé ; n'aurai-je fait qu'un rêve ?  
La douleur et la lutte, et mon labeur humain,  
Et la joie, et l'ivresse, ou la gaieté si brève,  
Tout ne fut-il pour moi, mortel, qu'un songe vain ?

J'ai vécu, j'ai rêvé, j'ai connu le mensonge,  
Le mensonge d'aimer et de me croire aimé,  
Et ces baisers, ces pleurs, tout n'était-il qu'un songe,  
Ainsi que la douceur des yeux qui m'ont charmé ?

Rêve, j'aurai passé dans le rêve des choses,  
Et leur féerie étrange, et la terre et le ciel,  
A mes yeux morts, scellés sous leurs paupières closes,  
N'auront-ils, en fuyant, rien laissé de réel ?

L'universel Néant s'est miré dans mon être ;  
J'ai passé, j'ai rêvé, tourmenté comme lui ;

Rien n'est-il vrai que l'ombre où je vais disparaître,  
Avec le souvenir des clartés qui m'ont lui ?

Pourtant, soyez bénis, illusions d'une heure,  
O songes fugitifs, mirages d'un moment,  
Terre qui nous portait, ô troublante demeure,  
Où l'homme endort parfois sa misère en aimant :

Où dans les jardins clairs qu'alanguissent les plantes,  
Sous les enchantements de la lune d'été,  
Nos âmes se fondaient sous nos bouches brûlantes,  
Echangeant des serments d'amour illimité.

J'ai vécu, j'ai rêvé ; n'aurais-je fait qu'un rêve,  
Quand je tenais sa forme éphémère en mes bras ?  
Et du rêve, ô mon âme, en la mort qui l'achève,  
Que demeurera-t-il quand tu disparaîtras.

JEAN LAHOR.

## LA GUERRE DE DEMAIN

SARAGOSSÉ PRIS PAR LES AMÉRICAINS

Les Américains étaient convaincus, de bonne foi, ce qui semble extraordinaire chez ces gens d'ordinaire peu naïfs, que le fameux navire le *Maine* avait été torpillé traitreusement par le gouvernement espagnol.

D'aucuns assuraient même que c'était Weyler, monté dans un canot dont les rameurs étaient Sagasta et Martinez Campos qui avait, de nuit, déposé sous le navire un ballot contenant 300 tonnes de dynamite, d'où la destruction du vaisseau.

Il est vrai que d'autres plus modérés, disaient que c'étaient les insurgés, des gens qui se disent Espagnols et qui ne sont pas Espagnols du tout, qui avaient fait le coup, mais comme c'était une insulte aux Etats-Unis, il fut décidé de pulvériser l'Espagne.

Chacun sait que ce minuscule pays compte 18 millions seulement d'habitants, que ses finances sont plutôt en désarroi, et que la guerre coloniale, qu'il soutient depuis quatre ans, l'a à peu près dépourvu de toute sa réserve métallique, épuisé son crédit, ruiné son armement.

C'était évidemment le moment pour une nation de 70 millions d'habitants, riche et prospère de montrer sa générosité et sa chevalerie en lui tombant dessus. Aussi fut-il décidé d'envoyer de suite en Espagne, en qualité d'ambassadeurs, une armée de deux cents mille yankees chargés de réclamer de l'Espagne 500 millions d'indemnité, Cuba, Porto Rico et les Baléares comme postes à charbon pour l'Amérique et l'engagement, à perpétuité, de ne jamais armer de navires corsaires contre les Etats-Unis.

Conduits par un fameux général qui, depuis vingt ans, apprenait la stratégie dans son bureau d'avocat et qui avait nom Munroe junior, les Yankees, après une excellente traversée, accomplie sur la superbe flotte commandée par un amiral Suisse ayant pris du service chez les américains ; les Yankees, dis-je, soit deux cents mille soldats débarquaient à Saint Sébastien, franchissaient les Pyrénées et arrivaient le même jour devant Saragosse.

Saragosse ! Quels souvenirs. La cité héroïque que les Français assiégèrent dans les conditions que l'on sait, avait devant ses murs les fils de ceux de la Grande Armée. Les descendants du Cid, intimidés par la superbe prestance des militaires ennemis ne conservaient que bien peu d'espoir ; néanmoins ils fermèrent leurs portes et se préparèrent au combat. Mais quel fut leur étonnement en voyant les deux cents mille Yankees qui, au lieu de tenter l'assaut se mirent à construire, en moins de huit jours, autour de la cité assiégée, une seconde ville, Saragosse-City, qui, dès le sixième jour, possédait des maisons à quinze étages !

Ce fut plus que de la stupéfaction, ce fut un anéantissement complet.

Dix jours après, Saragosse City dominait la vieille Saragosse, du haut de garden-roofs construits à 22 étages de hauteur ; il y avait des maisons de

marbre, six Palais de Justice, deux Capitales, onze gares de chemin de fer, des usines électriques, des monuments, des tramways, une Exposition plus vaste que celle de Chicago et tout cela sans un coup de fusil, rien que des coups de pioche !

Qui voulez-vous quels fissent ?

Les fiers Espagnols ont capitulé ; pensant avec raison qu'au bout d'un mois les Américains auraient bâti toute l'Espagne.

Et voilà comment s'est terminée cette guerre terrible.

Il était temps, les Américains avaient sollicité et obtenu les alliances de l'Angleterre, du Japon et de la république de San-Marin.

Ils parlaient même d'attirer dans leur orbite la république du Val d'Audore qui, dans ce cas, aurait envahi l'Espagne à coup sûr, car pour elle il n'y a plus de Pyrénées.

On a élevé une statue en or — de l'or Espagnol — au général Munroe, junior, quand au major Mackinley, président de la confédération américaine, il a été élevé au grade de colonel et décoré de l'ordre des Héros spécialement créé pour la circonstance.

PARISIEN.

## CE QU'ON PEUT APPELER UNE VEINE

*Galuchat.* — Qui est donc ce grand monsieur maigre qui parle aussi fort ?

*Ripallon.* — C'est Pépète ! Vous ne connaissez pas Pépète ?

*Galuchat.* — Non, ma foi.

*Ripallon.* — Pépète c'est le héros du jour, le roi du Klondyke ; il a eu une chance merveilleuse, du reste.

*Galuchat.* — Il est très riche ?

*Ripallon.* — Non, il en est revenu, tout simplement.

## LA CHANCE

*Le marinier.* — Monsieur Dumielleux, c'est moi qui suis l'homme qui a sauvé un membre de votre famille qui se noyait, même que vous avez dit que vous donneriez \$500 à celui qui ferait le sauvetage.

*Mr Dumielleux.* — O-u-i ! parfaitement. Mais dans ce temps-là je pensais que c'était ma femme qui était en danger tandis que c'était ma belle-mère.

*Le marinier (tristement).* — Ça, c'est ma chance. Combien vous dois-je, monsieur ?

## JUGEANT PAR LE SON



*Mme O'Meara.* — Pat ! je crois bien que le bébé a quelque chose dans la gorge ?  
*Mr O'Meara.* — Moi aussi, Bridgitt, et je pense même que ça doit être une trompette marine ou un sifflet de locomotive.



FEUILLETON DU "SAMEDI"

Commencé dans le numéro du 23 Avril 1898

# FANCHON LA VIELLEUSE

PREMIÈRE PARTIE

LA MÈRE SANS ENFANTS

XIV

(Suite)

Et il les entraîne. Ils ne font aucune résistance. Du reste, à quoi bon ? toute résistance contre le colosse serait inutile. Ils le savent. Seulement, comme il va très vite, courant même parfois, il les bouscule, car ils ne peuvent pas suivre avec leurs petites jambes et ils tombent dans la neige.

Il les relève alors brusquement.

Où les conduit-il ainsi, en ce silence farouche ?

Hélas ! ils le savent bien. Fanchon l'a entendu, en haut du balcon. Elle l'a dit à Georget. Ils sont morts de peur. Leurs lèvres laissent passer le halètement rauque d'une épouvante atroce et leurs dents s'entre-choquent.

Où il les conduit ? Ils ne le sauraient pas qu'ils le devineraient sans doute, car voilà tout à coup, à un kilomètre en avant, et presque au-dessus de leur tête, que brille dans la nuit toujours profonde une sorte de phare.

C'est le four à chaux.

Jusqu'à ce moment, comme ils marchaient dans un chemin creux, on n'avait pas pu l'apercevoir.

Et il semblait maintenant les attirer avec son œil rond, énorme, tout rouge, autour duquel rayonnait une atmosphère embrasée.

Quand ils le virent, ils eurent une convulsion de terreur et se roulèrent dans la neige.

Alors il les prit sous chacun de ses bras.

A grandes enjambées, il se dirigeait vers l'œil rouge. Et chaque enjambée qui les rapprochait faisait paraître l'œil plus grand, plus sanglant.

Et le colosse marche, marche toujours, sans être gêné par son double fardeau.

Il marche un peu courbé, la tête en avant, le regard fixe, accomplissant comme une bête brute le crime dont il s'était chargé, inaccessible à la pitié, au remords.

Le chemin devient ardu, difficile... la marche est plus lente... On dirait que la mort veut prendre son temps pour les faire passer par toutes les tortures de l'angoisse. Comme le sentier monte en lacets, parfois l'œil rouge n'est plus visible et les enfants se disent que peut-être ils se sont trompés et que ce n'est pas là qu'on les conduit... Mais bientôt, au détour du lacet, réapparaît le phare rouge, plus grand, plus près, effroyable dans la solitude morne.

Le chemin qui suit le colosse est dangereux.

De chaque côté, c'est une pente rapide couverte de neige et sur laquelle on glisserait jusqu'à des précipices inconnus. La neige a nivelé les bords. On ne sait plus où commence la pente, on ne sait plus où finit le sentier. Et rien ne sert de guide. C'est le passage le plus dangereux pour conduire au four à chaux, mais il n'a guère que cent mètres de long. Plus loin, le sentier est taillé dans la montagne ; à gauche, c'est toujours les pentes qui recèlent la mort, mais à droite, c'est la roche qui vous guide.

Fanchon est à demi évanouie ; elle se laisse aller, inerte, sous le

bras du colosse ; elle ne songe même plus à se défendre ; l'horreur l'anéantit.

Son regard, pourtant, ne quitte pas le point rouge qui grandit. Georget, après quelques minutes d'anéantissement, a repris, au contraire, un peu de sang-froid.

Ballotté comme un cadavre sur l'épaule du colosse, il ne fait aucun mouvement en dehors de ceux qu'imprime à son petit corps ainsi placé la marche de Thomas Anspach.

Mais son imagination a la fièvre.

Il ne veut pas mourir. Il ne veut pas que Fanchon meure !

Et il cherche, en son esprit, le moyen de se sauver en la sauvant.

Mais que faire ? Le point rouge, là-haut, semble le brûler déjà, lui enlève toute intelligence, ne laisse en lui qu'une volonté confuse de chercher son salut coûte que coûte, sans la liberté d'esprit qu'il lui faudrait pour s'en procurer le moyen.

Le colosse le tient, par le milieu du corps, renversé sur son épaule gauche.

L'enfant a donc les bras libres.

Et il voit près de lui, sous le bras du misérable, la blême figure de la gentille Fanchon, qu'on dirait déjà morte.

Parfois, comme il étouffe en cette position et pour reprendre un peu de souffle, il se retient au manteau d'Anspach, se soulève, respire largement, mais il sent alors le bras du colosse, qui craint quelque révolte et qui plus étroitement l'enferme.

Cependant l'œil rouge grandit encore... et le passage dangereux, étroit, sorte de pont entre deux abîmes, va être franchi...

Et de l'autre côté, c'est la mort.

Dans un de ces mouvements auxquels il est obligé pour respirer, Georget a senti, sous sa main, dans le manteau du colosse, un poignard ; Georget le connaît, ce poignard ; Anspach ne s'en sépare jamais ; l'enfant glisse sa main dans la poche, retire l'arme ; c'est un stylet aigu, triangulaire, dangereux même dans la main d'un petit ; point de guîne.

Ils sont, en cet instant, si près du four à chaux que les rayonnements du foyer en rendent la nuit, autour d'eux, un peu moins sombre.

Et des bouffées de chaleur, même, passent sur leur front...

Fanchon, comme en une sorte de rêve, a vu ce qui se passe... le mouvement de Georget... la main, une

seconde disparue dans la poche du manteau et reparaisant crispée autour du poignard...

Et comme en rêve, toujours, elle voit la main gauche de Georget qui prend un point d'appui sur l'épaule du misérable, le corps de l'enfant qui se redresse nerveusement, ainsi soutenu et en équilibre, la main droite qui s'abaisse avec la rapidité de la foudre et le poignard qui disparaît dans le ventre du colosse...

L'homme pousse un cri terrible...

Ses deux bras lâchent ses deux fardeaux vivants et ses mains se portent à la blessure d'où le sang s'échappe à flot.

Fanchon et Georget roulent sur la neige.

Aussitôt ils sont debout...

Et Georget a pris la main de Fanchon...

Mais le colosse n'est pas tombé. La rage soutient ses forces. D'un pas lourd, il s'avance vers les petits... C'est la mort...

Alors, Georget, sourdement :

— Viens, Fanchon, viens... viens plutôt !

Elle ne sait pas ce qu'il veut faire. Il l'entraîne. Et avant qu'elle ait pu comprendre, elle roule avec lui hors du sentier, sur la pente de neige qui les lance vers les abîmes inconnus...



La jeune fille entrain en agonie. (P. 11, col. 2, No 48.)

## XV

Ils glissèrent jusqu'en bas, sur cette nappe, sans déterminer d'avalanche qui les eût inévitablement engloutis, et ils se retrouvèrent en bas, étourdis, mais sains et saufs.

Georget se jeta dans les bras de Fanchon.

—Nous sommes sauvés ! Nous sommes sauvés ! !

Ils s'embrassèrent, les pauvres petits, mais à l'exclamation de Georget, Fanchon n'avait rien répondu. Fanchon, élevé dans le pays, savait déjà, malgré son jeune âge, que les montagnes offrent des périls mortels, presque à chaque pas, en cette saison. . . .

Le four à chaux, elle le connaissait bien... elle l'avait vu briller bien des fois, le soir, l'été ou l'hiver. . . .

Mais le four à chaux, elle le savait, dominait un labyrinthe de précipices où personne n'avait jamais voulu s'aventurer.

Comment sortiraient-ils de là ?

Elle ne le savait pas... Elle ne croyait pas même qu'on en pût sortir... Mais courageusement elle garda son désespoir au fond de son âme... Elle n'en dit rien à Georget. . . .

Il fallait attendre le jour. . . .

Le froid, heureusement, n'était pas insupportable. . . .

Fanchon essayait de sonder les ténèbres... Où se trouvait-elle ? Quels dangers l'entouraient ?... D'instinct, elle les devinait, mais elle ne pouvait rien distinguer. Il fallait attendre le jour.

Georget dit, inconscient du péril :

—Je vais aller à la découverte. . . .

Fanchon l'arrêta, effrayée :

—Ne bouge pas... Ne fais pas un mouvement... ou peut-être je ne te reverrais jamais. . . .

—Alors, nous allons passer ici le reste de la nuit ?

—Il le faut bien.

—Si nous pouvions faire du feu ! !

—Le bois ne manque pas, dit Fanchon ; voici, contre les roches, à portée de notre main, des buissons de genévriers... Ça brûle très bien... Mais il faudrait des allumettes. . . .

—Des allumettes, dit Georget... J'en ai quelquefois dans mes poches... Tu sais, en marchant dessus, ça fait craquer le phosphore comme un pétard... Peut-être que j'en retrouverai une ou deux...

Il chercha dans ses poches, puis jeta un cri de joie.

—J'en tiens deux ! J'en tiens deux !

En se haussant sur leurs pieds, ils atteignirent les buissons, cassèrent des branches et après avoir enlevé la neige de l'étroite corniche où la main de Dieu les avait poussés, ils amoncelèrent un petit tas de bois et firent, à côté, une provision de branchettes en réserve.

—Maintenant, il s'agit d'allumer. . . .

Georget détacha un fragment de roche, l'essuya soigneusement, longuement, afin de ne pas mouiller l'allumette, car la pierre était humide de neige, puis il frota.

Le phosphore se détacha au premier coup sans s'allumer.

Il ne restait plus qu'une chance d'avoir du feu.

—Tiens, Fanchon, essaye... tu es plus adroite que moi. . . .

Fanchon essaya. L'allumette flamba. Le genévrier grésilla. Ils se mirent à genoux devant la flamme et y tendirent leurs mains engourdis avec des frissons de plaisir.

Ils étaient sûrs de ne pas mourir de froid.

Ils s'étaient assis, tout près du feu, le dos contre la roche. En face d'eux c'était un noir insondable, plein d'horreur.

Bientôt à la douce chaleur réconfortante, ils sentirent que leurs yeux se fermaient, que les paupières ne se relevaient plus qu'avec un effort inouï.

Le sommeil allait s'emparer d'eux.

L'esprit de Fanchon était éveillé pourtant, car elle dit, toute languissante, en serrant les mains de Georget :

—Il ne faudrait pas que nous dormions tous les deux, parce qu'un mouvement, dans le sommeil, peut nous précipiter. . . .

—Oui, dit Georget... je veillerai... je veillerai sur toi. . . .

—Non... ce sera moi... je suis plus forte... et puis je suis habituée au froid... à la neige... je veillerai. . . .

—Non, ma Fanchon, ce sera moi. . . .

—Je ne veux pas... Repose-toi... repose-toi. . . .

Ils se turent... leur tête s'inclina... les pieds s'allongèrent vers le feu qui brûlait... ils s'étaient endormis tous les deux.

Instinctivement, à peine étaient-ils endormis, ils se rapprochèrent l'un de l'autre... leurs bras se rejoignirent... Ceux de Georget entourèrent le cou de la gentille fillette... ceux de Fanchon entourèrent le cou de Petit-Bernard... de son frère. . . .

Les lèvres de Georget s'entrouvrirent et laissèrent passer, faible comme un soupir :

—Oh ! ma petite Fanchon. . . .

Et bien qu'elle fût endormie, les lèvres de la fillette s'entrouvrirent pour répondre et rencontrèrent, dans un baiser, le front de Georget en murmurant doucement :

—Oh ! mon cher petit. . . .

Et ce fut tout. Ils ne bougèrent plus.

Le ciel s'était déblayé. Les nuages avaient disparu. Dans la découpe vague des cimes, à des centaines de mètres au-dessus d'eux, c'était le ciel sur la voûte sombre duquel étincelaient des étoiles. La montagne semblait se reposer dans son suaire de neige. Un profond silence protégeait le sommeil des innocents.

Quand le feu s'éteignit, ils se réveillèrent, sous l'atteinte aiguë du froid matinal.

Le jour venait.

—Bientôt nous allons nous rendre compte, dit Fanchon.

Et bientôt, en effet, ils virent... Et ce qu'ils aperçurent leur arracha un cri d'épouvante... car ils étaient perdus. . . .

Ils s'étaient arrêtés, dans leur chute, le long d'une étroite corniche qui semblait n'aboutir de tous les côtés qu'à des abîmes au fond desquels, en se penchant, Fanchon n'apercevait que des glaciers, ou le vide sombre.

Pendant la nuit, le moindre pas qu'ils eussent fait à gauche et à droite les eût précipités dans la mort et Fanchon, avec son instinct de petite montagnarde, les avait réellement sauvés.

Mais pour combien de temps ?

Qu'allait-ils devenir ? Comment sortir de là ? Remonter la pente le long de laquelle ils avaient glissé, outre qu'ils ne l'auraient pu sans déterminer quelque avalanche, ils ne le voulaient pas, préférant la mort, plutôt que de courir la chance de retomber entre les mains de Thomas Anspach et de son complice... Car si Thomas Anspach était mort, l'autre restait, qui se chargerait, sans doute, d'accomplir l'œuvre sinistre. . . .

Où, ils eussent préféré se laisser mourir, engourdis, doucement, au milieu de la neige, sans trop de souffrances du moins. . . .

Mais s'ils ne remontaient point la pente neigeuse dont la cime, vers le four à chaux, était si élevée qu'elle disparaissait à leurs regards, par quel miracle allaient-ils sortir de là ?

Tout près de la corniche où ils avaient passé la nuit, aboutissaient les crêtes blanches de gigantesques vagues du glacier. Et, entre chaque crête, les crevasses bleues s'enfonçaient à des milliers de mètres dans les profondeurs de la terre. Et, de l'autre côté, c'était une sorte de plateau qui semblait s'enfoncer doucement, sans secousses, sans obstacles, vers l'abîme. Où conduisait le plateau ? De là, pouvait-on remonter ou descendre sans crainte ? Du reste, qu'importait ? Les enfants ne pouvaient choisir... Là, du moins, c'était peut-être l'espoir. . . .

—Il faut passer là, dit Fanchon résolument.

Georget était brave. Cependant il eut peur. Entre la corniche qui les avait sauvés et le plateau qu'ils voulaient atteindre, un pont, il est vrai, mais quel pont !

Une des vagues du glacier offrait sa cime au niveau de la corniche ; elle avait cinquante mètres de long, c'était cinquante mètres à franchir ; mais la crête avait à peine la largeur d'un pied d'enfant. . . .

S'aventurer là, c'était folie. . . .

Et pourtant, il le fallait !. . . .

Le soleil a dû se lever, mais on ne l'aperçoit pas... on ne le verra, de ces profondeurs, que lorsqu'il sera au milieu de sa course... La température s'est adoucie... Pas de vent... Est-ce que tout à l'heure il n'y aura pas un peu de dégel ?... Fanchon y pense... C'est un danger nouveau, car le dégel, en détachant des couches de neige, amassera des avalanches ; celles-ci détermineront des chutes de roches monstrueuses, et les crêtes elles-mêmes du glacier, toutes glissantes, n'offriront plus qu'un passage sur lequel, cent fois, les guettera la mort terrible.

Il était nécessaire de se hâter.

—Il faut passer là, répéta Fanchon.

Georget se pencha de nouveau, vit les profondeurs, trembla.

—Fanchon, ce n'est pas de ma faute... Je n'ai pas l'habitude comme toi... Jamais je ne pourrai... j'ai peur. . . .

—Tu me suivras et tu n'auras pas peur quand tu verra que je ne tremble pas. . . .

—Non, je ne pourrai pas... rien que de regarder... il me semble que je vais mourir... Puisque tu n'as pas peur, toi Fanchon, va, passe de l'autre côté... ne t'inquiète pas de moi... sauve-toi et laisse-moi mourir ici. . . .

Elle se jeta dans les bras de Georget.

—Je ne veux pas que tu meures... Et si tu veux mourir ici, eh bien ! alors, mourons ensemble, car je ne te quitterai pas !. . . .

Ils s'assirent.

Et silencieusement, ils se mirent à pleurer.

—Écoute, Fanchon, murmurait Georget, tu n'es pas raisonnable... puisque tu as du courage, toi, puisque tout cela ne t'effraye pas... pourquoi reste-tu avec moi... Qui sait si de l'autre côté tu ne trouveras pas un chemin, et si tu ne pourras pas rencontrer des gens qui viendront à mon secours... En restant avec moi, sûrement nous sommes perdus... tandis qu'en essayant de partir, c'est au moins une chance pour nous sauver. . . .

—Je ne veux pas t'abandonner, Petit-Bernard... jamais... jamais... Voyons, reprends courage, toi qui t'es montré si brave, toi qui n'a pas tremblé l'autre jour lorsque tu t'es précipité sur l'homme pour l'empêcher de tuer notre mère... toi qui nous a sauvés encore hier soir, par ton courage et ton sang-froid, mon cher Petit-Bernard, pourquoi n'oses-tu pas?... Essaie de traverser... Je marcherai devant toi... Je te tendrai la main... ça te donnera de l'assurance...

—Mais si nous glissons... regarde... c'est effrayant... Il n'y a pas de fond... On dirait qu'on doit tomber, toujours, toujours, sans que jamais rien ne vous arrête...

—Je t'en supplie, laisse-moi te guider...

Georget était d'une pâleur effrayante. Penché sur l'abîme il ne pouvait s'en écarter. Des frissons le secouaient, et sur son front coulaient des gouttes de sueur froide.

—Il ne faut pas regarder en bas... dit Fanchon... les gens de chez nous te diraient que cela donne le vertige... alors on est attiré par le vide et on tombe...

Et, en effet, il se penchait, il se penchait de plus en plus.

Elle l'entoura de ses petits bras convulsés et le retint au moment où il perdait l'équilibre.

Et quand il eut repris connaissance :

—Jamais en bas, jamais, dit-elle... toujours en haut... toujours vers le ciel, comme si tu disais au bon Dieu et à la bonne Vierge de prendre pitié de nous!...

—Non, je ne pourrai pas, j'ai peur...

Elle soupira, s'assit tout près de Georget, contre la roche dans l'étroit espace de la corniche à peine assez grand pour leurs petits corps. Elle se serra contre lui, et abaissant la tête de Georget, elle l'embrassa au front, comme une mère. Puis, doucement, elle se mit à murmurer, comme si elle eût dit une prière :

—Eh bien! nous allons attendre ici... ça ne me fait rien de mourir... va, rien du tout, puisque nous voilà seuls au monde...

Il y a trop de méchantes gens qui nous veulent du mal : quand nous serons morts, nous n'aurons plus peur... Non, ça ne me fait rien, mais toi, mon Petit-Bernard, toi, je voudrais que tu vive... Je t'ai aimé tout de suite, quand tu es venu chez nous, comme si tu avais toujours vécu auprès de moi... C'est drôle... même ta figure ne m'a pas étonnée... Je croyais déjà t'avoir rencontré quelque part... Alors, oh! comme j'ai été contente quand maman a dit qu'elle te gardait à la maison... Et il n'y avait pas deux jours que tu étais là que si l'on était venu te reprendre, je crois que je serais morte de chagrin... Et toi, mon cher Petit-Bernard?...

—Moi aussi, Fanchon, quand je t'ai vue, je t'ai aimée de tout mon cœur... Et cela m'aurait fait bien de la peine si on m'avait séparé de toi... J'étais si malheureux... Je ne sais pas qui je suis ni d'où je viens... Je n'ai pas eu de mère, une bonne mère comme la tienne, qui vous embrasse bien fort... et qui vous serre bien fort contre elle... Oh! comme ça doit être bon... Ni père, ni mère... Magdeleine, la bonne Magdeleine a été seule à prendre pitié de moi, à me protéger contre Anspach, qui, bien des fois, voulait me tuer... Alors, moi aussi, Fanchon, tout de suite, je me suis mis à t'aimer...

Fanchon essayait de réfléchir :

—Anspach n'était pas ton père et nous avons bien vu qu'il y a des gens qui te veulent du mal... Pourquoi?

—Je ne sais pas... Moi, je ne veux de mal à personne... Mais toi aussi, ma pauvre Fanchon, on a voulu te tuer...

—Oui, dit la fillette avec fierté, comme si elle avait compris les effroyables machinations dont tous deux avaient failli être victimes — mais moi, c'est parce que je t'aime...

Ils restèrent silencieux, engourdis par l'immobilité absolue à laquelle ils étaient condamnés.

Mais tout à coup Georget se souleva :

—Non, je ne veux pas que tu meures à cause de moi!...

—Et moi je ne veux pas vivre sans toi...

Georget eut une dernière hésitation.

Il se pencha sur l'abîme et se recula les yeux fermés, pâle...

—Regarde en haut, disait Fanchon, regarde du côté du bon Dieu!

Mais cette faiblesse était la dernière. Il se redressa, résolument.

—Viens, Fanchon, guide-moi... je te suivrai...

—Attends, dit-elle, je vais arranger quelque chose...

Elle déchira un morceau de sa jupe de bure, puis ce morceau elle le déchira encore, deux fois, dans sa longueur; après quoi elle en roula un bout en guise de ceinture autour de sa taille et tendit l'autre extrémité à Georget.

—Prends..., garde-le à la main..., ce n'est rien..., ça ne nous empêcherait pas de tomber et si nous tombions ça ne nous retiendrait pas... et pourtant, tu verras, ça suffit pour donner de l'assurance.

Puis, couragement, ne lui laissant plus le temps de réfléchir, elle mit le pied sur la crête de la vague de glace...

Il y avait juste la place pour son petit pied... la tranche de cette

paroi glissante, jetée comme un bâton sur un gouffre horrible, sur une vision de l'Enfer, était à peine large de huit ou dix centimètres...

Au bout d'une dizaine de mètres, la paroi se retrécissait encore... on ne pouvait plus s'y tenir debout... Il eût fallu une hache pour y tailler un chemin, mais les enfants n'avaient pas de hache...

Avec un sang-froid admirable, Fanchon dit :

—Fais comme moi...

Et elle se mit à cheval sur la crête, avançant par secousses successives en se servant de ses deux mains pour s'arc-bouter.

Elle marchait la première et il lui était impossible de se retourner sans courir le risque de perdre l'équilibre.

—Tu n'as pas peur?

—Non, dit-il,

Mais sa voix était sourde, presque inarticulée...

Elle comprit que le vertige allait de nouveau s'emparer du pauvre petit... Elle marcha à reculons... un mètre à peine les séparait l'un de l'autre...

—Attends-moi... attends-moi... ne lâche pas la corde...

—Viens vite, Fanchon, viens vite... je ne vois plus clair...

Elle l'atteignit enfin et sans se retourner :

—Mets tes bras autour de ma taille et serre-moi de toutes tes forces. Ferme les yeux et ne fais plus aucun mouvement... Ça va passer...

Et c'est ainsi qu'il attendirent, une longue, éternelle minute, suspendus dans l'immensité.

Il la pressait étroitement, sans plus avoir conscience de ce qu'il faisait, sa tête s'était appuyée contre une épaule de Fanchon... La fillette, blême, les yeux fixes, gardait une immobilité de statue... Le moindre frisson, se communiquant d'elle à Georget, leur eût fait perdre l'équilibre et les eût précipités tous deux dans l'inférieur chaos.

Enfin, les bras se desserrèrent lentement... Georget relève la tête... Le sang revient circuler plus activement dans ses veines...

—C'est passé? demande Fanchon.

—Oui.

—Regarde en haut, toujours... regarde le ciel...

Et la voilà qui avance de nouveau vers le plateau libérateur.

Tout à coup éclate au-dessus de leur tête une détonation formidable, que répercutent cent fois les échos de la montagne. Derrière eux, s'écroule une avalanche qui s'engloutit dans une des crevasses du glacier. Et presque aussitôt cette avalanche en détermine une autre. Des blocs énormes se détachent des hauteurs, roulent, bondissent, entraînent des rochers entiers et disparaissent. Cela dure cinq minutes. C'est un épouvantable tumulte. Des blocs passent avec le hurlement d'un monstrueux obus au-dessus des enfants, brisent auprès d'eux des murs de glace, changent en une seconde l'aspect du glacier, le dénivellent, le trouent, le remplissent, puis, soudain, tout cela s'apaise.

La montagne rentre dans un solennel silence.

Les enfants n'ont pas été blessés; le mur de glace sur la crête duquel ils chevauchent n'a pas été atteint.

Et il arrivent au plateau.

—Oh! ma petite Fanchon, tu m'as sauvé, dit Georget encore tout tremblant... mais j'ai eu bien peur!

Elle l'embrassa de toutes ses forces.

Puis elle se mit à le regarder, avec je ne sais quel orgueil dans les yeux. Elle l'aimait encore un peu plus, l'enfant qui lui devait la vie. Et à sa tendresse de fillette se mêlait la fierté de lui avoir été utile, de lui avoir été supérieure.

Ils firent le tour du plateau.

Celui-ci était très étroit et ce qu'ils avaient pris pour des blocs de la montagne n'était au contraire que la continuation du glacier. De grands espaces couverts par la neige des avalanches s'étendaient entre les crevasses. Parfois, cette masse s'était affaissée de chaque côté, ne laissant au milieu qu'une sorte de pont de neige sur lequel il fallait s'engager pour sortir de cet enfer.

Fanchon n'hésita pas, tout en marchant avec prudence. Elle passait la première, puis faisant signe à Georget qui passait ensuite, légèrement; ces deux petits n'étaient pas lourds, heureusement, et ils n'ébranlèrent point ces ponts jetés sur les crevasses ouvrant leurs gueules béantes, gouffres affamés et insatiables.

Parfois il fallait grimper le long des roches de glace.

Fanchon, qui traçait le chemin, en petite brave qu'elle était, voulut tout à coup poser le pied sur le bord d'une crevasse et pour y arriver elle s'accrocha à un fragment du glacier.

Le morceau se brisa sous son effort.

Fanchon vacilla et, en voulant reprendre son équilibre, son pied glissa et elle tomba dans un précipice.

La frêle corde dont Georget tenait toujours le bout s'était brisée au ras de la ceinture en couchant Georget sur la neige.

Lorsqu'il vit disparaître Fanchon, l'enfant poussa un cri terrible, déchirant :

—Ma Fanchon! ma Fanchon!!!

Il la croyait perdue. Elle était sauvée !

Une saillie d'environ deux pieds de large se trouvait dans la crevasse à un mètre de l'ouverture. Fanchon s'y était cramponnée avec une énergie farouche qui décuplait ses forces.

Georget ne la voyait pas. Un bloc de glace la déroba à sa vue.

Une voix cria, semblant sortir des profondeurs :

— Petit-Bernard !... aide-moi !...

Georget accourt, se couche le long de l'abîme... tend les bras à la fillette qui a réussi déjà à se hausser...

Et elle grimpe, se hisse, les dents serrées, énergique...

Enfin la voici saine et sauve...

Ils se regardent en souriant, déjà habitués aux périls.

Et Georget se met à dire, gaiement :

— Je crois que tout de même nous finirons par en sortir !

La traversée du glacier dura encore deux heures, avec des alternatives de périls, de désespoirs et de retour à l'espérance. Les pauvres enfants n'en pouvaient plus. Ils mouraient de fatigue, de soif et de faim. La soif, à la sortie du glacier, si jamais ils réussissaient à lui échapper, ils l'assouviraient toujours ; la fatigue disparaîtrait avec quelques heures de sommeil dans le premier abri qu'ils rencontreraient, mais la faim ! la faim terrible qui leur tirait l'estomac, rendait leurs jambes chancelantes et molles et commençait à leur donner des éblouissements, qui l'apaiserait, cette faim ?

Fanchon disait :

— Nous apercevrons bien quelque chalet de berger. Il doit y avoir des pâturages de ce côté de la montagne... Ce qu'il nous faut d'abord, c'est traverser le glacier...

Et ils se remettaient en marche, tantôt grim pant, tantôt glissant, tantôt rampant, tantôt en équilibre sur les pointes de glace ; Georget s'enhardissait ; il était, du reste, adroit et robuste, à présent il aidait même Fanchon...

Tout à coup, celle-ci s'arrêta et dit :

— Écoute ! Écoute ! ne fais plus aucun bruit...

Sans savoir, Georget imita la fillette et prêta l'oreille.

— Qu'est-ce que tu as entendu ?

— Chut !

Et soudain, dans le grand silence qui régnait, un bruit de clochettes, un bruit argentin, un bruit qui leur parut assurément, en cette minute-là, venir d'un des plus beaux orchestres du monde...

— C'est un troupeau...

— Oui, un troupeau de chèvres... mais il est loin... Dans la montagne, cela trompe souvent, ces bruits-là...

— Si nous appellions le berger...

— Garde-t'en bien...

— Pourquoi ? Nous n'avons plus rien à craindre de ceux qui nous poursuivent. On doit nous croire morts et j'ai entendu dire que les habitants de ce côté de la montagne sont si éloignés de ceux de Bovernier que les uns et les autres ont l'air d'être aux deux extrémités du monde.

— C'est vrai ! aucune communication n'est possible, à moins d'un détour qui exige deux ou trois journées de marche.

— Alors, qu'est-ce qui nous empêche de crier ?

— Le moindre cri pourrait, à cette heure-ci, avec le soleil qui dégèle la neige sur les hauteurs, occasionner une avalanche.

— Bien... dépêchons-nous !... nous n'arriverons donc jamais à l'autre bout de cette mer de glace...

— Nous y sommes... regarde là-bas... Voici la montagne...

Cinq minutes d'efforts suprêmes... la traversée est faite...

Mais alors ils s'affaissaient, avec un cri d'épouvante et de désespoir. Contrairement à ce qui arrive la plupart du temps, où roches et glaciers se rejoignent, il y avait devant eux un retrait du glacier, formant abîme impossible à franchir. Le premier découragement passé, ils cherchent une issue en amont, en aval. Rien.

Fanchon examinait les alentours attentivement.

Georget se désolait.

— Dire qu'il n'il n'y a que quelques mètres qui nous séparent de la montagne, faisait-il en serrant ses petits poings avec rage, et que si nous pouvions les traverser, nous serions sauvés !

Fanchon ne paraissait pas l'écouter.

— A quoi penses-tu ?

— Je me souviens d'avoir entendu dire quelquefois par des guides du village qu'il leur était arrivé, ne pouvant franchir un glacier par-dessus, de le traverser par-dessous...

— Tu crois qu'il y a des chemins ?

— En été l'eau fait des souterrains...

— Mais nous sommes en hiver ! !

Fanchon ne répondit pas. Seulement elle se leva. Georget la regardait faire, machinalement. La peur le reprenait, en même temps qu'il sentait la faim devenir plus pressante. Puis le soleil baissait. De grandes ombres s'étendaient sur la neige ; le froid devenait plus vif. Dans quelques minutes il ferait nuit. Et pas d'abri, pas de feu. Demain ils seraient morts de froid.

Fanchon, soudain, lui cria :

— Petit-Bernard, n'aie pas peur et attends-moi !

En même temps, elle disparaissait, engloutie dans une crevasse.

Il se leva d'un bond et se précipita, penché vers le vide.

Il s'aperçut alors que des blocs de glace en un chaos gigantesque formaient dans la crevasse une sorte d'escalier le long duquel il n'était pas impossible de se glisser.

Il attendit, le cœur battant...

Les minutes s'écoulèrent ; un quart-d'heure se passa, puis une demi-heure... Fanchon ne revenait pas...

La nuit tomba. En même temps un coup de vent parut faire trembler la montagne et courut au travers de la morne solitude avec de longs et sinistres hurlements.

Georget frissonna.

Entre deux rafales, sa voix s'éleva lamentable :

— Fanchon ! ma petite Fanchon !

Mais rien ne répondit, rien que le vent qui, parfois, comme s'il eût entendu le petit, comme s'il avait compris ses angoisses, semblait pousser des ricanements féroces...

En quelques minutes, le ciel s'était recouvert de nuages.

Et la neige se remit à tomber.

Georget la crut morte. L'horreur de cette solitude l'épouvanta.

— Eh bien, moi aussi, je mourrai. Je ne veux pas vivre sans elle !

Et déjà il se penchait au-dessus d'une crevasse, lorsque tout à coup il se rejeta violemment en arrière.

Un cri s'élevait, un cri joyeux, un cri de délivrance :

— Bernard ! Petit-Bernard ! !

C'était la fillette qui apparaissait de l'autre côté.

Elle avait traversé le dangereux passage, par-dessous le glacier. Maintenant elle était dans la montagne, elle était sauvée.

Elle vit la pâleur de l'enfant.

Elle comprit son effroi et avec un rire, mais un reproche :

— Puisque je t'avais dit de ne pas avoir peur ! ! Attends-moi ! !

Elle disparaît de nouveau. Bientôt elle est remontée auprès de lui, le prend par la main, l'entraîne.

— Viens, viens, je vais te conduire...

Elle le fait descendre au travers des blocs de glace ; on dirait qu'ils s'engloutissent dans les entrailles de la terre glacée ; d'étroits et sinueux couloirs contournent les blocs accumulés, elle le guide sûrement, les jambes dans l'eau qui suinte, dans la neige qui fond, marchant maintenant dans une obscurité absolue ; mais, enfin, apparaît un rayon de lumière : c'est la vie.

Lorsqu'ils se retrouvent, tous les deux cette fois, de l'autre côté de ce glacier qui avait été si près de devenir leur tombeau, ils s'étreignent, ils s'embrassent.

Et comme si vraiment leurs peines venaient de finir, au loin s'élève dans la solitude une voix qui chante une chanson de la Savoie ; une voix qui leur prouve qu'ils ne sont plus seuls et que quelqu'un, là-bas, caché par les rafales de neige, encore caché par les roches qui dérobent la vallée à leurs regards, les recueillera, les soignera, les protégera.

La voix, sur une harmonie plaintive, chantait :

J'ai quitté la montagne

Où jadis je naquis

Pour courir la campagne

Et venir à Paris

— Ah ! voyez donc la marmotte

La marmotte en vie

Donnez quelque chose à Javotte

Pour sa marmotte en vie.

Quand j'fus à la barrière

Un commis m'arrêta,

M'disant : " Jeune étrangère,

Que portez-vous donc là ?

— Ah ! monsieur, c'est la marmotte

La marmotte en vie

Donnez quelque chose à Javotte

Pour sa marmotte en vie...

Ils montaient péniblement, tantôt sur les genoux, tantôt s'aidant aux angles des roches avec leurs mains ; la montée était presque à pic ; mais tout leur courage était revenu, en dépit de tant de misères ; ils oublièrent les dangers courus, ils oublièrent le froid, la soif, la faim ; ils allaient droit à la voix lointaine qui les guidait :

— Passez la jeune fille,

Avec ce petit bien ;

Quand on est si gentille

Au roi l'on ne doit rien...

Allez crier la marmotte

La marmotte en vie...

D'mandez quelque chose pour Javotte

Pour sa marmotte en vie.

Il se rapprochaient insensiblement, car la voix devenait plus distincte. Et bientôt ils aperçurent des chèvres cherchant à tondre les

herbes rares dans les endroits abrités où la neige ne pénétrait pas. Le berger seul était encore invisible. Mais pourtant la voix était tout près :

Un beau monsieur me regarde  
Puis s'arrête tout doux :  
— La belle Savoyarde,  
Montre-moi tes bijoux...

Alors, il appelèrent de toutes leurs forces défaillantes :

— Au secours ! au secours !

La voix, aussitôt, se tut.

Et près d'eux, semblant sortir d'une roche, un grand vieillard se leva ; sa longue barbe et ses longs cheveux étaient si blancs, d'un blanc si pur qu'ils avaient l'air d'être saupoudrés par la neige qui tombait. Mais il était robuste encore. On l'appela Taugwald.

En apercevant les petits, il s'élança vers eux, les prit dans ses bras.

Ils venaient de s'évanouir et ne donnaient plus signe de vie. Il les transporta sous la roche, à l'abri de laquelle il se trouvait lui-même tout à l'heure, les frotta vigoureusement avec de la neige et fit couler sur leurs lèvres quelques gouttes d'eau-de-vie. Il eut la joie de les voir se ranimer bien vite.

— Mes pauvres enfants, d'où venez-vous ? Comment vous trouvez-vous dans ces parages perdus ? Je ne vous connais pas. Vous n'êtes pas du village. Et en bas et parmi les bergers qui vivent auprès de moi, je n'en sais point qui aient avec eux leur famille.

— Nous avons traversé le glacier, dit Fanchon.

Le grand vieillard eut un brusque mouvement de surprise, puis un regard d'incrédulité.

— Vous ne dites pas la vérité, petite fille...

— Je vous le jure, monsieur.

— Ne jurez pas, vous offensez le bon Dieu...

— Petit-Bernard et moi, dit Fanchon avec fermeté et en relevant la tête, les yeux fixés droit sur les yeux de Taugwald, nous avons traversé le glacier où bien des fois nous avons cru mourir... Nous étions tombés en bas, sur la corniche, en glissant le long de la pente... Le bon Dieu nous a protégés...

— Si cela est vrai, et vous ne me paraissez point mentir, vous êtes les premiers qui jamais ayez pris ce chemin, dit le vieillard avec une admiration émue... me direz-vous qui vous êtes et par quelles étranges aventures...

— Oui, monsieur, nous vous le dirons...

— Bien... Pouvez-vous marcher ou voulez-vous que je vous porte jusqu'à mon chalet ?...

— Nous marcherons, si ce n'est pas longtemps.

— Quelques minutes !... Donnez-moi tous deux la main... Je vous soutiendrai... Appuyez-vous... J'ai le pied solide...

Le berger siffla. Des chèvres apparurent, sautant, bondissant, dégringolant, franchissant des abîmes.

Le troupeau se trouva bientôt réuni.

Cinq minutes après, les deux enfants étaient devant un bon feu, dans le chalet du vieillard. Il mangeaient, buvaient, les yeux brillants, reconfortés, sous le regard paternel de Taugwald.

Lorsqu'il eurent fini, Fanchon voulut raconter leur histoire, mais Taugwald s'y opposa. Les yeux des enfants s'alourdissaient. Ils ne pouvaient plus relever les paupières. L'énorme fatigue endurée réapparaissait, maintenant qu'aucun danger ne les tenait plus en éveil. Taugwald les contemplait avec un bon sourire.

Il les prit dans ses robustes bras, alla les étendre sur le lit, les couvrit soigneusement, remit du bois dans le feu et alluma sa pipe.

Fanchon et Georget n'avaient pas dit un mot, n'avaient pas fait un mouvement ; seulement, d'instinct, leurs lèvres roses souriaient en actions de grâces pour l'homme qui prenait pitié d'eux et tout de suite ils étaient tombés dans un sommeil profond, réparateur.

Ils dormirent longtemps, longtemps ; quand il se réveillèrent, ils ne savaient trop ce qui s'était passé.

Et quand ils se souvinrent, ils éprouvèrent un bien-être infini.

Taugwald n'était pas là.

Ils se levèrent, ouvrirent la porte. Le temps était clair et froid.

Autour d'eux la solitude, les monts couverts de neige.

Mais Taugwald ne les avait pas oubliés : dans le foyer, un bon feu brûlait encore, ce qui prouvait que le berger n'était pas parti depuis bien longtemps.

Et sur une table basse, équerrie à coups de hache et de serpe par le vieillard lui-même et reposant sur deux blocs de pierre, il y avait du pain, du lait et du fromage.

Tout cela était là à leur intention.

Ils n'hésitèrent pas, se mirent à table, mangèrent avec appétit et ils finissaient à peine que Taugwald rentrait.

Ils sourit en les voyant.

Les petits s'étaient précipités dans ses bras et le serraient de toutes leurs forces.

Taugwald, attendri, leur rendit leurs caresses, puis, les prenant sur ses genoux, et après avoir allumé sa pipe :

— A présent, chers petits, racontez-moi votre histoire...

## XVI

Lorsqu'ils eurent raconté tout ce qui s'était passé à Bovernier, les dangers auxquels ils avaient échappé miraculeusement, la terrible mort que Thomas Anspach leur réservait ; lorsque Georget, lui-même, eut dit tout ce qu'il connaissait de sa propre existence avec les musiciens vagabonds, sa fuite avec la bonne Magdeleine, son séjour à Bovernier et l'arrivée au village, à sa poursuite, de celui qui avait été son bourreau, lorsqu'enfin ils eurent tout dit, le vieux Taugwald resta dans une grande perplexité.

Il ne comprenait pas très bien comment la méchanceté des hommes pouvait ainsi rêver la mort de deux enfants.

Mais, d'autre part, un peu de défiance lui restait, qu'il se rapprochait comme un crime, à l'égard des petits recueillis :

Disaient-ils la vérité ? N'était-ce point là deux aventuriers déjà corrompus, forgeant ce roman pour exciter son intérêt ?

Mais quand il avait cet idée-là, il se rougissait. Est-ce qu'il ne suffisait pas de regarder ces enfants, leurs yeux si pleins de candeur et de franchise, pour acquiescer la conviction qu'il ne pouvaient même songer au mensonge ?... Tout à l'heure, quand ils parlaient de la paralysie de Catherine, de la nuit où Fanchon avait surpris, à l'auberge, les projets des deux complices, de la lugubre promenade dont chaque pas les rapprochait du four à chaux, est-ce que la plus atroce épouvante n'était pas peinte sur leurs traits ?... Ils s'étaient mis à trembler de tous leurs membres et ils avaient été obligés de se taire, n'ayant plus la force de parler.

Non, non, ils ne mentaient pas.

Mais qu'allait-il faire de ces enfants ?

Certes, il était dans un grand embarras. Trop pauvre pour s'en charger, il lui répugnait de les renvoyer à toutes les aventures qui les attendaient sur les grands chemins et il frémissait à la pensée que s'ils retombaient entre les mains d'Anspach et de l'homme qui payait ce misérable, c'était, cette fois, la mort inévitable.

— Je ne sais pas trop ce que vous allez devenir, mes pauvres petits, mais soyez tranquilles... je trouverai bien quelque chose. En attendant qu'une idée me soit venue, restez chez moi, bien en sûreté, bien à l'abri et reposez-vous de vos épouvantes et de vos fatigues.

Quelques jours, se passèrent, puis un matin, il leur dit :

— Venez, mes enfants, je vais vous conduire chez mon frère où vous serez en sûreté comme chez moi... Je serai absent pendant une quinzaine de jours, peut-être même davantage... C'est pour vous, mes chers petits, que je vais entreprendre un long trajet... ayez confiance, je reviendrai sans doute avec une bonne nouvelle...

Ils firent une heure de chemin dans la montagne et trouvèrent le chalet du frère de Taugwald qui les accueillit, ayant été prévenu par le vieux berger.

Et, dans la journée, le vieillard partit, son long bâton ferré à la main, mais non sans avoir embrassé les enfants.

Où allait-il ?

Tous les ans, pendant la belle saison, il revoyait dans la montagne, arrivant presque toujours à la même époque, un homme silencieux et triste, au visage doux, qui vivait simplement parmi les bergers de leur vie pauvre. Pendant toutes les journées, quelque temps qu'il fit, l'homme parcourait la montagne. Il recherchait les plantes rares, les fleurs rares, les herbes rares, les pierres rares, toutes les richesses inconnues que cachent les solitudes des Alpes. C'était un savant aimable et doux que les hommes aimaient.

Taugwald l'avait accompagné souvent lorsque le savant tentait une excursion plus périlleuse.

Et c'était à lui qu'il avait pensé, pour les petits.

— M. Girodias trouvera peut-être une idée !...

Il savait que celui-ci passait les hivers aux environs du lac de Côme, en Italie. Son adresse, Taugwald la possédait sur un bout de papier. Girodias, s'il n'était pas riche, devait avoir de l'aisance, son genre de vie l'indiquait. Et Taugwald avait pensé que les enfants trouveraient là protection.

Les jours s'écoulaient, sans qu'on eût des nouvelles du berger.

Il était allé chez Girodias. Il avait eu le bonheur de rencontrer le savant auquel il avait conté l'histoire des petits.

Girodias s'y était intéressé.

Il était parti accompagné de Taugwald, avec deux mulets, et s'était rendu à Bovernier.

Là, discrètement, avec la plus extrême prudence, il s'était informé de tout ce qui regardait les abandonnés.

L'attentat préparé contre eux, personne ne put le lui dire, mais il reconnut que tous les détails de l'histoire étaient vrais.

Les deux complices avaient disparu ; on avait retrouvé l'un des deux, un colosse aux cheveux roux, baigné dans son sang qui avait rougi la neige, à quelques pas du four à chaux.

Mais la blessure pourtant était légère. Le colosse avait voulu

quitter Bovernier. Quand aux enfants, personne ne pouvait dire ce qu'ils étaient devenus.

Donc, tout était vrai... Ces abandonnés étaient deux martyrs !

Et un matin, à leur réveil, dans le chalet du frère de Taugwald, les petits aperçurent le vieillard qui étaient revenu et qui les regardait avec tendresse.

Auprès de lui, un inconnu, dont la barbe et les cheveux étaient blancs : Girodias.

Quand ils les vit réveillés, Girodias s'approcha d'eux.

Et doucement d'une voix qui tout de suite les rendit confiants :

— Vous avez beaucoup souffert, mes chers petits... Vous êtes sans parents... sans protecteurs... Voulez vous que je sois votre père ?...

Ils tendirent leurs bras.

Ce fut tout. Il n'y eut plus rien entre eux. Et quelques heures après, les mulets, qui attendaient devant le chalet, les emportèrent vers le soleil riant et chaud de l'Italie.

## XVII

Lorsque, leur voyage terminé, les enfants, conduits par Girodias, entrèrent dans la villa de Belmonte, située sur le lac de Côme ; lorsque Girodias, les prenant par la main, les eut fait monter dans deux chambrettes proches l'une de l'autre ; lorsque, par la fenêtre ouverte, ils eurent jeté un premier regard sur l'admirable panorama qui se déroulait devant eux, sous un soleil doux comme celui du printemps, des larmes leur vinrent aux yeux et ils sentirent tout à coup leurs jambes chanceler, tant le bonheur les accablait.

Très pâles, interdits, ils ne prononçaient pas un mot.

Girodias leur disait d'une voix très douce :

— C'est ici que vous vivrez, si vous le voulez bien, mes chers petits... auprès de moi qui ne vous ferai point de mal.

— Comme c'est beau ! dirent-ils enfin... Comme il fait bon et comme nous allons être heureux !

Tout le paysage, toutes les montagnes voisines étaient couvertes d'une végétation magnifique, de vignes, de lauriers, de figuiers, de cédratiers, d'oliviers, de mûriers, au milieu desquels on apercevait les taches blanches des villes, des bourgs, des villages et des maisons de campagne.

De grands bateaux à vapeur parcouraient le lac de Côme en laissant derrière eux un long panache de fumée noire et des centaines de petites barques inclinaient leurs voiles triangulaires sous une légère brise du sud.

Puis, la pensée des deux pauvres petits se reporta soudain sur le chalet de Bovernier, où ils s'étaient connus, sur la bonne femme au cœur charitable qui s'était montrée si douce pour eux.

Ils eurent le remords de se sentir heureux sans elle.

Et Fanchon murmura tristement :

— Comme c'est dommage que maman ne puisse vivre à côté de nous !

Girodias les entendit.

— Nous irons la voir, mes enfants... plus tard lorsque tout danger aura disparu pour vous... Mais en attendant, je recevrai de ses nouvelles... elle saura que vous êtes en sûreté et que quel qu'un veuille sur vous...

Girodias était grand et mince, presque maigre ; à le voir ainsi, sans étudier sa figure, sans remarquer son allure encore jeune, à ne voir que sa barbe blanche et ses cheveux blancs, on lui eût donné soixante ans : c'était un vieillard.

Et cependant, les yeux, quoique emplis de mélancolie, étaient jeunes et vifs ; le visage était jeune, sans rides.

Quelque désespoir, sans doute, l'avait vieilli ainsi prématurément : et quel désespoir assez fort peut vieillir ainsi un homme, si ce n'est celui que donne l'amour ! l'amour si tendre pour les uns, si cruel pour les autres ! l'amour qui engendre la vie et qui engendre aussi la mort !

Girodias était Français. Il vivait seul à la villa Belmonte, avec une domestique, Bathilde, âgée d'une cinquantaine d'années, vive, accorte, déléguée, qui était Française comme lui et semblait lui être très dévouée.

Elle avait, du reste, avec Girodias son franc parler

Lorsque celui-ci était arrivé avec les deux enfants, maigres, pâles, vêtus de guenilles, elle avait levé les mains au ciel.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

Girodias, comme tous les savants qui poursuivent leur chimère, était un peu timide devant les exubérances de sa bonne.

— Mais, dit-il en tremblant, vous le voyez, Bathilde, ce sont deux pauvres petits enfants qui étaient malheureux ; je les ai recueillis, nous en prendrons soin... De cette façon-là, nous ne serons plus aussi seuls... Vous vous plaignez parfois de ne pas voir assez de monde... Cela vous formera une famille.

Bathilde restait saisie, éperdue de surprise et de colère.

— Et où les avez-vous trouvés, vos deux colis ?

— Dans la montagne, Bathilde, dans la montagne.

— Et qui est-ce qui en prendra soin, de ces morveux-là ?

— Ce sera moi, Bathilde, moi... Je ne veux pas vous imposer un surcroît de besogne !...

— Oui, vous, n'est-ce pas ? Ce sera du propre... Avec les idées qui vous passent par la cervelle, vous les oublierez, ces enfants, de deux jours l'un... Alors, moi, qu'est-ce que je ferai ? Est-ce que je suis une feignante ?... Est-ce que je ne suis plus votre domestique ? Est-ce que vous n'avez plus confiance en moi ?... Elever des enfants, ça regarde les femmes. Les hommes n'y entendent rien... J'en prendrai soin, n'en parlons plus...

Elle regardait les petits et sa figure s'attendrissait :

— C'est qu'ils sont gentils tout de même...

Elle les attira, les embrassa. Les enfants se sentirent rassurés. Elle écarta d'une main douce, d'une main maternelle, les cheveux qui s'ébouriffaient sur leur front. Puis elle les embrassa encore. Elle se mit à rire.

— Allons, je crois que nous ferons bon ménage... Seulement, entendez-moi bien... Ici, c'est M. Girodias qui est le maître... c'est lui qui commande... mais c'est à moi qu'il faut obéir...

Bathilde les rejoignit dans leur chambre.

— Arrivez que je fasse votre toilette, dit-elle.

— C'est cela, ma bonne, c'est cela... Pendant ce temps, je vais aller jusqu'au magasin le plus proche... et je leur achèterai du linge, quelques vêtements et des chaussures... On apportera tout ici et on leur prendra mesure...

Il sortit, puis tout à coup revint.

Il fit un signe à Bathilde qui s'approcha :

— Vous saurez plus tard l'histoire de ces enfants... Je connais votre bonté et votre discrétion... Pour l'instant, Bathilde, ils sont mes neveu et nièce... Vous avez compris ?...

— Non... mais ça ne fait rien.

— Les enfants sont prévenus... Ils se sont habitués déjà, depuis quelques jours, à m'appeler leur oncle...

Et comme Bathilde ouvrait de grands yeux questionneurs :

— Non, non, plus tard, dit-il.

Et il se hâta de sortir pour échapper à cette curiosité.

Il revint une heure après.

Tout un assortiment de chemises, souliers, vêtements, l'avait précédé.

Les enfants, lavés, peignés, pomponnés par Bathilde, n'était déjà plus reconnaissables ; ils étaient charmants ; leur visage avait une distinction rare, une finesse extrême de traits ; leurs yeux étaient infiniment tendres, d'un bleu de ciel très clair chez Fanchon, d'un bleu plus sombre chez Georget ; Bathilde les admirait.

— Mais c'est deux bijoux, deux vrais bijoux !

Et elle les mangeait de caresses.

Eux, ravis, renaissants, s'extasiaient sur tout ce qu'ils voyaient. Ils allaient d'un meuble à l'autre. Ils touchaient à tous les bibelots qu'ils rencontraient. Jamais ils n'avaient vu de si belles choses.

Et ce fut ainsi qu'une vie nouvelle commença pour eux.

## XVIII

Heureux, oui, ils le furent, autant qu'ils pouvaient l'être sans la bonne Catherine. Les semaines se passèrent, les mois s'écoulèrent dans un calme que rien ne vint troubler.

Est-ce que vraiment ils en avaient fini avec toutes ces tempêtes ? Est-ce que, vraiment, les ennemis acharnés à ces petits martyrs croyaient à leur éternelle disparition, à leur mort ?

Nous le verrons bientôt.

Girodias, de même que Bathilde, s'était pris d'une affection paternelle pour eux.

Il y avait, dans ces deux petits, tant de charme, tant de grâces ; leur enfance avait tant de séduction !...

Leur intelligence très vive s'éveillait à tout ce qu'il leur racontait, dans les longues promenades qu'il aimait à faire avec eux au bord du lac.

En même temps, il commençait leur éducation, bien négligée à tous deux, surtout chez Georget.

Mais il trouvait là un terrain fertile sur lequel ce qu'il semait poussait à vue d'œil.

Il était savant en toutes choses ; à Georget, il apprenait deux ou trois langues, en même temps qu'il lui enseignait la lecture et l'écriture ; Fanchon profitait de ses leçons auxquelles elle assistait toujours ; mais, de plus, il lui apprenait le chant et la musique.

Quelle que fut sa tendresse pour les deux, il avait pourtant les yeux plus tendres, un sourire moins triste lorsqu'il s'adressait à Fanchon.

On eût dit que ce nom même de Fanchon produisait sur lui une émotion mystérieuse.

Parfois, il se répétait ce nom, comme pour lui-même, et les enfants n'osaient alors interrompre son rêve. Et quand il s'apercevait qu'il avait ainsi rêvé, il les caressait en leur souriant.

Un soir de printemps, ils étaient assis au bas des jardins de la villa Belmonte. L'air était tout embaumé par les parfums des fleurs, et une brise douce et tiède passait à de longs intervalles sur la surface polie du lac.

Il venait de prononcer à plusieurs reprises ce nom de Fanchon qui prenait un son si tendre en passant sur ses lèvres.

Et les deux enfants, assis auprès de lui, avaient pris ses mains.

Tout à coup, il leur caressa lentement le front.

—Mes petits, vous avez dû remarquer combien ce nom de Fanchon m'est bien cher... C'est qu'il est, voyez-vous, pour moi le nom d'une sainte et que cette sainte, c'était ma mère... Ma mère était née en Savoie, comme vous sans doute... Elle était une pauvre paysanne, comme vous êtes des paysans peut-être, et parce que la misère régnait dans la maison, on l'envoya un jour à Paris, à peine plus âgée que vous, mes enfants, avec, pour toute ressource, et pour tout gagne-pain, sa vielle dont, malgré sa jeunesse, elle jouait à ravir... Ma mère était très belle, bien des dangers l'attendaient, de terribles dangers que vous ne comprenez pas, que vous comprendrez plus tard. Et malgré ces dangers, malgré les tentations, malgré la gloire, malgré la fortune, elle resta pure... son cœur ne dechut point... Elle fut toute sa vie naïve et franche, bonne aux malheureux; c'est ainsi que j'ai connu Fanchon la vielleuse, aux jours de mon enfance... Et c'est ainsi que je l'ai vue, doucement, mourir entre mes bras, le sourire sur ses lèvres déjà glacées... Lorsqu'elle avait, bien des années auparavant, quitté ses chères montagnes, sa mère en larmes lui avait dit : " Sois bonne pour tous et tu deviendras riche; reste sage et tu seras heureuse!" Elle ne l'oublia jamais.

Il tomba dans une rêverie profonde et les enfants se gardèrent bien de l'interrompre.

Et tout à coup, il se leva.

—Restez ici, mes chéris, je reviens tout de suite.

Il les quitta, disparut dans les orangers du jardin.

Fanchon et Georget, émus, se regardèrent :

—Comme il est bon, comme il est doux, comme il nous aime !

Et la gentille fillette, mentalement, redisait :

" Sois bonne pour tous et tu deviendras riche. Reste sage et tu seras heureuse ! "

On eût dit que, malgré que ces paroles fussent bien sérieuses pour elle, elle voulait se les graver éternellement dans la mémoire, afin de s'en souvenir aux jours de défaillance.

La lune venait de sortir du massif des montagnes; le paysage était éclairé d'une lumière douce et mélancolique.

Ils entendirent un peu de bruit derrière eux.

C'était Girodias qui revenait.

Il tenait à la main un instrument de musique de forme singulière à cordes et à touches qui se mouvait au moyen d'une roue correspondant à une manivelle. Le fond de cet instrument, rayé de noir et de rouge, ressemblait à un bateau, et les plats bords étaient agrémentés d'incrustations de nacre.

—Voici la vielle de Fanchon; ma mère n'en eut jamais d'autre; c'est avec ses chansons naïves, c'est au son criard de cette vielle que Fanchon fit la conquête de Paris...

—Oh! monsieur, dit la fillette, vous m'apprendrez à m'en servir?

—Oui, mon enfant, je t'apprendrai, car je ne sais pas ce que te réserve l'avenir... et si quelque jour, lorsque je ne serai plus là, cette vielle, à toi, Fanchon, ne deviendra pas ton gagne-pain, de même qu'elle a été le gagne-pain, de ma mère... Qui sait si la vielle, toi aussi, ne te conduira pas à la fortune et, mieux que cela, au bonheur...

—Oh! monsieur, dit Georget, jouez-nous un air et chantez-nous une des chansons de Fanchon la vielleuse...

—Oui, mon enfant, je le veux bien...

Il s'assura que l'instrument était accordé.

Puis, tout à coup, d'une voix admirable, harmonieuse, d'une douceur infinie, d'une voix qui tout de suite alla jusqu'au cœur des enfants, il chanta :

Aux montagnes de la Savoie.

Je naquis de pauvres parents :

Voilà qu'à Paris on m'envoie

Car nous étions beaucoup d'enfants,

Je n'apportais, hélas, en France

Que mes chansons, quinze ans, ma vielle et l'espérance,

Et l'Espérance !

C'était un spectacle saisissant que celui de ce grand vieillard à la figure jeune, à la barbe blanche et aux cheveux blancs, de ce savant célèbre, —car Bathilde leur appris que Girodias était célèbre—chantant cette naïve chanson, en s'accompagnant de cet instrument primitif, au milieu de cette douce nuit, dans cette solitude parfumée, pendant que les eaux du lac de Côme poussées par la brise, élapétaient

à leur pieds, pareils aux lointains braves d'une foule invisible qui eût écouté le chanteur.

Il continua sous le regard attendri des enfants :

En pleurant dans chaque village,  
Fanchon allait tendre la main,  
Pauvre petite, ah ! quel dommage !  
Que n'étais-je sur ton chemin  
Lorsque tu n'apportais en France

Que tes chansons, quinze ans, ta vielle et l'espérance,  
Et l'Espérance !

Bathilde venait d'apparaître auprès d'eux, sans qu'ils eussent rien entendu et, en haussant les épaules, elle disait :

—Allons, voilà encore monsieur avec ses idées de l'autre monde; celui-là, quand il est triste, c'est le contraire des autres, c'est même le contraire de tout le monde : il chante.

Mais Girodias n'y prit pas garde.

Avait-il même entendu ? Ce n'était pas bien sûr.

Il chantait le dernier couplet :

Quinze ans et sans ressource aucune.

Que l'on éveille de soupçons !

Cependant j'ai fait ma fortune

Et n'ai donné que mes chansons !

Fillette sage, apporte en France

Tes chansons, tes quinze ans, ta vielle et l'espérance,  
Et l'Espérance !

Les enfants se pendirent à lui et l'embrassèrent.

Il leur rendit leurs caresses.

Et se tournant alors vers Bathilde :

—Tu te trompes, Bathilde, en croyant que je suis triste... Je me sens très gai, au contraire, depuis que j'ai auprès de moi ces chers enfants... Il me semble qu'auparavant, avant de les connaître, ma vie n'avait pas de but... Elle en a un maintenant... J'ai chanté pour leur faire plaisir... Faire plaisir à des enfants, est-ce que ce n'est pas là le grand devoir des pères ?

Fanchon s'était assise sur ses genoux.

—Monsieur, vous m'apprendrez cette jolie chanson aussi ?

—Puisque tu le veux ! Est-ce que je puis te refuser ?

—Quel bonheur !

—Tu veux donc être tout à fait Fanchon la vielleuse ?

—Ah ! si je pouvais !

Girodias ne répondit rien tout d'abord. Il caressait les longs cheveux bouclés de la petite.

Et avec une singulière gravité :

—N'oublie pas, chère petite, si quelque jour tu me perds, n'oublie pas le conseil que Fanchon la vielleuse a toujours suivi...

Ce fut l'enfant qui répéta, grave aussi et très lentement :

" Sois bonne pour tous et tu deviendras riche ! Reste sage et tu sera heureuse. "

Fanchon avait une très jolie voix, chaude et bien timbrée. Elle ne fut pas longue à apprendre à jouer de la vielle. Et bientôt, ce ne fut plus Girodias qui chanta les *Montagnes de la Savoie* au bord du lac, pendant les belles soirées de l'été, ce fut la gentille fillette. Elle semblait s'être prise d'amour pour son instrument. Et parfois lorsqu'elle en jouait, lorsque Girodias l'écoutait, ses yeux se mouillaient et il disait :

—Fanchon la vielleuse n'était pas plus adroite!... Dans les dernières années de sa vie, ma mère, souvent, voulait bien prendre sa vielle et se rappeler ainsi sa jeunesse... L'âge n'avait point raidi ses doigts qui couraient prestement sur les touches... Entre ce qu'elle était et ce que tu vas être, bientôt, mon enfant, il n'y aura plus de différence...

Les mois, les années s'écoulèrent sans apporter de changements dans cette vie paisible.

Fanchon et Georget avaient douze ans !

Pendant ces quatre années de bonheur sans nuage, pendant lesquelles s'étaient évanouies toutes les épouvantes nées d'un passé terrible, on n'avait pas oublié la bonne Catherine.

C'était un grand souci des enfants.

Que de fois ils en avaient parlé à leur bienfaiteur ?

Celui-ci comprenait et approuvait l'impatience qu'ils avaient de la revoir; mais connaissant leur histoire, sachant de quels dangers ils avaient été menacés jadis, il se montrait prudent.

Ne se pouvait-il pas, en effet, que la paralytique fût étroitement surveillée ? Il existait autour d'elle un mystère qu'elle seule pouvait expliquer. Et ceux qui avaient intérêt à ce que les ténèbres ne fussent jamais éclaircies n'avaient pas dû l'abandonner à elle-même, prête à quelque révélation si Dieu faisait un jour un miracle en sa faveur on lui rendant la vie, le mouvement, la parole.

Girodias s'était dit tout cela.

Instruits par leurs malheurs, les enfants avaient compris.

Du moins pour satisfaire leur affectueuse impatience, une fois par an, Girodias se dirigeait vers Martigny, malgré la longueur et la fatigue d'un pareil voyage.

C'était dans un hospice de Martigny que Catherine était soignée et Gaston de Pervenchère envoyait régulièrement la pension de l'infirmière à laquelle il s'était engagé autrefois.

La première visite de Girodias avait été très émouvante.

Il avait demandé, comme un étranger de passage, à visiter l'hospice ; les enfants lui avaient si souvent parlé de Catherine qu'il n'eût pas besoin de demander son nom et de se faire indiquer son lit ; il la reconnut tout de suite.

Mais pour ne pas se tromper, en se penchant vers elle, il avait glissé, très vite, quelques mots :

—Vous êtes Catherine Devoissoud... C'est Fanchon et Bernard qui m'envoient... Prenez garde !

La paralytique avait tourné vers lui des yeux effarés. Était-ce

facile de deviner qu'elle était en proie à une fièvre intense. Ses yeux ne quittaient pas le visage du vieillard. On eût dit qu'avant même, qu'il parlât, elle voulait lui arracher la pensée du fond du cœur.

Rapidement il lui disait :

—Souvenez-vous bien de mon nom... Qui sait si vous ne guérez pas... Je m'appelle Girodias... J'ai recueilli vos enfants miraculeusement échappés à une mort terrible... Je ne les abandonnerai jamais... Auprès de moi ils seront heureux... Et le jour où je croirai pouvoir te faire sans danger pour leur vie, je vous les amènerai tous les deux, afin que vous puissiez les embrasser, pauvre femme...

Un long regard mouillé de larmes le remercia.

—Je reviendrai le plus souvent que je pourrai, mais il ne faut pas que j'éveille de soupçons... Adieu... Soyez heureuse !... Je n'ai pas besoin d'apprendre à Bernard et à Fanchon à se souvenir de vous et à vous aimer... Il ne se passe point de jour où votre nom ne revienne sur leurs lèvres... Adieu...

Il s'éloigna rapidement. Il était temps.

La surveillante rentrait, et les regarda surnoisement. Mais elle ne vit rien. Déjà Girodias, auprès d'un autre malade, affectait un air intéressé. Quand à Catherine, afin qu'on ne remarquât point l'immense bonheur dont elle débordait et qu'eussent trahi ses yeux — seul miroir de sa vie — elle avait baissé les paupières et faisait semblant de dormir.

La surveillante s'approcha d'elle, lui prit le poignet et chercha le pouls. Celui-ci était extrêmement agité.

Un vague soupçon lui vint-il ?

Cependant la respiration de la paralytique restait régulière. Elle dormait. Alors la surveillante s'éloigna, mais elle ne quitta plus la salle avant que Girodias se fût retiré lui-même.

Telle avait été la première visite.

Une année s'était passée sans qu'il la renouvelât, et la seconde fois qu'il se présenta à Martigny, il ne reconnut pas la surveillante. Ce fut une vieille femme, à l'accent allemand, ridée, cauteleuse, qui l'accompagna auprès des lits.

De celle-là il retint le nom, en l'entendant appeler : Marie Hartmann !...

Ce nom ne lui était pas inconnu. Dans le récit que Georget avait fait du martyre de son enfance, alors qu'il était la victime d'Anspach et de sa bande, il l'avait prononcé plusieurs fois.

Il se promit, du reste, de lui en parler.

Il sut, en cette seconde visite, donner à Catherine Devoissoud des nouvelles des enfants, sans éveiller les soupçons de Marie Hartmann. Depuis le moment où il avait mis le pied dans la salle, la paralytique l'avait reconnu, ne l'avait plus quitté de son regard exalté. La paralytie chez la pauvre femme restait stationnaire, ne gagnait ni ne perdait du terrain. A plusieurs reprises, Girodias avait rêvé aux moyens qu'il pourrait employer pour tirer d'elle quelques renseignements sur les petits. Mais il avait reconnu bien vite l'impossibilité de ces moyens. Le plus commode eût été d'employer l'alphabet pour aider Catherine à former des phrases. On lui eût montré une lettre, une autre, puis

encore une autre, jusqu'à ce que son intéressant regard eût indiqué la lettre qui commençait le mot qu'elle ne pouvait prononcer. On fût allé ainsi jusqu'à la dernière lettre du mot, jusqu'au dernier mot de la phrase. Et la paralytique eût dit son secret.

Mais elle ne savait ni lire, ni écrire : c'était Fanchon qui en avait prévenu Girodias.

Il fallait donc se résigner à ne rien savoir.

Ce fut dans ces conditions qu'il revit Catherine à plusieurs reprises, et chaque fois il lui disait :

—Je viens vous donner des nouvelles de vos enfants. Bernard et Fanchon se portent bien. Ils sont heureux, beaux, intelligents, amoureux de travail. Bientôt, je vous le jure, bientôt vous les reverrez... je vous les amènerai...

En entrant à la villa Belmonte, il avait interrogé Petit-Bernard sur Marie Hartmann.

Il avait vu, tout de suite, l'enfant pâlir.

—Oui, c'est elle, père—ils avaient fini, Fanchon et moi, par appeler Girodias de ce doux nom—c'est elle, la compagne d'Anspach, celle qui m'a tant donné de coups...

—N'aie pas peur, mon enfant. Elle ne se doute pas que je te connais et tes bourreaux ne viendront pas te retrouver chez moi.

Mais Bernard était devenu soucieux.

—C'est que, plusieurs fois, j'avais cru leur échapper... Tout me disait que j'étais en sûreté, aussi éloigné d'eux que si j'étais mort... Et pourtant ils retombaient toujours sur mes traces... partout...



Lo mur de glace sur la crête duquel ils chevauchent... (P. 11, col. 2, No 49.)

un ami, celui-là ? Ou bien encore un ennemi ? Mais elle fut bien vite rassurée lorsque Girodias ajouta sur le même ton :

—Ils sont vivants, chez moi, à l'abri de tout danger...

Alors les yeux de la demi-morte se remplirent de larmes. Une surveillante s'approcha d'eux, pencha la tête pour entendre. Elle avait le regard faux, en dessous, la mine méchante, hypocrite.

Girodias était sur ses gardes. Il se tut, passa à un autre lit, poursuivi par les yeux suppliants de la paralytique, des yeux où se reflétait toute une vie intense.

Ces yeux disaient en une supplication suprême :

—Ne partez pas. Vous avez ramené l'espérance dans mon âme en me parlant des deux enfants chéris auxquels je pense chaque jour... Ne partez pas... Dites-moi qui vous êtes... Dites-moi ce qu'ils sont devenus... car c'est une torture sans nom que je souffrais depuis longtemps de ne pas même savoir s'ils étaient vivants...

Girodias comprit et mit un doigt sur ses lèvres en indiquant la surveillante.

Il fallait attendre un moment favorable.

Girodias avait remarqué de quelle attention il était l'objet de la part de cette femme. N'était-il pas possible qu'elle fût payée par les ennemis des enfants pour ne rien perdre de ce qui se passerait autour de Catherine !

La plus extrême prudence était de rigueur.

Heureusement, la surveillante fut appelée dans une autre salle de l'hospice, et Girodias en profita pour se rapprocher de Catherine. Malgré l'immobilité absolue de la pauvre femme, il était



partout... Oh ! père, père, dit-il en fondant en larmes, s'ils reparaissent tout à coup, mon Dieu, mon Dieu !

— Ne crains rien, te dis-je, ils trouveraient à qui parler...

— Oh ! père, aujourd'hui ce n'est plus seulement pour moi que j'ai peur...

— Pour Fanchon, aussi, n'est-ce pas ?

— Oui, pour Fanchon... et puis... et puis...

— Et puis, pour qui donc encore, mon enfant ?

— Pour vous père...

— Pour moi, mon enfant, et qu'ai-je donc à redouter, moi ?

— Oh ! vous ne les connaissez pas... lorsqu'ils nous auront retrouvés, Fanchon et moi, il faudra bien qu'ils nous reprennent... Ils vous tueront plutôt... et je ne veux pas qu'il vous arrive malheur, père, je ne le veux pas.

— Tranquillise-toi, cher petit... Il y a des lois qui protègent les honnêtes gens, en Italie où nous sommes, de même qu'en France où nous retournerons bientôt... Et contre les misérables de l'espèce de ceux qui te font trembler, lorsque les lois sont insuffisantes, on se défend comme on le ferait si l'on était attaqué par des loupes ou par des chiens enragés...

Et Girodias ajouta, froidement :

— On tue !

Cependant la présence de Marie Hartmann à l'hospice de Martigny lui avait inspiré un projet. Puisque la vieille était complice d'Anspach, puisqu'elle avait été placée là, cela ne faisait aucun doute, par le mystérieux persécuteur des deux enfants, ne serait-il pas possible de remonter jusqu'au nom de ce persécuteur, soit en intimidant Marie Hartmann, soit en la corrompant !...

Ce nom, Marie Hartmann l'ignorait peut-être. Du moins, on arriverait par elle jusqu'à Anspach ! Et, par Anspach, cette fois, et sûrement, jusqu'à l'autre, jusqu'au mystérieux inconnu !

Mais une tentative de ce genre était chose grave, car elle trahissait les enfants en quelque sorte, en révélant qu'ils étaient vivants ; et qui sait si leur asile ne serait pas aisément découvert ?... Alors, désormais pour eux, plus de sécurité... Les angoisses recommençaient, avec l'obligation de fuir, de fuir toujours, de fuir sans cesse...

Toutefois, cette Marie Hartmann, c'était un chaînon de la chaîne invisible le long de laquelle Girodias voulait remonter pour arriver à la découverte de la vérité...

Fallait-il laisser se perdre ce chaînon ?

Il parti pour Martigny, laissant à la villa Belmonte les enfants éplorés, éperdus, en détresse.

— Ne partez pas, père, disait Fanchon... laissez ces méchantes gens... Dieu saura bien les punir plus tard. Nous ne désirons rien, n'est-ce pas, Bernard ?... Nous ne désirons que passer notre vie auprès de vous, et tâcher de vous donner le plus de joie possible...

— Fanchon a raison, père, ne partez pas !

Mais il ne les écouta pas.

Du reste, les craintes des enfants étaient exagérées. Et un évènement qu'il ne pouvait prévoir coupa court aux tentatives comme aux incertitudes de Girodias...

Lorsqu'il fut à Martigny et qu'il s'informa, il apprit avec stupéfaction que la vieille Marie Hartmann avait disparu !

Mis sur ses gardes par ce qui s'était passé, il eut une entrevue avec le directeur de l'hospice.

Il s'ouvrit à lui, demanda quelques renseignements. La première surveillante était partie de son plein gré. Quant à la vieille Hartmann, elle s'enivrait ; on l'avait chassée.

On ne savait ce qu'elles étaient devenues.

Girodias obtint aisément du directeur que Catherine serait transportée dans une chambre particulière.

Ce fut là qu'il la vit, à l'abri de tout espionnage.

Et il la rendit bien heureuse en lui disant :

— Dans quelques jours je vous amènerai les enfants...

Je crois que vos ennemis se sont fatigués d'attendre... Ils se sont relâchés de leur surveillance, persuadés sans doute qu'ils n'ont plus rien à redouter et que leur crime est à jamais consommé...

L'éloquent regard de la demi-morte le remercia.

Il recommanda Catherine au directeur et revint au lac de Côme.

Le soir de son retour, il fit un signe aux enfants et descendit avec eux dans les jardins de la villa.

— J'ai deux bonnes nouvelles à vous apprendre, leur dit-il... la première c'est le renvoi de Marie Hartmann, qui a quitté l'hospice, et par conséquent vous n'avez plus rien à craindre d'elle, car il ne paraît pas qu'elle ait été remplacée par une femme à la solde de vos persécuteurs...

Les enfants eurent un regard joyeux.

Instinctivement, ils se tendirent les mains.

— Et la seconde nouvelle, père ?

— La seconde nouvelle ne vous fera pas moins plaisir... seule-

ment, avant de vous l'apprendre, je voudrais que vous me disiez qu'elle est la chose que vous souhaitez le plus...

Ils se regardèrent, indécis.

Puis, timidement, ils relevèrent les yeux sur Girodias.

Celui-ci souriait.

— Eh bien, dit-il en faisant la grosse voix, c'est donc bien difficile à formuler ce que vous souhaitez le plus au monde ?... Est-ce que vous allez me demander la lune ?

Ce fut Fanchon qui fut la plus hardie.

— Père, nous n'aurions pas de plus grand bonheur que celui de revoir celle que Bernard s'était habitué à appeler sa mère — celle qui est maman !... maman !...

Et, à ce doux mot de maman, des larmes gonflèrent les yeux de la jolie fillette.

— Oui, père, conduisez-nous auprès d'elle ! dit Georget, en se pendant au bras de Girodias.

Girodias, ému, leur caressa les cheveux.

— Eh bien, mes enfants, c'est la seconde nouvelle que j'avais à vous apprendre...

— Nous allons revoir maman ?

— Oui.

— Bientôt ?

— Le temps de faire vos préparatifs de départ.

— Oh ! ce ne sera pas long, père, tu verras !

— Encore faut-il bien quelques jours ! dit-il avec malice.

— Non, père, non... demain nous serons prêts, dit Fanchon, n'est-ce pas, Bernard ?



Ils entrèrent dans le jardin de la terrasse. (P. 20, col. 2, No 49.)

— Nous pourrions l'être tout de suite, et partir demain.

— Eh bien, à demain, mes enfants !... à demain, tyrans, je n'ai rien à vous refuser, puisque je suis votre esclave !

D'ineffables tendresses le remercièrent.

Et cette soirée fut emplie de bonheur : et lorsqu'ils rentrèrent à la villa, ni l'un ni l'autre, hélas ! ne se demandaient ce que réservait peut-être le lendemain !

## XIX

Ils partirent, en effet, joyeux, sans souci. C'était un double bonheur pour eux, puisqu'ils voyageaient et puisqu'ils allaient revoir

la douce Catherine. Le voyage était long, mais en cette saison ne présentait aucun danger. Aucun incident fâcheux ne le signala.

Ce fut un soir qu'on arriva à Martigny, trop tard pour que l'on pût, ce jour-là, songer à rendre visite à Catherine.

Si fatigués qu'ils fussent, Fanchon et Georget ne dormirent guère, et le matin ils étaient levés les premiers.

Ils se dirigèrent à dix heures, vers l'hospice, et au bout d'un quart d'heure d'attente dans le parloir ils furent introduits.

Par les soins de Girodias, Catherine n'avait pas été laissée, nous l'avons dit, dans la salle commune.

Elle avait maintenant, pour elle toute seule, une chambrette très claire qui donnait sur la vallée du Rhône, avec les jolies montagnes boisées qui la bordent.

De son lit, lorsqu'on lui rehaussait et soutenait la tête avec deux ou trois oreillers, la paralytique pouvait admirer toute la campagne verte, et par les belles journées, quand on ouvrait sa fenêtre, elle pouvait entendre le chant des oiseaux.

Girodias entra le premier dans la chambre.

Il tenait à prévenir la malade; il redoutait pour elle une émotion trop violente, qui aurait pu la tuer.

Doucement il la prépara à cette joie.

Et quand, enfin, elle eût compris, il alla ouvrir la porte, derrière laquelle attendaient les deux enfants, et ceux-ci se précipitèrent vers le lit.

Comment décrire cette scène attendrissante, dans laquelle celui des personnages qui éprouvait, certes, la plus forte secousse morale, le plus profond attendrissement, était condamné à une immobilité absolue? Comment dépeindre l'amour maternel infini qui emplissait les yeux noyés de larmes de la paralytique?... Elle parut se cabrer contre la force supérieure qui la retenait ainsi... Ses bras, dans un prodigieux effort, se relevèrent, se tendirent presque vers les enfants et de ses lèvres éternellement engourdis, tombèrent des mots qu'ils comprirent, que, seuls, ils pouvaient comprendre :

—Mes chers... petits... mes chers... petits!!

Si vagues qu'elles fussent, ces paroles, Girodias en fut frappé. Il y avait là un progrès, dû sans doute à l'émotion qui la bouleversait, mais n'était-il pas possible de renouveler quelque jour cette émotion, afin d'arriver jusqu'à des phrases complètes? N'était-il pas possible également de la soigner par des procédés particuliers, constants, assidus, qui peut-être, sans lui rendre la santé complète, lui permettraient du moins de vivre et de jouir encore de la vie?

—Elle pourrait guérir? se disait le savant.

Pendant ce temps, les enfants couvraient la malade de leurs baisers, de leurs caresses. Ils lui racontaient quelle avait été leur existence depuis le jour béni où ils avaient rencontré leur protecteur. Ils lui disaient toutes les bontés maternelles dont ils étaient entourés, les sages conseils qu'ils recevaient et qui formaient leur cœur et leur intelligence. Elle écoutait, les yeux rayonnants, infiniment heureuse.

Girodias avait résolu de rester quelques jours à Martigny, ne voulant pas condamner Fanchon et Georget à une seule visite.

Ils devaient, au contraire, passer une partie de leur séjour auprès d'elle.

Girodia n'avait pas abandonné toute prudence.

Il avait eu soin de s'informer, auprès du directeur de l'hospice, s'il n'y avait à redouter aucune indiscretion, aucun espionnage de la part des employés ou des surveillantes.

Le directeur l'avait rassuré sur ce point.

Le quatrième soir, Girodias avait prévenu la malade que le lendemain ils repartiraient pour l'Italie.

La visite, ce jour-là, avait été plus longue que d'habitude et plus attendrissante.

Les enfants ne pouvaient se détacher de Catherine. On eût dit qu'un pressentiment les avertissait que de longues et dures années allaient s'écouler encore avant qu'ils la revissent et que peut-être bien des malheurs, bien des tristesses allaient s'abattre sur elle et sur eux.

Cependant, pris de compassion pour tant de deuil, Girodias s'était rapproché d'eux.

Et il disait à Catherine :

—Ne vous désespérez pas... Je n'ai pas perdu l'espérance de vous voir guérir... Dans tous les cas, je ne veux pas que vous viviez plus longtemps loin de ces enfants que vous aimez si profondément... Ecoutez-moi, Catherine, et vous aussi, Fanchon et Bernard... J'étais venu sous le climat d'Italie, parce que ma santé, délabrée par de grands travaux, menaçait de ne pouvoir se rétablir en France... Aujourd'hui, je me sens mieux, je suis plus fort et je me propose de regagner bientôt ma patrie... Vous m'y suivrez, mes enfants, cela est tout naturel... Mais j'ai résolu qu'aussitôt que nous serions installés, je ferais venir autour de nous Catherine... Là, nous la soignerons... J'appellerai auprès d'elle les sommités médicales les plus illustres... Nous la guérirons peut-être... Mais si les efforts de la médecine restent impuissants, du moins nous aurons quand même la consolation de nous dire qu'elle

est heureuse auprès de nous, puisque tous les jours, à toute heure du jour, elle pourra réjouir son cœur de la vue des êtres qu'elle aime...

—Oh! père, père! comme vous êtes bon! Comment reconnaitrons-nous jamais ce que vous faites pour nous!

Quant à la paralytique, ses yeux éloquents parlaient pour elle, tout illuminés d'une joie infinie.

—Séparons-nous donc... et séchez vos larmes, puisque bientôt vous vous reverrez pour ne plus vous quitter.

Et, en effet, la séparation fut moins cruelle.

Tout pressentiment funèbre s'était évanoui.

—A bientôt, mère, disaient-ils, à bientôt?

Et Girodias, penché sur elle, lui dit comme eux :

—A bientôt, Catherine, je vous le promets, à bientôt!!

Ils sortirent de la chambrette. Dans la salle commune, le directeur se promenait avec un jeune homme de trente à trente-cinq ans, qui semblait s'apitoyer sur les malades, auprès desquels il s'arrêtait. Il interrogeait le directeur et celui-ci répondait. Lorsqu'il entendit s'ouvrir la porte de la chambre de Catherine, il tourna vivement la tête de ce côté-là, et ses yeux perçants, très durs, implacables, semblèrent vouloir scruter jusqu'au fond du cœur de Girodias; ils s'abaissèrent ensuite sur Fanchon, puis sur Georget. Il reprima un léger tressaillement. Un peu de pâleur, sur ses lèvres, trahit la subite commotion qu'il venait de concevoir.

Il se pencha vers le directeur et l'interrogea vivement.

Evidemment Girodias et les enfants étaient l'objet de cet entretien.

Girodias en eut le lointain soupçon. Cependant il ne fut pas inquiet, car les enfants avaient remarqué l'inconnu, et leur visage n'avait trahi aucun trouble.

Toutefois, avant de sortir de la salle commune, Girodias leur dit rapidement, à voix basse :

—Regardez cet homme, là-bas, le plus jeune des deux... le reconnaissez-vous?

—Non, père, dit Fanchon... Je ne l'ai jamais vu...

—Et toi, Bernard... regarde-le bien, rappelle tes souvenirs...

Tourné vers eux, leur faisant face, on eût dit que l'inconnu se soumettait à leur examen.

—Moi non plus, père, je ne l'ai jamais vu...

—Tu es bien sûr?

—Oui, père, je vous l'affirme.

Girodias respira, soulagé, et les entraîna.

Fanchon et Georget ne se trompaient pas... L'inconnu les regardait, ils ne le connaissaient pas. Ce n'était ni Anspach ni son compagnon. Ce n'était pas non plus Gaston de Pervençère... C'était Montaignon!...

## XX

Ce fut avec une bien grande joie que l'on se mit à la villa de Belmonte, aux préparatifs du départ pour la France.

Depuis près de huit ans, Girodias, été et hiver, habitait ce pays pourtant; il y avait pris ses habitudes, il s'y était créé des amis et, pendant ces huit années, il était retourné seulement en France, lorsque quelques affaires y avaient nécessité absolument sa présence.

Maintenant qu'il était guéri, il se sentait au cœur sutant d'entraîner les enfants.

Et Bathilde elle-même, tout en bougonnant et en trouvant par principe à redire à toutes choses, Bathilde elle-même était si joyeuse qu'elle ne tenait pas en place.

Avant son départ, cependant, Girodias fut convié à un concert de charité qui devait être donné, à quelques jours de là, au profit des pauvres, dans les magnifiques jardins de la villa Sommariva.

C'est que, autour du lac de Côme, déjà s'était étendue la réputation de Fanchon, la petite joueuse de vielle.

Bien que Girodias vécût d'une vie très retirée, sa solitude n'était pourtant si grande qu'elle ne fût de temps à autre troublée par quelques visiteurs.

On avait souvent entendu Fanchon qui, sans ce douter qu'on l'écouterait, jouait et chantait, seule, délicieusement.

Le prince Domiroff avait dit à Girodias :

—Mais c'est une merveille que cette enfant... C'est un sacrilège que de la tenir en cage... Montrez-nous-la...

Girodias s'y était constamment refusé.

Il avait voulu mettre entre les mains de Fanchon un outil qui, en cas de malheur, lui servirait à gagner sa vie. Mais, aussi longtemps que lui, Girodias vivrait, Fanchon n'aurait pas besoin de s'en servir. Girodias en outre, bien qu'il ne fût pas très riche, jouissait d'une certaine fortune qui lui donnait une large aisance.

Le prince Domiroff avait renouvelé à plusieurs reprises ses sollicitations sans être plus heureux.

Mais quelques jours avant le départ de Girodias, il prit prétexte d'un concert de charité qu'il préparait dans sa villa, pour demander à Girodias de laisser venir Fanchon et sa vieille.

Cette fois, et pour les pauvres, le savant ne refusa plus.

Il fit part de cette proposition à la fillette.

Elle accepta avec joie, naïvement, point troublée de savoir qu'elle allait jouer et chanter devant des centaines de spectateurs et de spectatrices dont la moitié portait les plus vieux noms de l'aristocratie française, russe et italienne.

Elle n'était pas en peine, du reste, et elle avait un répertoire varié d'une vingtaine de vieilles chansons qu'elle disait à ravir.

L'antique instrument n'avait plus de secrets pour elle.

La villa Sommariva, par sa situation, ses jardins en terrasse, ses bosquets de citronniers, ses orangers, ses grenadiers, ses cyprès, avec ses fameuses serres renfermant la plus merveilleuse collection de plantes rares, est la plus belle et la plus célèbre de toutes celles qui s'élèvent au-dessus des eaux tranquilles du lac de Côme.

A ces beautés naturelles, s'ajoutent les chefs-d'œuvre de l'art, de la sculpture et de la peinture, de toutes les écoles et surtout de l'école italienne et de l'école flamande.

Le grand jour arriva bientôt et Girodias, conduisit lui-même l'enfant à la villa.

Il avait voulu, par coquetterie pour elle, par amour de la vérité, et aussi en souvenir de sa mère, à lui, en souvenir de celle qui était, tant d'années auparavant, arrivée à Paris en chantant :

Je n'apportais, hélas ! en France  
Que mes chansons, quinze ans, ma vieille et l'espérance,

Il avait voulu que l'enfant revêtît un costume de Savoyarde, ce costume dont il avait gardé bien des gravures et qui représentait Fanchon la Vieilleuse.

Avec sa robe courte laissant voir sa cheville fine et ses pieds aristocratiques enfouis dans de gros souliers, avec sa mante de couleur jetée sur ses épaules, son tablier étroit tombant jusqu'à moitié de la jupe ; avec le mouchoir jeté négligemment sur ses admirables cheveux, Fanchon, la sœur de Georget ; Fanchon, la fille de Blanche de Pervenchère, était exquisement jolie.

Elle était grande, déjà jeune fille ; ses yeux naïfs et doux, humides, largement ouverts, se posaient comme une lente et indéfinissable carasse sur ceux qui la regardaient.

Girodias lui passa la vieille au cou.

Puis il l'embrassa, en tremblant, sans un mot.

Le pauvre homme étouffait de joie et d'orgueil.

Et ils entrèrent dans les jardins.

Déjà la plupart des invités s'y trouvaient rassemblés, et en passant au travers des groupes pour gagner la scène de théâtre que l'on avait ménagée sous des massifs d'orangers, Fanchon attira sur elle les regards.

Elle faisait une sensation profonde.

Insouciant, du reste, de l'admiration soulevée autour d'elle, la jolie fillette marchait fièrement, donnant le bras à son père adoptif. Elle ne voyait rien. Elle n'entendait rien.

Et pourtant, sur son chemin, des femmes très belles, très élégantes, des hommes d'une distinction aristocratique murmuraient à mi-voix :

—Quelle admirable enfant !

Ni Fanchon, ni Girodias, ni Georget, — car Georget avait voulu assister au triomphe de sa bien-aimée Fanchon — n'aperçurent donc un jeune homme dont le regard ardent ne les avait pas quittés depuis qu'ils avaient fait leur apparition dans les jardins.

Montaiglon — car c'était lui — les avait suivis, ce vieillard et ces enfants, au travers de la foule.

A plusieurs reprises les devançant, il s'était trouvé sur leur passage sans qu'ils se doutassent de l'attention dont ils étaient l'objet.

Cependant, il y a une sorte de magnétisme dans les regards obstinés, fixés sur un même point.

Et tout à coup, Girodias, comme sous l'action d'un fluide nerveux, releva brusquement les yeux.

Et le regard des deux hommes se croisa.

Girodias frémit.

Une inquiétude germa en lui.

Il venait de reconnaître l'homme aperçu dans l'hospice de Martigny.

Mais il se rassura, pourtant.

Qu'y avait-il d'étonnant à ce que cet homme se rencontrât au milieu de cette brillante assistance ?

Du reste, se voyant observé, Montaiglon avait détourné les yeux et s'éloignait.

Et si Girodias avait voulu, lui-même, s'échapper, il n'en aurait plus eu le temps, car le concert venait de commencer.

Au bout d'une heure, et après un premier entr'acte, le prince Domiroff s'approcha de Girodias et lui dit en souriant :

—Voici l'heure où je vous enlève votre fille, monsieur . . .

Il lui offrit le bras, la conduisit jusqu'à la scène et la laissa seule, devant tous ces regards curieux convergés sur elle.

Mais soudain, tant elle est adorable, les mains gantées se tendent et des applaudissements frénétiques la saluent, l'accueillent, l'encouragent, lui disant qu'avant de conquérir les étrangers par le charme de sa voix, elle vient de les conquérir par le charme de sa personne et la séduction irrésistible de sa beauté.

Elle chante et chacun est suspendu aux lèvres de la vieilleuse :

Enfant, il est bien tard, c'est l'heure où tu reposes,  
L'heure qui voit finir nos baisers et nos jeux,  
Fidèle à ton berceau, sur tes paupières closes,  
Le sommeil va jeter ses pavots et ses roses.

Dors, mon ange  
Aux jolis yeux bleus !

Les applaudissements recommencèrent de plus belle et durèrent si longtemps qu'elle fut obligée d'attendre avant de continuer :

La nuit quant près de moi ton berceau se balance  
Comme le frêle esquif sur les flots onduleux  
J'envie en te voyant le sommeil de l'enfance ;  
Ne pleure pas, mes chants te disent ma présence !

Dors, mon ange  
Aux jolis yeux bleus . . .

Dors ! Tu sauras trop tôt si la vie est amère ;  
Les heures du sommeil sont les moments heureux,  
Des pleurs viendront souvent te mouiller la paupière ;  
Dors, mais réveille-toi pour sourire à ta mère.

Dors, mon ange  
Aux jolis yeux bleus !

Lorsqu'elle eut fini, elle salua gentiment, avec un sourire. Le prince vint la chercher et l'embrassa.

Mais comme il l'emmenait, l'assistance tout entière se leva pour la rappeler.

Le prince et Fanchon s'arrêtèrent au fond de la scène.

On voulait qu'elle chantât encore. On refusait de la laisser disparaître ainsi, rapidement, pour ne plus la revoir.

Le prince lui demanda :

—Vous n'êtes pas fatiguée, ma chère petite ?

—Oh ! non, monsieur, non, dit-elle les yeux brillants, les joues roses de plaisir et de fierté, et je suis bien, bien heureuse que mes chansons fassent plaisir.

Elle chercha des yeux Girodias.

Il était là, près d'elle, ne la perdant pas de vue, la couvant de son paternel et tendre regard.

Elle lui sourit, et son sourire disait :

—C'est à vous, père, que je dois mon triomphe !

Et son regard, aussi, demandait :

—Etes-vous heureux, père, comme moi ?

Oui, oui, il était heureux, Girodias. Et tous ces applaudissements si unanimes, si chaleureux, lui caressaient délicieusement le cœur.

Le regard de Fanchon, enfin, demanda :

—Voulez-vous, père, que je chante encore ?

Girodias comprit et de la tête fit un signe affirmatif.

Alors elle s'avança de nouveau sur le fond de la scène.

Et un profond silence se fit.

Cette fleur d'azur, cette douce fleur  
Qu'avant de partir, hier, je t'ai donnée  
Ecoute sa voix, écho de mon cœur,  
Ecoute sa voix tendre et parfumée,  
Qui te dit tout bas,  
Qui te dit tout bas :  
Ne m'oubliez pas,  
Ne m'oubliez pas !

Oh ! garde-la bien jusqu'à mon retour  
Et près de ton sein cache-la, ma belle,  
Si, pendant l'absence, un autre, d'amour,  
Voulait te parler, cette fleur fidèle  
Te dirait tout bas,  
Te dirait tout bas :  
Ne m'oubliez pas,  
Ne m'oubliez pas !

O'est le myosotis qui te parlera  
De moi si je meurs loin de cette terre.  
Même près d'un autre, il répétera,  
De ton seul ami, l'unique prière,  
En disant tout bas,  
En disant tout bas :  
Ne m'oubliez pas,  
Ne m'oubliez pas !

Lorsqu'elle redescendit, elle fut enlevée par la foule qui se la passa de fauteuil en fauteuil.

Tous les hommes lui adressaient des compliments.

Toutes les femmes l'embrassaient.

Elle fut, pendant un long quart d'heure, perdue dans cette foule, noyée, évanouie.

Et Girodias, qui la cherchait des yeux, ne l'apercevait plus.

Lorsqu'elle passa devant Montaiglon, celui-ci l'arrêta par la main et, pendant quelques secondes, la regarda jusqu'au fond des yeux, sans lui dire un mot.

Elle le reconnut pour l'homme entrevu quelque temps auparavant dans l'hospice de Martigny.

Et elle sentit son cœur se serrer d'une vague angoisse, sans savoir pourquoi.

Lorsqu'elle revint auprès de Girodias, elle lui dit :

— Père ! regardez... là-bas... l'inconnu de l'hospice ?

— Oui, dit Girodias, je l'ai vu tout à l'heure comme toi... Est-ce qu'il t'a adressé la parole ?

— Non, père, mais lorsque je suis passée auprès de lui, il m'a prise par le bras et le regard qu'il a jeté sur moi m'a fait du mal comme si j'avais été battue... .

— Quel est donc cet homme ? murmura Girodias.

Il avisa le prince Domiroff.

L'inconnu devait être un des invités du prince... Celui-ci devait savoir son nom... Et s'il l'ignorait, quelqu'un de ses amis le lui dirait sans aucun doute... .

— Prince, un renseignement... .

Mais quand il voulut désigner Montaiglon, discrètement, il le chercha en vain.

Le fauteuil était vide.

Montaiglon avait disparu !... .

Girodias devint sombre, une idée germa en lui.

— Il se trame quelque chose ! pensait-il.

Mais il se garda bien d'en rien dire aux enfants, dans la crainte de les épouvanter.

Seulement, il résolut de hâter son départ.

Tout était prêt, en somme et d'une heure à l'autre, on pouvait quitter la villa. Les précautions les plus minutieuses avaient été prises par Girodias pour qu'on ne sût point quelle direction il allait prendre. Les meubles et tout ce qu'il emportait, papiers, bibelots, fleurs précieuses, pierres rares des Alpes, et le fit adresser à Paris, en gare. En même temps, il avait donné des ordres à la poste pour renvoyer ses lettres également à Paris, bureau restant.

De cette façon, il égarait toutes les recherches malveillantes.

Et à ses amis du lac, pour éviter plus tard une indiscretion, il s'était contenté d'annoncer qu'il allait, avant de rentrer en France, faire un voyage en Italie et ensuite en Allemagne.

Il se félicita d'avoir pris ces précautions.

Deux jours devaient s'écouler encore avant son départ. Il résolut, soupçonnant quelque danger, de ne pas attendre davantage, sans autre explications, sans vouloir répondre aux questions de Bathilde, étonnée et furieuse.

En France, à force de détours, de marches et de contre-marches, en passant d'une ligne de chemin de fer à une autre, il était sûr de faire perdre sa piste, si par hasard on le suivait.

## XXI

Le soir même où fut donné le concert de la villa Sommariva, vers onze heures, au moment où la lune venait de disparaître derrière un nuage, trois ombres se glissèrent le long du mur de clôture qui fermait les jardins de Girodias, tout près du lac. Celui-ci était agité par un vent assez violent qui venait de la montagne. Un orage menaçait. Les eaux du lac étaient désertes. Déserte aussi la campagne autour de la villa de Belmonte.

Un homme apparut tout d'abord auprès de la petite porte, non loin de l'endroit où nous avons entendu Girodias chanter *Aux Montagnes de la Savoie*, la naïve chanson qui jadis avait fait la fortune de sa mère.

Cet homme se coucha dans l'ombre, au pied de la porte.

Il attendit.

Bientôt apparut un autre homme, suivi, presque aussitôt, d'une femme dont les vêtements noirs se confondaient avec la nuit.

— Vous êtes prêts ? dit une voix qui s'exprimait en allemand.

— Oui.

— Vous avez des armes... à tout hasard ?

— Nous avons nos couteaux.

— Bon... Entrons et de la prudence ?

A ce moment, la lune sortit d'un nuage, demeura une minute dans un coin de ciel bleu, illuminant la terre, puis disparut de nouveau. Mais cette minute avait suffi pour éclairer le visage des trois inconnus.

C'étaient Thomas Anspach, Frédéric Lüber et Marie Hartmann.

La porte du mur de clôture était ouverte.

L'ayant poussée, ils entrèrent dans le jardin de la terrasse.

En se courbant, en rampant le long des massifs, en profitant de tous les groupes d'arbres, ils montèrent jusqu'à la villa.

Ils ne firent point de rencontre fâcheuse.

Du reste, leurs renseignements étaient pris.

Il n'y avait pas à redouter l'attaque imprévue d'un chien. Le seul homme à craindre était Girodias.

Et Girodias était un vieillard faible et maladif.

Les autres habitants de la ville étaient une femme et deux enfants.

L'attentat qu'ils méditaient n'offrait donc pour eux aucun danger. La seule prudence consistait à ne point faire d'éclat, afin de ne pas donner l'éveil aux gens des villas voisines.

Lorsqu'ils arrivèrent aux alentours de la maison, ils s'arrêtèrent pour se consulter.

Les persiennes étaient closes.

Et à travers les persiennes aucune lumière ne filtrait.

Thomas Anspach avait apporté des pinces et des ciseaux pour soulever les portes et forcer les serrures.

Les instruments lui furent inutiles.

La porte d'entrée n'était pas fermée à clef.

Lüber alluma une lanterne sourde, lorsqu'ils furent dans le vestibule, et dirigea de tous les côtés sa lumière.

Le vestibule était vide.

Dans le fond étaient rangés des paniers et des caisses.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? pensa Anspach.

Ils grimpèrent l'escalier sans faire du bruit.

La vieille Hartmann, seule, était restée en bas, auprès de la porte ouverte, à faire le guet et à surveiller les environs pour prévenir en cas d'alerte.

Au premier étage, tout indiquait également la solitude.

Tout trahissait le désordre d'un départ.

Anspach, sans rien perdre de sa prudence, ouvrit successivement toutes les portes, entra dans toutes les chambres.

Tout était vide !

— Décampés ! murmura-t-il.

— Nous sommes joués, vieux, dit Lüber en remettant dans sa poche son couteau-poignard.

— Le patron ne sera pas content.

— A qui la faute ?

— Pas à nous, sûrement !

Après le premier étage, ils visitèrent le second.

Cette fois, ils ne prenaient même plus de précautions.

La vérité était devant eux éclatante.

Alors ils redescendirent, traversèrent le jardin et se retrouvèrent le long du mur, sur la rive du lac.

Là, un homme surgit tout à coup, à leur approche.

Les bandits ne parurent point étonnés.

Ils l'attendaient : c'était Montaiglon.

L'homme demanda, laconique, la voix basse :

— Eh bien, amenez-vous les enfants !

— Vous n'amenez personne.

— Vous avez été découverts ?

— Découverts ? Ah ! bien oui... .

— Girodias ?

— Envolé !

— Les enfants ?

— Dénichés.

— Que voulez-vous dire ? Expliquez-vous ?

— C'est pourtant clair, en allemand comme en français, fit Anspach, goguenard. Je veux dire que vous auriez beau fouiller la maison du haut en bas, avec ses armoires, ses cabinets noirs et ses placards, vous n'y trouveriez plus à cette heure âme qui vive ?

— Partis !

— Bien partis. Destination inconnue ! !

Montaiglon retint une exclamation exaspérée.

Mais il avait sur lui même un empire extraordinaire.

— C'est bien. La partie est manquée pour ce soir. Nous aurons bientôt notre revanche, je vous le promets.

— Je le souhaite, dit Anspach d'une voix sourde que faisait trembler la haine. J'ai sur le cœur certain coap de couteau dont je voudrais bien payer au petit le capital avec les intérêts... .

— Je te le livre. Tu en feras ce que tu voudras. Quant à l'autre... .

— La petite l'archon... .

— Rappelle-toi mes ordres... .

— Celle-là, on la respectera, c'est entendu... .

— Celui de vous qui toucherait à un cheveu de sa tête, celui-là, vous entendez, je le tuerais comme un chien !

— Suffit, patron, suffit, dit Anspach.

Et la bande se dispersa au milieu des ténèbres.

## XXII

Nous transportons nos personnages en Touraine, à quelques lieues de Blois, sur les bords de la Loire, au milieu des peupliers frissonnants et des paysages verts.

C'est l'été, et le soleil mûrit les moissons et les fruits.

En un joli coin de ce doux pays, près du fleuve ensablé pendant les chaleurs estivales mais que les pluies d'automne et d'hiver rendent parfois si redoutable, est un petit château Louis XIII entouré de douves très larges, aujourd'hui desséchées et qui ont été transformées en parterres.

Devant la façade principale, un pont-levis mène au château ; par derrière une passerelle rustique traverse la douve et communique avec un petit parc de très beaux chênes.

De l'autre côté du parc, c'est la campagne, ce sont les moissons, les prairies, les vignes, les bois, s'étendant à l'infini.

Aux pieds du château coule la paresseuse Loire.

En ce joli coin tout indique la paix, le bonheur.

On dirait que les bruits du monde n'y arrivent qu'avec peine, interrompus par la Loire, d'un côté, qui leur oppose l'obstacle de son cours ; interrompus, de l'autre côté, par les grands chênes qui semblent prêts à s'agiter avec colère, devant quelque mauvaise nouvelle qui tenterait, par dessus leurs cimes, de s'abattre sur la maison tranquille.

Le château s'appelle la Lézardière.

Et nul nom ne pouvait mieux indiquer le calme de son repos, la paresse aimable dans laquelle il paraissait dormir, sous le clair soleil du mois d'août brillant dans un ciel bleu sans nuages.

C'est là que Girodias est venu se réfugier, lorsqu'il eut quitté le lac de Côme.

Ce château lui appartient.

Il y est né, il vent y mourir.

Il y a été heureux toute sa vie.

Pourquoi ses enfants adoptifs n'y seraient-ils pas heureux à leur tour ?

Il a peu de parents, des gens qu'il ne connaît pas, qu'il n'a jamais vus, qu'il n'a aucune raison d'aimer.

Bathilde et les enfants, voilà toute sa famille.

Au milieu d'eux, comme la vie peut être douce, et bonne !

Il était donc venu s'y abriter, en grand mystère, s'entourant de mille précautions pour faire perdre sa trace, dans le cas où les ennemis des enfants l'auraient découvert et suivi.

L'attentat qu'on avait dirigé sur la villa Belmonte, il l'ignorait, il devait l'ignorer toujours.

Nous avons raconté avec quelle excessive prudence il avait fait envoyer les meubles et les caisses en gare de Paris.

Comme il retrouvait à la Lézardière une installation toute prête, il n'était pas pressé de faire revenir en Touraine ces meubles et ces caisses.

Les gens intéressés à retrouver sa trace perdraient donc leur temps à le guetter.

Tout d'abord, en arrivant à la Lézardière et malgré la peine qu'il eût éprouvée de cette séparation, il avait songé à envoyer Fanchon et Bernard dans une pension de Blois. Puis, réflexion faite, il les avait gardés auprès de lui. Il poursuivrait lui-même leur éducation et laisserait s'écouler des années encore avant d'envoyer Bernard dans quelque école du gouvernement.

Quant à Fanchon, elle ne le quitterait pas.

Ce fut une grande joie pour les enfants lorsque, après leur avoir fait craindre une séparation, ils apprirent la détermination nouvelle de Girodias.

Ils ne l'aimaient pas, le doux vieillard, ils l'adoraient.

La vie s'écoula donc, dès les premiers temps, au milieu d'un bonheur parfait.

Girodias avait appris à Fanchon que, dès le mois de septembre, avant les premiers froids, il irait chercher Catherine Devoissoud à Martigny.

Il l'installerait à la Lézardière.

Et il appellerait à son chevet les plus hautes sommités médicales de Paris pour examiner la paralytique.

Quelle douce vie !

Le matin, Girodias les faisait travailler tantôt ensemble, tantôt à tour de rôle ; la matinée s'écoulait ainsi.

L'après-midi, lorsqu'il faisait beau, et c'était presque tous les jours, on sortait, on se promenait aux environs, assez loin.

Lorsque quelque travail particulier retenait Girodias à la Lézardière, Georget et Fanchon lisaient, ou allaient jouer dans les grandes avenues sablées du petit parc.

Le vieillard leur avait recommandé de ne point s'écarter du château et il savait qu'il n'avait pas besoin de leur adresser deux fois la même prière.

Ils étaient obéissants, attentifs à lui faire plaisir.

Cette vie si douce allait être dramatiquement interrompue.

Le parc qui s'étendait derrière le château aboutissait presque aux premières maisons du village de Chaumont.

Le parc n'était pas clos de murs, mais d'une haie vive seulement et deux barrières toujours ouvertes y accédaient.

De la haie à l'extrémité du parc, on entendait les cris des bestiaux rentrant au village, les abois des chiens, le coup de chairen des coqs et les gloussements aigus des pintades.

Parfois, même, quelque chanson d'un jeune villageois arrivait jusqu'aux enfants qui jouaient dans les chênes.

Un soir, alors que le soleil déclinait, Georget, seul, se trouvait à la bordure du parc.

Fanchon, qui s'était sentie un peu souffrante, avait voulu rester à la Lézardière, aimant mieux ne point sortir ce soir-là et Girodias achevait un travail qu'il destinait à l'Académie des sciences, rapport sur des observations géologiques qu'il désirait terminer sans plus de retard et envoyer le lendemain.

Georget se trouva donc seul.

Il se promenait, un livre à la main, suivant une allée qui contourait le bois, lorsqu'il s'arrêta tout à coup, prêtant l'oreille, frappé par des sons lointains qui arrivaient, presque imperceptibles, jusqu'à lui. C'était comme un concert de violons. Un peu de vent qui venait de se lever lui en apportait l'harmonie et Georget ne retint pas une exclamation de terreur.

Était-ce vrai ? Ne se trompait-il pas ? Avait-il bien entendu ?

Si loin que cela fut, il avait cru reconnaître, dans cette harmonie barbare et criante, un des airs favoris de Thomas Anspach !

Certes, des années s'était écoulées depuis lors. Georget n'était plus l'enfant d'autrefois, chétif et tremblant sous la menace des coups. Mais les souvenirs de ce temps de souffrances s'était profondément gravés dans sa mémoire. Ces airs, tant de fois joués auprès de lui par les musiciens ambulants, il les connaissait par cœur. De sa vie, il ne les oublierait.

Est-ce que c'était véritablement un de ces airs-là qu'il venait de surprendre ?

Il écouta de nouveau, plus attentivement.

Parfois le vent apportait cette musique ; parfois le vent interrompait, la dispersait parmi le bruissement des feuilles et des branches d'arbres et Georget ne pouvait plus rien reconnaître.

Il se rassura, à la fin,

Était-ce probable que les vagabonds fussent dans le pays ?

Était-ce donc impossible que quelque jeune homme de Chaumont raclât sur son violon un des airs d'Anspach ?

Non. C'était même la vérité, sans doute.

Il aurait bien voulu, cependant, en acquérir la certitude.

C'était chose facile.

Il n'avait, pour cela, qu'à se rendre au village, à interroger le premier venu qu'il rencontrerait.

On lui répondrait tout de suite s'il y avait eu, dans le pays, quelque musicien ambulant.

Mais Girodias avait défendu de franchir les limites du bois.

Il ne voulut pas désobéir.

Il écouta encore.

Cette fois il n'entendit plus rien.

Il resta là longtemps, caché derrière les arbres. Le vent se calma. La nuit était presque venue. Un grand silence régnait sur la campagne qui s'endormait.

Plus rien n'arriva jusqu'à lui.

— Je me suis trompé, murmura-t-il.

Et il revint à la Lézardière.

Un moment, il eut l'intention de parler à Girodias de ce qu'il avait découvert. Puis, il réfléchit que sur un simple doute, sans aucune preuve, il était bien inutile d'alarmer le vieillard.

Il se tut.

Ce fut seulement à Fanchon qu'il se confia, après le dîner.

Ils occupaient deux jolies chambres contiguës donnant sur le couloir qui coupait en deux le premier étage du château.

Ils montaient tous les soirs se coucher de bonne heure, pendant que Girodias restait à travailler, une partie de la nuit, dans la bibliothèque.

De leurs fenêtres, ils voyaient les fenêtres de la bibliothèque que Girodias laissait ouvertes la plupart du temps, par ces douces soirées, malgré les papillons de nuit qui venaient voltiger autour de lui et se brûler les ailes à la flamme des deux lampes.

Avant de se coucher, Georget et Fanchon, tous les soirs, mettaient la tête à la fenêtre, se penchaient vers l'angle sortant du château, à leur gauche, où était le cabinet de travail, sur le même étage, et criaient :

— Bonne nuit, père ! . . .

Girodias, devant sa table encombrée de livres, relevait la tête ; alors il apercevait les deux gentils enfants qui lui envoyaient des baisers et il les retournait en enfant aussi :

— Bonne nuit, mes chers petits ! . . .

Alors, chacun d'eux rentrait dans sa chambre et s'endormait pendant que le vieillard, là-bas, attentif à ses travaux pourtant, sem-

blait quand même veiller sur leur sommeil, car, de temps en temps il se levait, s'approchait de la fenêtre ouverte, regardait les chambres où s'abritaient le repos et les rêves des petits, et disait encore, tout bas, pour lui-même :

— Bonne nuit, chers enfants... bonne nuit, chers trésors... quo Dieu vous garde à jamais, pauvre orphelins....

Ce soir-là, Fanchon et Georget lurent comme les autres jours et échangeèrent leur amical adieu avec le vieillard.

Mais Georget, ensuite, au lieu de rentrer chez lui, resta auprès de Fanchon.

Et tout de suite en grand mystère :

— Il faut que je te raconte ce qui m'est arrivé....

Il la mit au courant de ce qu'il avait cru découvrir, se hâtant, du reste, de la rassurer en disant, lorsqu'il termina son récit, qu'il avait été le jouet d'une illusion, qu'il n'était même pas sûr d'avoir entendu le fameux air du violon d'Anspach et que, dans le cas même où c'était bien cet air-là qu'il avait entendu, cela ne prouvait pas le moins du monde qu'Anspach fût le musicien.

Cependant Fanchon était effrayée.

— Tu as eu tort de ne pas prévenir notre père....

— A quoi bon?... Il se serait alarmé, sans doute à tort... Il eût passé une mauvaise nuit... Peut-être n'eût-il pas voulu se coucher... Regarde, Fanchon, comme il est calme !

Ils soulevèrent les rideaux de la fenêtre.

Girodias, paisiblement, travaillait.

— Bernard, j'ai peur... malgré ce que tu dis....

— Eh bien, je regrette de t'avoir fait cette confidence... Une autre fois je ne te dirai rien....

— Reste auprès de moi, veux-tu ?

— Oui, je le veux bien.

— Nous allons éteindre nos lampes, pour que notre père ne s'aperçoive pas que nous ne sommes pas couchés.

— Soit ! Ensuite....

— Ensuite, nous resterons là, près de la fenêtre... La lune va se lever... la nuit sera claire... Nous verrons ce qui se passera... Nous ne dormirons pas... Si tu t'es trompé, Bernard, nous en serons quittes pour une mauvaise nuit... Nous dormirons demain un peu plus tard....

— Je ferai comme tu voudras.

— Au contraire, si tu ne t'es pas trompé, si nous apercevons du côté du parc, ou dans le jardin, quelque chose de suspect, nous irons tout de suite avertir notre père.

— Oui. Veillons.

Ils éteignirent les lampes et s'établirent près de la fenêtre, chacun dans sa chambre.

Girodias travailla jusqu'à minuit.

A minuit, il se leva de son fauteuil, rangea quelques papiers, éteignit une de ses lampes, prit l'autre à la main pour s'éclairer dans les couloirs sombres de la Lézardière et sortit, après avoir fermé la fenêtre de la bibliothèque.

Les enfants veillaient toujours.

Ils entendirent le pas lourd du vieillard qui longeait le corridor ; la porte de sa chambre s'ouvrit, se referma.

Puis, ce fut tout. Le château dormait.

Ils restèrent à leur poste, pendant deux heures encore, luttant contre le sommeil.

(A suivre.)

## FEUILLETON DU "SAMEDI"

COMMENCÉ DANS LE NUMÉRO DU 27 NOVEMBRE 1897

# LE SUPPLICE D'UNE FEMME

Le Fils de Gabrielle

SEPTIÈME PARTIE

(Suite)

XXIV

Seize mois se sont écoulés depuis le mariage du comte de Coulange et d'Emmeline.

Il y a cinq mois que Maximilienne de Coulange a épousé Lucien de Reille.

Quelques jours après le mariage de son amie, la comtesse de Coulange a mis au monde un petit garçon joli comme un ohérubin. Lucien et Maximilienne ont été ses parrain et marraine, ils ont donné à leur filleul les prénoms de Eugène-Lucien Edouard et il a été décidé qu'on l'appellerait Edouard.

Avons-nous besoin de dire que le petit Edouard est adoré. Il est la joie de la famille. Quand il n'est pas sur les genoux de sa mère, il est dans les bras de Gabrielle.

Gabrielle se souvient. Elle retrouve dans le petit Edouard toutes les joies maternelles qui lui ont été ravies. Quand elle le presse contre son cœur et le couvre de baisers, il lui semble que c'est l'enfant qu'on lui a volé qu'elle embrasse. Elle se dédommage, la pauvre Gabrielle, en laissant pénétrer dans son cœur toutes les ivresses, tous les ravissements de la maternité.

Après tant de souffrances endurées, la marquise de Coulange a retrouvé la tranquillité ; elle jouit enfin d'un bonheur complet.

Tous nos personnages sont heureux. Seul le comte de Sisterne est soucieux et triste ; il semble que quelque chose lui manque ; il y a en lui une douleur contenue, une souffrance qu'il s'efforce de cacher.

L'amiral se souvient, lui aussi ; son amour pour Gabrielle reste vivant dans son cœur, et n'osant lui dire : Gabrielle, je vous aime toujours ! il souffre de la contrainte qu'il est forcé de s'imposer.

Eugène lui témoigne une grande affection ; mais ce n'est pas assez pour son cœur. L'amiral voudrait pouvoir ouvrir ses bras au mari d'Emmeline, et lui crier : Je suis ton père, tu es mon fils !

Un jour, tenant la promesse qu'elle a faite à Eugène, Gabrielle lui a raconté sa douloureuse histoire ; mais elle lui a caché le nom de son père. Pour désigner celui-ci, elle avait constamment employé dans son récit, les pronoms *il* et *lui*.

Le jeune homme avait parfaitement compris que sa mère ne voulait point lui dire le nom de celui qui l'avait abandonné.

— Chère mère, lui demanda-t-il, pourquoi as-tu évité de prononcer le nom de mon père ?

— Pourquoi ? répondit-elle un peu troublée, parce que tu ne dois pas le connaître.

— Je comprends : il existe encore.

Le trouble de Gabrielle augmenta.

— Il vit, n'est-ce pas ? insista le comte.

— Oui, il vit.

— Chère mère, je t'ai écoutée avec la plus grande attention et tu as pu voir à mon émotion et à mes larmes que le récit de tes longues souffrances m'a vivement impressionné. Dans ce que tu m'as appris concernant l'homme qui t'a abandonné, mon père, une chose m'a frappé.

— Quelle chose ?

— C'est qu'il t'aimait sincèrement. Et tu reconnais toi même qu'il n'est pas coupable envers toi.

— C'est vrai.

— A-t-il appris, enfin, ce que tu es devenue ?

— Eugène, pourquoi me questionne-tu ?

— Pour pouvoir juger cet homme, ma mère.

— Eh bien, oui, il sait ce que je suis devenue.

— Est-ce que tu l'as revu.

— Je l'ai revu.

— Alors, il sait que j'existe ?

— Il le sait.

— Ma mère, loin de l'accuser, tu dis qu'il n'est point coupable ; soit, je le veux bien. Pourtant, cet homme a brisé ta vie et pendant plus de vingt ans, il a fait de toi une malheureuse. Ma mère, à toi et à moi, son fils, il devait une réparation ; pourquoi ne l'a-t-il pas offerte ?

— Mais il ne pouvait rien faire pour toi, s'écria Gabrielle d'une voix tremblante : tu oublies donc que tu es le fils du marquis de Coulange !

Le jeune homme baissa la tête,

— C'est vrai, murmura-t-il, il ne pouvait rien faire pour moi.

Mais pour toi, ma mère, pour toi ?... Tu es encore jeune et tu es toujours belle, pourquoi ne t'a-t-il pas reconnue pour sa femme ? pourquoi ne t'a-t-il pas donné son nom aux yeux de tous ?

Gabrielle se leva pâle et frémillante.

— Eugène, dit-elle d'une voix oppressée, sans le savoir tu me fais souffrir... Je t'en supplie, ne m'interroge plus.

Le jeune homme sauta au cou de sa mère et lui dit en l'embrassant :

— Pardonnez-moi !

Le comte de Coulange n'était plus revenu sur ce sujet ; mais il s'était demandé bien souvent pour quelle raison Gabrielle lui avait caché le nom de son père. Il aurait voulu le connaître.

La naissance du petit Edouard vint faire diversion à ses pensées. Quelque temps après, Emmeline lui dit :

(A suivre.)

Mademoiselle Madeleine de NICE.

# PENSEE DE PRINTEMPS

1880

MUSIQUE

ARMAND SILVESTRE

J. MASSENET

N° 2  
Soprano léger  
ou Tenor.

temps d'at . mer sous le , ciel doux et clair — Voi . e . le temps de .

fuir — vers les rou . les om . breu . ses — Ou l'on

marche — à pas lents. — il se maine — dans la main. —

— A . bout . reux — e . per . dis — et

A SUIVRE.

**Allegro appassionato**

Quel l'es-poir des beaux jours qui fut dans le ciel bleu — Qui

chante au bord des eaux dans le frus . son — des — ses.

**Poco rall**  
*dim*

**Poco rall**  
*dim*

**a Tempo**

Et le so . leil da . vril — change — en per

— les de leu — Les pleurs —

— que le ma . tin se . coue à ses é . paus . — les

**Tempo I**

Et . . . me des Heurs —

2

— ville — au ca . pri . . . ce de l'air — Qui per . te sur nos

fronts — sa trou . bian . . te ca . res . . .

En . ferme en toi . . non covre — l'a . ni . ver . selle i . . .

**Tempo I Allegro**

— . . .

3



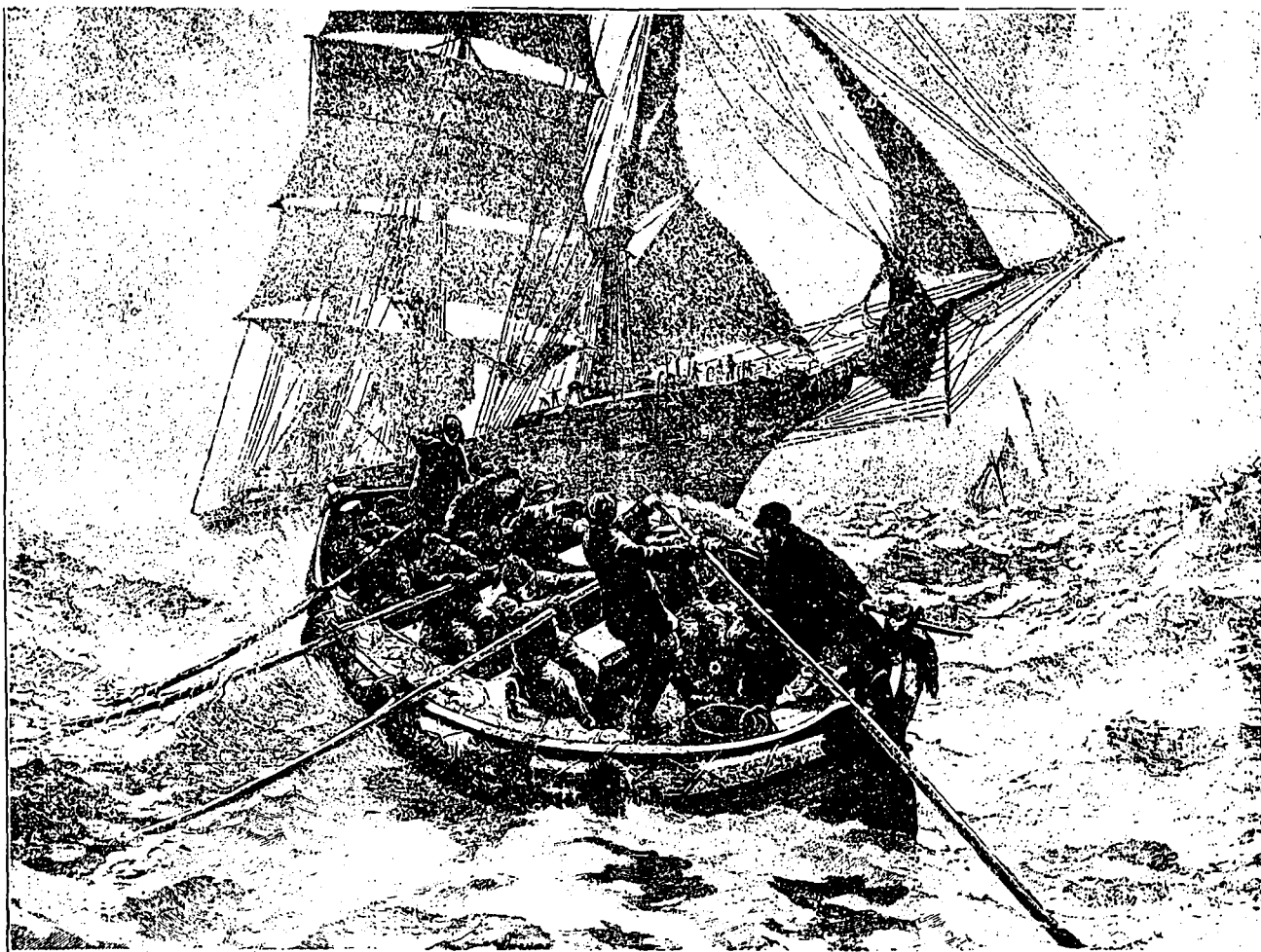
## SAUVETAGE EN MER

Les touristes qui, pour leur agrément, fréquentent les plages pendant la saison propice ne connaissent guère la mer quo calme, étalant paresseusement sur les grèves et les galets ses vagues à peine frangées d'écume, ou un peu plus agitée, s'abattant sur les rochers avec fracas, leur donnant un spectacle grandiose qui n'a rien de terrifiant. Pourtant la Méditerranée endormie des hivernants de la Côte d'azur, l'Océan apaisé des baigneurs de Biarritz, la cité ravissante, ou de la dure Bretagne, la Manche familière des lycéens en vacances, ont de terribles réveils. Vous n'avez pas remarqué que les femmes, dans les villages maritimes où vous apportez votre gaieté sont le plus souvent vêtues de noir, ou vous avez pris cette particularité pour un usage local : ces mères, ces épouses, ces filles pleurent, qui un enfant, qui un mari, qui un père, ou un frère, ou un cousin, et comme tout le monde est plus ou moins apparenté, il est devenu presque inutile de songer à se composer d'autres toilettes, les malheurs surviennent fréquemment, les deuils succédant aux deuils sans désomparer.

C'est que la mer, qui fait vivre toutes ces intéressantes populations, est une capricieuse bienfaitrice et une amie bien infidèle. Le pain qu'elle assure aux pauvres matelots est par eux, chèrement acheté, la barque qui sort pour la pêche n'est jamais sûre de rentrer au port, le plus puissant navire n'est qu'un jouet au milieu des flots en furie.

Le vent souffle en tempête, la vague déferle rageusement, le ciel obscurci, bas, semble se confondre avec l'énorme masse d'eau soulevée, on mon-

pas. Cependant le canot amené à quai, mis à l'eau, ne peut parvenir à franchir la barre, les hommes ont beau "souquer" ferme, l'embarcation n'avance pas d'un mètre dès qu'elle rencontre le flot montant. Comment faire ? On hisse le canot au fond du port, ou le transporte à l'extrémité de la digue, et de là on le jette à la mer. Arriverait-on jamais près du navire en détresse ? Après des essais infructueux, des avirons cassés, le canot étant dressé par le courant contre la jetée, va-t-il falloir se reconnaître vaincu ? Non. Le patron fait aborder dans une anse voisine. De terre on a deviné sa pensée, le chariot a été conduit près du point d'abordage, pour emporter le canot à cinq, dix, quinze kilomètres s'il le faut, de façon à approcher du navire à secourir avec l'aide du courant. Les hommes courent derrière, les pieds nus, en sueurs sous leurs vêtements trompés par les ombruns et la pluie diluvienne. On réembarque et l'on entrevoit enfin la possibilité de se diriger sur l'épave. Le danger réel commence alors. A quelques brasses, la silhouette du navire à demi submergé s'estompe faiblement dans la brume. De la promptitude de décision du patron, de son coup d'œil, de son sang froid, dépend le salut de l'équipage dont on entend les cris de désespoir. Le navire chassant sur ses ancres bondit et se couche à chaque rafale. Par un bord on risque de se briser contre sa coque, par l'autre d'être entraîné sous lui. Le patron n'a pas bronché, sa figure est restée impassible, et si un ordre bref sort de ses lèvres crispées, bien fin serait celui qui devinerait ses secrets espoirs ou ses terreurs subites. Peut-on accoster ? Il fera descendre un à un les naufragés dans le canot, et les recueillera tombant du beau-



Canot de sauvetage abordant un navire en détresse. (P. 26, col. 1).

tagnes, ou creusés subitement en précipices. L'ouragan s'est déchaîné tout à coup ; il faut lutter contre lui, contre cette force invincible et l'on dispose de moyens insignifiants. Le désastre est inévitable, la perte du bateau certaine, la mort une question d'heures, de minutes, de secondes...

Mais sur la côte le Dvouement veille.

Des hommes, pour qui l'esprit de sacrifice n'est pas un vain mot, s'apprêtent froidement à lutter contre un péril qui n'est pas le leur ; le canon du sémaphore a signalé une voile en perdition, le cône de signal est renversé, indiquant que l'orage est arrivé à son paroxysme et défendant à toute embarcation de sortir des jetées ; cette défense ne compte pas pour le canot de sauvetage. Depuis un instant la trompe d'alarme appelle les équipiers, le patron est à son poste ; il recueille le dire de chacun, s'informe, tâche de démêler à travers les clameurs un lambeau de renseignement sur la position du navire qu'il faut coûte que coûte secourir en dépit des difficultés qui surgissent si éponventables, qu'on se demande si l'entreprise qui va être tentée n'est pas absolument folle.

Le patron en a vu bien d'autres ! C'est un de ces vieux loups de mer qui ne reculent jamais devant le combat, et qui ont d'ailleurs de vieux comptes à régler avec la grande traîtresse. Représentant la Société centrale des naufragés, il sait quelles responsabilités lui incombent, et il les accepte ; quelle est l'étendue de son devoir ; n'avez crainte, et il n'y faillira pas.

Voyez-le, carré d'allure, avec sa barbiche grisonnante, et ses yeux vifs qui parlent pour lui, car il est sobre de paroles ; il ordonne l'appareillage comme s'il s'agissait d'une manœuvre de tous les jours ; il veut ignorer ce qui l'attend, et suggérer à son équipage cette idée que l'impossible n'existe

pré, s'allant le long des bordages. Est-il tenu éloigné de l'épave ? Il essaiera de lancer un grelin, d'établir un va-et-vient et à l'aide des mille ressources qu'il trouve dans son imagination surexcitée, il parviendra soit à prendre la totalité de l'équipage à la remorque dans des barques, soit de l'emporter par fractions, mais il ne s'éloignera pas du lieu du sinistre avant d'avoir accompli définitivement son œuvre de secours.

Que de belles choses s'accomplissent dans ces circonstances épiques ! Le public en a le reflet lors de la distribution des récompenses de la Société de sauvetage. Il apprend par ses annales comment le canot de sauvetage ne se contente pas d'arracher les vies humaines à la mer qui les réclame. En effet, lorsque c'est une barque de pêche, un petit lougre de commerce qui a touché les fonds ou que les vagues ont démonté, il faut sauver le gagne pain après les hommes. On repart, on tâche de faire échouer l'embarcation dans un endroit où elle souffre moins, on la prend à la remorque, on rend enfin à de pauvres diables l'outil qui leur permet de vivre si péniblement.

Le patron du canot de sauvetage ignore qui l'appelle ; il ne sait pas si c'est un navire de nation amie ou ennemie qui a besoin de son assistance ; il ne connaît qu'une chose, c'est qu'il a été placé à un poste d'honneur et de confiance, et qu'il vaut mieux cent fois risquer de périr que d'hésiter une minute à porter secours à ceux qui ne peuvent plus compter que sur lui.

Hélas ! les sauveteurs ne sont pas plus à l'abri des coups du sort que les matelots des autres navires. Il arrive que le canot chavire et que des hommes manquent à l'appel quand on rentre au port. On ne s'en souvient

## VIVANT PORTRAIT



Le magistrat. — Prisonnier, votre nom ?

Le prisonnier. — But O'Reilly, Votre Honneur.

Le magistrat. — Hein ! Voulez-vous que je vous mette en prison pour parjure ?

Le prisonnier. — Mais, Votre Honneur, c'est bien la vérité : mes parents sont en cour et veulent en témoigner.

Mr O'Reilly senior. — Ce garçon dit la vérité, Votre Honneur. Voilà ma femme Rebecca et tout le monde dit qu'il est le vivant portrait de sa mère.

plus la fois suivante, — sinon pour toujours honorer les absents — et l'équipage se complète de nouveaux venus prêts à risquer leur vie pour sauver celle de leurs semblables.

Il faut dire que nos braves sauveteurs marins sont puissamment aidés par la Société centrale de sauvetage des naufragés. Il ne suffit pas d'être brave pour servir utilement son prochain, il est en outre indispensable de posséder un outillage approprié, une organisation solide, et savoir aussi que le cas échéant, ceux qu'on laisse derrière soi ne seront pas abandonnés.

La Société centrale de sauvetage des naufragés, créée en 1865, remplit ce but multiple dans des conditions que quelques chiffres feront apprécier. En trente ans le nombre des personnes sauvées avec ses engins a été de près de 9,000. Neuf mille existences dues à l'initiative, aux efforts, au courage, à l'incroyable hardiesse de quelques hommes de bien ! N'est-ce pas ce qu'il y a de plus beau au monde ? 350 navires sauvés, près de 600 secourus, 1500 personnes sauvées par des actes de dévouement pour lesquels la société a décerné des récompenses et donné des encouragements de toutes sortes. Quel bilan de victoires remportées sur les éléments déchainés !

Le matériel de la Société est magnifique, et peut inspirer confiance aux matelots qui servent. Les canots admirablement construits présentent le double avantage — joint à l'insubmersibilité — d'évacuer directement l'eau que distribuent généreusement les paquets de mer et de redresser après chavirement. Entre les mains d'un bon patron — et ils sont tous excellents — ces canots, au nombre de 85, sont capables d'affronter les mers démontées ; on peut tout tenter avec eux ; c'est ce que nos sauveteurs font du reste avec une infatigable abnégation.

Quand l'usage des canots est rendu impossible par la disposition de la côte, on emploie le canon ou le fusil porte-amarre, des lignes spéciales adroitement combinées, des gaffes, des bouées, tous les engins enfin qu'on peut imaginer pour réaliser ce programme sublime : ne jamais laisser un naufragé sans secours dès qu'il est permis de l'atteindre par un procédé quelconque.

450 postes amarrés sont répartis sur le littoral de Dunkerque à Menton, dont 75 muni d'un canon sur l'affût.

Le corps des douanes prête son concours précieux à la Société, des donateurs généreux assurent les ressources qui lui sont nécessaires et tout se trouve réuni pour assurer le fonctionnement d'une institution digne de l'admiration universelle.

EDMOND RENOIR.

## CHIENS ET CHATS

De même qu'il est admis que le chien a de l'intelligence, du cœur, et peut être une âme, de même il est convenu que les chats sont traitres, rusés, voleurs, égoïstes, ingrats. Combien de gens n'avons-nous pas entendus, disant : " Oh ! moi, je ne peux pas sentir les chats ; c'est un animal qui n'aime pas son maître. Il n'est attaché qu'à la maison : il faut tout mettre sous clé. J'en ai eu un une fois parce que c'était à la campagne et qu'il y avait des souris. La cuisinière a ou l'imprudenc de laisser sur la table un poulet qu'elle venait d'acheter, le chat l'a emporté, on n'en a jamais revu un morceau. Depuis ce jour là, je me suis dit : " Je n'aurai plus de chat. " La réputation du chat est détestable, il ne faut pas se le dissimuler ; mais il faut reconnaître aussi qu'il ne fait rien pour modifier l'opinion à son égard. Il est tout à fait impopulaire. Il a l'air de s'en soucier comme du Grand Turc. Faut-il vous l'avouer ? c'est pour ça que je l'aime, car, dans ce monde on peut rester indifférent aux choses les plus sérieuses, s'il y a des choses sérieuses, ce qu'on ne sait qu'à la fin de sa vie ; mais on ne peut pas ne pas prendre parti dans la question des chiens et des chats. Il y a toujours un moment où il faut se prononcer. Eh bien ! j'aime les chats ! Que de fois on m'a dit :

— Comment, vous aimez les chats !

— Oui !

— Vous n'aimez pas mieux les chiens ?

— Non. J'aime mieux les chats.

— C'est extraordinaire.

Je préfère évidemment n'avoir ni chat, ni chien, mais si j'étais forcé de vivre avec un de ces deux individus, c'est avec le chat que je vivrais. Il a pour moi les manières d'être essentielles dans les relations sociales. D'abord, durant sa première jeunesse, toutes les grâces, toutes les souplesses, tous les imprévus dont la plus exigeante fantaisie d'artiste peut s'amuser ! Il est adroit, il sait toujours où il se trouve. Prudent jusqu'à la défiance, il passe partout, il observe sans rien salir, sans rien casser ; toute sa personne est une chaleur et une caresse ; il n'a pas une gueule, il a une bouche, et quelle bouche ! Il vole le gigot, tout comme le chien, mais il ne fait pas ses délices, comme lui, de la charogne et du crottin ; il est discret, d'une propreté méticuleuse, et que devraient bien imiter nombre de ses détracteurs. Il se débarbouille, et, en se débarbouillant, il annonce le temps, par-dessus le marché. On peut avoir l'idée de lui mettre un ruban au cou, jamais un collier ; on ne l'asservit pas. Il ne se laisse pas modifier dans sa race ; il ne se prête pas aux combinaisons que des industriels pourraient tenter. Le chat réfléchit, c'est visible, à l'encontre du chien, qui est un écervelé dont la rage est le dernier mot. Bref, le chat, digne, fier, dédaigneux, qui dissimule ses fonctions basses, qui cache ses amours dans les ténèbres, presque dans les nuages, sur les toits, dans le voisinage des étudiants et des grisettes, qui se défie des avances, qui ne supporte pas les insultes, qui abandonne la maison où on ne le traite pas selon son mérite ; bref, le chat est tout bonnement un aristocrate de type et d'origine, tandis que le chien n'est et ne sera jamais qu'un vilain parvenu à force de complaisance.

Le seul argument un peu plausible qu'il y ait contre le chat, c'est qu'il détruit les petits oiseaux, les rossignols comme les moineaux. Si le chien n'en fait pas autant, c'est qu'il est trop lourd et trop bête. Il court aussi après les oiseaux, mais en aboyant ; les oiseaux lui échappent et il en reste tout ahuri, la gueule ouverte et la queue étonnée. Il se rattrape sur les perdreaux et sur les lapins quand on lui a mis pendant deux ans le collier de force pour lui apprendre ce métier, et ce n'est pas pour lui, c'est pour le chasseur qu'il se met en quête du gibier. L'imbécile ! Il persécute les animaux, dont il est, au profit de l'homme qui le bat. Au moins, quand le chat attrape un oiseau, il a une excuse : c'est de le manger lui-même. En quoi cela autoriserait-il les hommes à médire de lui ? Qu'ils se regardent donc les uns les autres ! Ils verront que, dans leur race tout comme dans celle des chats, ceux qui ont des griffes n'ont pas d'autre préoccupation que de déchirer ceux qui ont des ailes.

ALEXANDRE DUMAS FILS.

La science n'est qu'un instrument, bon ou mauvais, selon l'état moral de qui la possède. — H. FOUQUIER.

## TRIO D'AMIS



I. Il y avait une fois un chat qui se nommait Bidou et un chien, son ennemi intime, qui avait nom Mouchabeuf. Un jour que Bidou guettait une ois magnifique, Mouchabeuf, sans bruit, s'embusquait et se mit à guetter Bidou ! — II. A un moment donné, Bidou s'élança sur l'ois ; Mouchabeuf accourut sur Bidou. Cacophonie et vacarme général. — III. Mais c'est quand Mouchabeuf a vu naviguer Bidou qu'il a été estomaqué... au point qu'il a failli en perdre connaissance.

## TOUTES LES MÊMES



Un philosophe prétend que la curiosité et l'amour de jaser sont la caractéristique de tout le genre féminin, quelque soit la race.

## SORTIE MATINALE

Neuf heures et demie du matin.

— Brigitte ! Brigitte !

— Monsieur a sonné ?

— Mon chocolat, et plus vite que ça.

— J'étais en train de poser la tasse sur le plateau, monsieur.

— Eh bien, donnez suite à ce mouvement là, Brigitte.

— Voilà, monsieur, voilà.

— C'est que je suis pressé, voyez-vous, Brigitte.

— Dame, monsieur, il y a temps pour tout.

Neuf heures trois-quarts.

— Excellent, ce chocolat, quoiqu'un peu trop chaud. Un goût de vanille lui donne encore du prix. Brigitte !

— Monsieur ?

— Vous avez oublié la carafe.

— Ah ! c'est vrai. Où avais-je donc la tête ? Monsieur boit toujours un demi-verre d'eau pure pour précipiter la digestion. Voilà la carafe, monsieur.

— Fort bien. A présent, tout va bien. Je n'ai plus qu'à sortir, puisque je suis pressé.

Je me lève. Je me tâte le front. Il est visible qu'il me manque quelque chose. Ah ! j'y suis !

— Brigitte, mon chapeau, mes gants et ma canne.

— Voilà, monsieur, voilà.

— De mieux en mieux. Je pars.

— Monsieur ! Monsieur !

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ?

— Monsieur oublie son binocle.

— Tiens, c'est vrai. Une distraction. Point de lorgnon, pas de Parisien. Vous faites bien de m'y faire penser, Brigitte.

A présent, je n'ai donc plus qu'à sortir, puisque je suis pressé. Mais j'y pense ! Où dois-je aller ? Qu'est-ce qui me presse ? Une course chez mon notaire ou à la gare du Nord, où j'ai à me présenter pour un colis de trois perdrix rouges qu'on ne m'a pas apporté ? Non, non, ce n'est pas ça. Le notaire, c'est pour le 6, et nous sommes au 5. Le colis aux perdreaux, tête de linotte que je suis, ce n'est que pour demain.

Me voilà au pied de l'escalier, là sur l'asphalte, le long des grands boulevards. Mais où aller ? Que faire ? Le diable m'emporte si je sais pourquoi je suis pressé !

Que voulez-vous ? Il y a des jours comme ça, où un homme de génie lui-même est bête à manger du foin. Comprend-on ça ? N'avoir pas l'ombre d'un souvenir, ni même l'ombre d'une idée ! Ah ! quel air d'ahuri je dois avoir ! Je suis sûr que les arbres du baron Haussman ne peuvent s'empêcher de se gausser de moi.

— Fernand ! Fernand !

— Qui m'appelle ?

Je me retourne. Un grand dadais s'approche et me tend la pince, comme on dit dans le beau monde d'aujourd'hui. Ce coquecigrue, c'est Bastien Massaud, un camarade de collège. Avant que j'aie pu sonner mot, il m'enlace comme le lierre enveloppe l'ormeau dans les *Géorgiques*.

— Comme tu rayannes de joie, Bastien !

— Je te crois, ce qui vient de m'arriver est une si heureuse chance !

Et il me raconte sa bonne fortune. Depuis trois mois, il courtisait la très jolie fille d'un usinier du Marais. Une jolie figure, yeux bleus et

cheveux noirs ; enfin charmante. Trois cent mille francs de dot et un million en espérance.

— Tu as accepté, j'espère ?

— Jamais de la vie ! Et cette douce liberté, donc ? Non, garçon je suis, garçon je resterai.

Je félicite Bastien. Il hèle un cabriolet et s'en va dare dare raconter l'événement à sa famille qui réside à Nouilly, et me voilà seul, sur l'asphalte, ne sachant pas pourquoi je suis pressé.

Je marche, je marche, je marche, et, à la fin, me voilà auprès de l'ancien Tortoni. Le perron y est encore, mais l'ombre des gens d'esprit qui causaient là jadis s'est évanouie. Comme tout passe ! Ces boulevards sont maussades. On n'y rencontre plus que des coulissiers ou d'anciens boulangistes changés en camelots.

— Monsieur, voulez-vous m'acheter une jolie petite souris blanche ? Elle danse comme l'illustre Cléo de Mérode.

— Monsieur, la photographie de M. Emile Zola tel qu'il sera le jour où il sera élu membre de l'Académie française.

— Monsieur, un ouf de l'agumi, Poiseau rare, récemment amené par un navigateur au Jardin d'acclimatation.

— Monsieur, le dernier article de la *Libre Parole*, où M. Edouard Drumont démontre que, dans vingt-cinq ans, le petit fils du baron de Rothschild sera ramasseur de bouts de cigares, et que quiconque sera convaincu d'avoir mangé du pain azyme sera condamné aux travaux forcés à perpétuité.

— Monsieur...

Tous ces gens-là m'assomment. Je traverse la chaussée en courant pour aller de l'autre côté.

De l'autre côté du boulevard, c'est une scie d'un autre genre. Là les marchandes de fleurs forment une barricade vivante pour m'empêcher de passer.

— Monsieur, voyez donc les belles violettes de Parme !

— Monsieur, des roses de Nice, roses de feu Alphonse Karr !

— Monsieur, des boutons d'or si charmants sur les habits bleus !

— Monsieur, des gueules de loup fort à la mode aujourd'hui auprès des dames.

Je n'en puis plus. Je ronds les armes. Je demande grâce. Je me sauve du côté de la rue de la Paix.

Mais encore une fois, pourquoi étais-je si pressé de sortir ?

Ah ! m'y voilà, maintenant.

J'avais fait un nœud à mon mouchoir, et ce nœud, instrument de mnémonique, me rappelle que j'avais à me rendre à l'agence maritime *la Dorade* pour y retenir une place de paquebot qui me conduira à Malacca, l'île où l'on vit cent ans et où l'on ne connaît les embêtements de Paris que de réputation.

OVIDE DESGRANGES.

## SES IDÉES EN LITTÉRATURE

*Madame Bonnebille.*—Et quel est votre écrivain favori ?

*Madame Finemouche.*—Mon mari.

*Madame Bonnebille.*—Votre mari ! Mais je ne savais pas qu'il eût jamais écrit.

*Madame Finemouche.*—Si, des chèques.

## PAS LES DEUX



*Fred.*—Vous dites que vous n'avez pas suffisamment de fortune pour vous marier et vivre confortablement ?

*Albert.*—Non pas. Je dis que j'ai suffisamment d'argent pour me marier et vivre confortablement.

## MODES PARISIENNES



CHAPEAU AQUITA, pour dames et jeunes filles, en paille cousue à la main, montée sur gaze laitonnée; fond entouré d'une jolie draperie de gaze surmontée d'une dentelle très fine; sur le côté, piquet de fleurs et de feuillage. La dentelle est crème ou noire; comme fleurs, des violettes nuance naturelle, des roses en toutes teintes, au choix; des bluets, des coucous jaunes.

## Patron "Up to Date"

(Primes du SAMEDI)



No 181 - Jaquette Eton pour jeune fille.

pour une jeune fille de 14 ans, deux verges d'étoffe.

Grandeurs : 12, 14 et 16 ans.

## COMMENT SE PROCURER LE PATRON "UP TO DATE"

Toute personne désirant le patron ci-contre n'a qu'à remplir le coupon de la page 30 et s'adresser au bureau du SAMEDI avec la somme de 10 centimes, argent ou timbres-postes. Ajoutons que le prix régulier de ce patron est de 40 centimes. Les personnes qui n'auraient pas reçu le patron dans la huitaine sont priées de vouloir bien nous en informer.

## INFORMATIONS

## PRODUCTION DE DESSINS SUR LA FONTE

Le journal américain *Outerbridge* décrit un procédé permettant d'obtenir rapidement différents dessins sur des objets en fonte.

Ce procédé est basé sur les qualités de résistance que peuvent acquérir le lin, les dentelles, broderies, herbes, feuilles, etc., si elles sont soumises à une carbonisation complète et effectuée avec toutes précautions voulues.

Le procédé employé pour la carbonisation des matières employées est le suivant :

Les objets sont placés dans une sorte de récipient affectant la forme

d'une boîte, et entre deux couches de charbon de bois; le récipient est ensuite hermétiquement fermé par un couvercle.

Pour chasser l'humidité, puis obtenir le degré de chaleur nécessaire à la carbonisation, le récipient est chauffé progressivement et aussi longtemps que dure le dégagement d'une vapeur bleuâtre; finalement, il est armé et maintenu à blanc pendant deux heures. Après refroidissement lent, le produit retiré de la caisse est soumis à une flamme de lampe Bunsen afin d'en assurer la carbonisation; dès que celle-ci est complète, il n'apparaît plus aucune partie incandescente sur le produit sortant du brûleur. On peut donc chauffer à blanc l'objet sans qu'il éprouve le moindre changement.

Les objets carbonisés à la flamme du Bunsen sont non seulement combustibles, mais ils possèdent encore une certaine élasticité et assez de résistance au déchirement; on peut par conséquent, les manier avec facilité et de façon que l'immersion dans le bain métallique ne présente aucune difficulté.

Si, après complet refroidissement, les objets sont enlevés du moule, leurs fibres apparaissent tout à fait inaltérées et la surface du métal a pris l'empreinte exacte des dessins. Les modèles ainsi obtenus sont utilisés pour reproduire les dessins sur papier-cuir, etc., etc.

Nombre de modèles employés sont à peu près aussi délicats que des toiles d'araignée et, cependant, ils sont assez résistants pour supporter le choc du métal en fusion sans se déchirer. Comme d'habitude, le moule employé pour ce procédé est fait de sable, et le tissu carbonisé est simplement étendu sur l'une des surfaces planes; lorsqu'il est employé une matière tissée, il est bon de la couper à une longueur un peu plus grande que la largeur de la surface métallique devant recevoir l'empreinte, de manière que le tissu repose sur le bord du moule et puisse être ainsi maintenu par le châssis opposé. Il est recommandé de placer l'objet carbonisé non au fond, mais sur l'une des faces latérales, parce que le frottement se trouve ainsi réduit. Par une rapide fusion et coulée du métal, les dessins obtenus à la surface des pièces sont, par ce procédé, aussi fins que ceux produits par voie électrique. Il est encore à remarquer que, dans la plupart des cas, l'objet carbonisé peut être employé plusieurs fois.

X

## UN HOPITAL POUR LES ARBRES

—Sait-on qu'il existe depuis peu un hôpital pour les arbres?

Il est situé près de Paris, au fond du Bois de Boulogne, au bord de la Seine. C'est là que sont transplantés tous les arbres que les travaux de terrassement de Paris déracinent; c'est là que sont transportés tous les vieux marronniers, platanes et vernis du Japon malades empoisonnés par la pourriture du sol et qui, le printemps venu, ne peuvent plus arborer qu'une maigre chevelure de serpentins multicolores.

X

## HISTOIRE DE LOCUTIONS

On dit parfois de quelqu'un qui n'a pas la répartie vive, ou qui ne la trouve qu'après coup, qu'il a *l'esprit de l'escalier*.

Voici, croyons-nous, l'origine de cette locution :

"Nicole, raconte un de ses biographes, n'avait pas la réplique prompte dans la conversation. Il fatiguait même ceux qui l'entouraient, car il était très lent à trouver des raisons de ce qu'il avançait. Aussi disait-il au sujet de M. de Tréville qui parlait facilement : "M. de Tréville me bat dans la chambre, mais il n'est pas plutôt *au bas de l'escalier* que je l'ai con fondu."

## NE COMPTAIT QUE SUR LUI-MÊME



*Le magistrat.* — Prisonnier, arrêtez ces interruptions continuelles. Je ne permettrai pas que vous fassiez perdre ainsi le temps de la cour.

*Le prisonnier.* — Pardon, Vote Honneur. Vous savez que je n'ai pas d'avocat qui puisse le faire pour moi?

PAYSANNERIE



Une bergère moderne.

SOIRÉE MONDAINE

Un long bohème dit ses vers en plein salon !  
Horror! Horror! l'artif, avec un art suprême  
Je m'esquive au buffet, loin de cet Absalon.

Un sorbet sans défaut vaut mieux qu'un  
Long bohème.  
WILLY.

Une Recette par Semaine

Une de mes lectrices me demande si je pourrais lui donner la recette du "Navarin". Bien volontiers chère madame; cet excellent plat, d'une grande simplicité de confection, devrait trouver sa place, de temps à autres, sur la table de famille, c'est absolument exquis.

Vous prenez des morceaux d'épaule et des hauts de côtelettes de mouton. Vous les faites revenir sur un feu assez vif dans une large casserole de cuivre, de manière à ce que vos morceaux ne soient pas les uns sur les autres et gardent bien, en leur chair savoureuse, tout leur jus. Cette opération dure environ un quart d'heure. Elle est décisive. Tout dépend d'elle ! Je ne vous dirai pas de veiller à ce que le beurre dans lequel votre viande doit revenir ne noircisse pas. Ce serait faire injure à des gourmets et ceci est élémentaire... Mais poursuivons... Votre viande bien revenue est colorée, dorée à point. Vous la retirez de la casserole dans laquelle vous faites un beau roux très brun. Puis, vous faites revenir à part oignons et navets que vous remettez ensemble dans la casserole. A ce moment, vous recouvrez d'eau, ajoutez un bouquet garni, de l'ail à peine, et laissez mijoter à petits bouillons pendant deux heures au maximum. Les pommes de terre, de grosseur moyenne, seront mises une heure à l'avance. Dégraissez soigneusement alors, retirez le bouquet garni et servez.

B. DE S.

CE QU'IL Y A DE BON

L'emploi du Baume Rhumal pour guérir la bronchite est facile, agréable et toujours efficace.

VARIÉTÉS

HORLOGE EN PAPIER

Voici une utilisation des vieux calendriers de 1897, utilisation que je ne vous recommanderai pourtant pas comme une chose très facile à pratiquer. Un horloger intrépide, se munissant de vieux calendriers et de carton bristol, a eu le courage, avec ces seuls éléments, de fabriquer une horloge qui marche bel et bien depuis deux ans. Les roues les plus fortes sont découpées dans le gros carton, le reste dans le bristol mince, qui n'est en somme que du papier épais.

LES MUES DU HOMARD

On sait que les crustacés changent assez souvent de carapace; mais on ignore la fréquence de ces changements de vêtement chez le jeune homard. Prenez un homard de quatre ans: il a seulement une quinzaine de centimètres de long et ne pèse pas cinquante grammes, et pourtant il a laissé vingt et une carapaces derrière lui! Pendant la première année, du moins en moyenne et d'après les observations de M. Ehrenbaum, il a mué dix fois; puis sept fois dans le cours de sa deuxième année, quatre fois la troisième, et trois fois durant la quatrième.

Comme à chaque mue il reste un certain nombre de jours avec une carapace très mince que ses ennemis peuvent facilement briser, on comprend à combien de périls il est exposé pendant ses jeunes années!

LA TÉLÉGRAPHIE

S'il faut en croire un journal américain, M. Ern. A. Hummel, de St Paul, (Minnesota), vient d'inventer un appareil permettant de transmettre une photographie au moyen des fils télégraphiques aussi bien que les dépêches écrites et avec une remarquable rapidité. Cette invention rendrait notamment de grands services dans la poursuite des malfaiteurs en fuite. M. Hummel a procédé à des essais et télégraphié à 320 milles de distance des photographies fort ressemblantes. Il faut vingt minutes à l'appareil pour prendre une photographie.

Depuis le télégraphe Caselli, dit le Cosmos, nous avons eu pas mal d'inventions de ce genre, prenant une image à la station de départ et donnant une tache plus ou moins informe à la station d'arrivée. Quelques détails sur l'invention de M. Hummel avec quelques fac similés des résultats obtenus seraient à désirer.

Les gaietés de l'enseignement:  
MOREAU, JEAN  
Spécialité de cercueils

BUY  
**Coleman's Salt**  
THE BEST

Chaque paquet est garanti.  
Toute boîte de 5 lbs de sel de table est le plus joli paquet sur le marché.

A vendre dans toutes les bonnes épicerie.

Mme ADÉLAÏDE SPENARD, de Montréal

Guérie d'une maladie très grave, suite de l'âge critique

Depuis de longues années elle avait enduré de grandes souffrances, les Pilules Rouges du Dr Coderre seules l'ont débarrassée de toutes ses maladies

La popularité toujours grandissante de la plus grande spécialité pour les maladies des femmes, les Pilules Rouges du Dr Coderre



MME ADELAÏDE SPENARD

"Tout m'irritait, j'étais nerveuse, faible, j'avais mal partout, je ne pouvais dormir, je ne pouvais pas être de mauvaise humeur, mais je ne pouvais faire autrement, j'étais si misérable, depuis six ans que le retour de mon âge me rendait bien malade, j'étais couverte de boutons, une démangeaison par tout le corps me causait beaucoup d'inquiétude, j'avais les pieds, les jambes et le ventre enflés, j'étais presque toujours constipée, j'avais maux reins tout le corps me faisait mal, quelquefois le sang me montait à la tête comme si elle allait éclater, alors je devenais très faible, comme si mon cœur cessait de battre, je venais prête à tomber très souvent, il fallait que je reste au lit, je ne pouvais pas m'habiller, j'étais trop faible, je n'avais plus d'appétit, ma digestion ne pouvait plus se faire, mon estomac me faisait mal, j'étais découragée au possible. Je ne voulais plus croire à aucune médecine, j'en avais pris tant, que je ne croyais pas qu'il y en eût capable de me guérir. Un grand nombre de femmes me recommandaient depuis longtemps l'usage des Pilules Rouges du Dr Coderre. Je me décidai enfin à en prendre, je vous assure que je suis bien contente aujourd'hui, elles m'ont complètement guérie. Mais les femmes qui m'ont recommandé les Pilules Rouges du Dr Coderre sont surprises de ma guérison. Je suis bien et je fais tout mon ouvrage sans difficulté. Je suis donc heureuse de rendre témoignage de ma guérison. Tout ce que j'ai dit est vrai et je vous donne l'autorisation de publier mon témoignage et mon portrait. Mon adresse est Mme Adélaïde Spenard, 36 rue Drolet, Montréal."

Voilà, mes dames qui souffrez du retour de l'âge ce que valent les Pilules Rouges du Dr Coderre. Elles peuvent vous guérir de toutes vos maladies comme elles ont guéri Mme Spenard. Les Pilules Rouges du Dr Coderre guérissent les maladies des femmes, elle guérissent les maladies du changement d'âge, beau mal, pertes blanches, les irrégularités, douleurs mensuelles, tiraillements dans les hanches, douleurs dans le bas-ventre, constipation, mal dans les côtes, mal de reins, mal entre les épaules, palpitations du cœur suivies d'affaiblissements, brûlements d'estomac, mauvaise digestion,

étourdissements, nervosité, elles font disparaître cette pâleur livide, ces cercles noirs, autour des yeux, elles guérissent les maux de tête, elles font descendre les pieds et les mains.

N'oubliez pas que nous avons à votre disposition un médecin spécialiste d'une grande expérience. Vous pouvez le consulter absolument pour rien, tout ce qu'il vous faut est d'écrire une description complète de votre maladie et l'adresser à "Compagnie Chimique Franco-Américaine, Boîte 2306 Montréal." Seul notre médecin spécialiste ouvrira votre lettre et la tiendra confidentielle.

Il étudiera votre maladie, dans sa réponse, il vous dira ce qui vous fait

souffrir, d'une manière si claire et si précise, que vous ne pourrez vous empêcher de comprendre vous-même votre maladie. Il vous donnera de bons conseils qui hâteront votre guérison.

Il arrive que des femmes se découragent si elles n'obtiennent pas de mieux après avoir pris une ou deux boîtes de Pilules Rouges du Dr Coderre. Soyez constantes, ayez du courage, ne discontinuez jamais de prendre les Pilules Rouges du Dr Coderre sans écrire à notre médecin spécialiste, cela ne vous coûtera absolument rien, et par ses conseils vous obtiendrez votre guérison comme un grand nombre d'autres femmes bien malades et qui aujourd'hui, sont bien et heureuses.

RAPPELEZ-VOUS que les Pilules Rouges du Dr Coderre ne se vendent jamais à la douzaine, à un cent ou à 25 cents la boîte. Elles sont toujours vendues en petites boîtes de bois de 50 pilules Rouges pour 50 cents ou 6 boîtes pour \$2.50. JAMAIS AU TRÈS-PETIT. Sur réception du montant, nous les expédions au Canada et aux États-Unis. Donnez toujours votre adresse bien complète, afin d'éviter tout retard dans l'envoi.

A l'adresse:

Cie Chimique Franco-Américaine,

Department medical.

Boîte Postale 2306.

MONTRÉAL, Que

TRIO DE PROVERBES

Qui veut être estimé s'estime soi-même.

x

Qui a richesses a parents.

x

La peur est pis que le mal.

SANCHO PANÇA.

Pour sceller un traité d'alliance.

Le calife Abdoullach, chef des mahdistes, a envoyé, au négus Ménélick, la tête embaumée du roi Jean d'Abyssinie tué par les derviches. Cette tête a été jusqu'ici conservée comme trophée par les mahdistes. La restitution est faite en signe d'amitié envers les Abyssins.

Un peu macabre, mais pas banal.

\*\*

Les enfants:  
— Papa, qu'est-ce que c'est donc que ce Volta, à qui ses camarades donnaient toujours des coups?

— Comment ça?  
— Oui, puisqu'on parle toujours de la pile de Volta!

The Promotive of Arts Association, Ltd.

Incorporée par lettres patentes en date du 7 octobre 1896.

Distribution de Tableaux

ET OBJETS D'ART

Tous les MERCREDIS

Prix du billet, 10 cents

Distribution Mensuelle

TOUS

Les Premiers Mercredis du mois.

Prix du billet, 25 cents.

**La meilleure des teintures**

Les experts se bornent constamment à produire une teinture meilleure que les autres. Mais jusqu'ici leurs efforts ont été vains.

Dans ces couleurs fortes, qui démontrent la qualité d'une teinture — le Noir, Rouge foncé, Vert, Bleu marin, mais surtout le Noir, les

**TEINTURES 'MAGNETIQUES'**

montrent toujours leur supériorité, donnant les meilleurs résultats avec le moins d'ouvrage. En vente partout. Paquet pleine grandeur, envoi comme échantillon, sur recette du prix, 10c. Contentez-vous d'essayer.

HARVEY MEDICINE CO., 121 rue St-Paul, Montréal.

**POUR VENDRE UN CHEVAL**

Si vous avez un cheval à vendre et que vous voulez le faire montrer à avantage, son œil brillant, son poil luisant, lui-même plein de vie et d'énergie, donnez-lui quelques doses de la Poudre de Condition du docteur Harvey (Dr. Harvey's Condition Powder). Il n'y a rien comme cette poudre pour faire revivre un cheval: guérit aussi les vers. En vente partout 25c. le paquet.

On vous enverra un paquet, pleine grandeur, comme échantillon sur réception du prix.

The Harvey Medicine Co., 121 rue St-Paul, Montréal.

A une station de grande ligne.

Un voyageur, passant la tête à la portière, s'adresse au patron du buffet qui prend le frais sur le seuil de son laboratoire :

— Est-ce qu'il y a de l'arrêt ?

— Oui, monsieur... au beurre noir, répond le buffetier sans malice.

**C'EST DIFFICILE A CROIRE**

Qu'on néglige un rhume qui peut dégénérer en consommation quand une bouteille de *Baume Rhumal* peut le guérir 59

**ELLE AUSSI AVAIT SON PÉDIGREE**



*Le marchand de chiens.* — Alors, comme ça, Prince ne vous convient pas. C'est pourtant un bon chien, Monsieur, et qui a un joli pédigree.

*Mr Simplicite.* — Je ne dis pas non, et il me convient beaucoup, mais je suis un homme humain et je ne voudrais pas occasionner à cet animal une vie de misère comme à moi-même.

*Le marchand de chiens.* — Comment cela ?

*Mr Simplicite.* — Nous avons tous les deux peur de ma femme.

**Au restaurant :**  
Un Gascon et un Marseillais ont devant eux un plat de champignons.

— C'est ça qu'ils appellent des champignons, à Paris ! s'écrie le Gascon... C'est gros comme rien !... Chez nous, ils viennent énormes, presque aussi gros que l'arbre au pied duquel ils poussent.

— Et chez nous donc, riposte le Marseillais, ce sont les arbres qui poussent au pied des champignons !

**A la correctionnelle.**  
*Le président.* — Prévenu, votre cas est très grave.

*Le prévenu.* — Je le sais, mon président, mais j'espère que vous serez indulgent pour moi, car nous sommes de la même promotion.

— Comment cela ?

— L'année où je fus condamné pour la première fois à six mois de prison, vous veniez d'être nommé président de Chambre.

**Dr A. SAUCIER**

DENTISTE

Professeur à la Faculté du Collège Dentaire de la Province de Québec

Heures de Bureau : 9 A. M. à 8 P. M.

1716 RUE SAINTE-CATHERINE, . . . . MONTREAL

Un passant remarquant un petit mendiant qui, les yeux grands ouverts, porte la pancarte traditionnelle : "Aveugle !" s'approche et lui dit :

— C'est toi qui es aveugle, mon enfant ?

— Non, Monsieur, c'est mon père.

— Où est ton père ?

— Là, tout près, il joue aux cartes avec un autre aveugle.

\* \* \*

La petite Nini est fort turbulente. Hier, au salon, où se trouvaient plusieurs personnes, elle était montée toute droite sur une chaise :

— Veux-tu descendre ! lui dit sa mère. Tu fais voir tes jambes.

— Oh ! maman, répond l'enfant, il n'y pas de danger : j'ai mes souliers !

**Un Seul En Canada**

La chambre à vapeur ou le bain de vapeur est toujours compris avec le bain-turc au LAURENTIEN. Il prolonge et intensifie les bienfaits du bain-turc. C'est une autre raison pourqu'on au bain-turc au Laurentien est de beaucoup meilleur que ce que vous pouvez avoir ailleurs, et ça coûte moins.

Durant le Jour 75c.

Le Soir . . . 50c.

**BAINS LAURENTIENS**

Angle des rues Craig et Beaudry

**Prets pour la Foule . . .**

Si vous avez besoin d'un Ameublement pour votre maison, . . . . .

**RENDEZ-VOUS**

au Magasin Populaire, là où vous trouverez un Assortiment de Meubles des plus complets. . . . .

Ouvert tous les Soirs, chez \_\_\_\_\_

**F. LAPOINTE,**

La Maison de Meubles Reconnue par ses Bas Prix

1551 RUE STE-CATHERINE.

LES

CIGARES et CIGARETTES

Chamberlain

... SONT ...

FIN DE SIECLE

ESSAYEZ-LES!

DIX Cents

Sur le boulevard extérieur, le Mardi gras.

Une mère et son enfant, puis une marchande de sucre d'orge!

—M'man, achète-moi un sucre d'orge!

—Mais non, fait la mère... Ils n'ont pas l'air fameux.

—Pas fameux! crie la marchande en enfouissant un sucre d'orge dans la bouche du gosse... Goûte!... S'il ne convient pas, je le reprends!

QUERY FRERES

PHOTOGRAPHES

Côte Saint-Lambert, No 10

MONTREAL

Depechez-vous!

SI VOUS SOUFFREZ... DU MAL DE DENTS

hâtez-vous d'acheter la

GOMME DU Dr ADAM

SPECIFIQUE CERTAIN

En vente partout. 10c

Poilras est libre-penseur; aussi s'applique-t-il à élever son fils dans le mépris des conventions sociales.

L'enfant lui demande dernièrement:

—Papa, le suicide est-il un crime?

—Poilras répond d'un ton absolu:

—Non, mon enfant!

Puis, après réflexion:

—Cependant, il ne faudrait pas en faire une habitude!

Le maître de Calino, très occupé à un travail important, ne veut pas être troublé par le bruit des allées et venues des fournisseurs et gens de service et donne l'ordre de ne les laisser entrer que lorsqu'il sera sorti.

Le premier qui se présente est le perruquier:

—Chut! dit Calino, vous repasserez quand il ne sera pas là...

Dans un salon:  
—Vous vous êtes fait, ma chère, une ennemie irréconciliable de la baronne; elle va partout vous déchirant à belles dents.

—A belles dents? Ah! je l'en défie, par exemple!

SES BIENFAITS

Les heureux effets du *Baum Rhumal* contre les affections de la gorge et des pommons sont appréciés partout. 25c la bouteille. 57

On sait qu'Alexandre Dumas, le plus Gascon des hommes célèbres, était fort vantard.

On sait aussi que son fils, très prompt à la riposte, lui répondait souvent de la manière la plus piquante.

En 1854, l'auteur de la *Tour de Nesles* disait à l'auteur de la *Dame aux Camélias*, à la suite d'une savante discussion qui avait le blason pour objet:

—Sais-tu seulement quelles sont mes armes?

—Les armes?... *Beaucoup de guerre sur peu d'or.*

RÉPONSE A TOUT

Mlle Lili a griffé son petit frère au nez et le petit frère, bon cœur, ne veut pas faire gronder sa grande sœur.

La maman demande:

—Comment t'es-tu griffé?

—Je me suis mordu.

—Au nez?

—Ah! je vais te dire: je suis monté sur une chaise.

Marcelle, une demoiselle qui va sur ses six ans, aime bien l'oncle Thomas, mais elle le trouve tout de même un peu trop sarcastique.

L'autre jour, perchée sur un de ses genoux, elle lui disait avec une petite moue de fillette autoritaire:

—Si tu étais sérieux, mon oncle, je te proposerais de jouer avec moi à pigeon-volo!

VIEUX SOUVENIRS

Michelet disait un soir, devant Béranger:

—L'ancienne Egypte adorait les oignons...

—Moi aussi, s'écria le vieux chansonnier, mais dans la soupe.

Boulevard Béranger.

La bonne Mme de M..., sollicitée par un mendiant, lui donne deux bons.

Lors le mendiant:

—Pardou, Madame, serait-il indiscret de vous en demander trois autres: j'ai ce soir du monde à dîner.

Dr BERNIER

DENTISTE

NO. 60 RUE SAINT-DENIS

Comment il faut comprendre la vraie politesse.

Nestor Roqueplan, qui avait l'honneur des tables bourgeoises, professait une singulière opinion sur la visite dite "de digestion".

—C'est n'est pas à vous, invité, disait-il, à faire cette visite: c'est bien plutôt à l'amphitryon d'aller le lendemain, s'informer de votre santé.

Le même, blaguant un proverbe trop connu, disait:

—"Il y a loin de la soupe aux lèvres."

LISEZ

"Le Monde Canadien"

LA GRANDE REVUE HEBDOMADAIRE

12 PAGES, GRAND FORMAT

Publie tous les samedis

Articles de Fonds par des écrivains distingués; Plusieurs Gravures d'actualité et des Nouvelles de Tous les Pays

Abonnement

POUR LA VILLE ET LA CAMPAGNE

\$1.00 PAR ANNÉE

UNE PIASTRE PAR ANNEE, avec le choix sur une collection de chromos-illustrations, portraits de Cartier, Lafontaine, Lortie, Mgr Bruchési et autres enjets. Voir nos annonces de primes dans le numéro du *Monde Canadien* de cette semaine.

Redaction, Administration et Ateliers

No 75 Rue St-Jacques, Montréal

G. A. NANTEL,

Editeur-Propriétaire.

J. A. CARUVEL, Administrateur.

Casse-tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 127



AVIS.—Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour le Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, à midi précis qu'a lieu le tirage.

Ont trouvé la solution juste: Mme M. Loeb, Mme A. Roy, A. Payette (Montréal), Mlle A. Duquet, A. Bouchard (Lévis, Q), P. Benac (Cobourg, N. Y.), Mme J. S. Arbut, Mlle C. Morneau, J. A. Maille (Lowell, Mass.), J. Dubois (Nouvelle-Orléans, La), L. Lacombe (Bellow's Falls, Vt.), J. Lachapelle (Woodside, N. Y.), L. Grignon (Waits River, Vt.).

Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal ou 50 centimes en argent. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

**FRANCEUR & RACICOT**  
Fabricants et Importateurs de...  
Chapeliers et Manchonniers  
**CHAPEAUX ET FOURRURES**  
DES PLUS HAUTES NOUVEAUTÉS  
No 1549 RUE SAINTE-CATHERINE  
MONTREAL.

**COUPON — PRIME DU "SAMEDI"**  
PATRON No  
(N'oubliez pas de mettre le No du patron que vous désirez avoir.)  
Mesure du Buste..... Agt.....  
Mesure de la Taille.....  
Nom.....  
Adresse.....  
61- INCLUS, 10 CENTIMS  
Prière d'écrire très lisiblement.  
Pour détails voir page 28.

# Savon Dermal

REMÈDE INFALLIBLE CONTRE LES

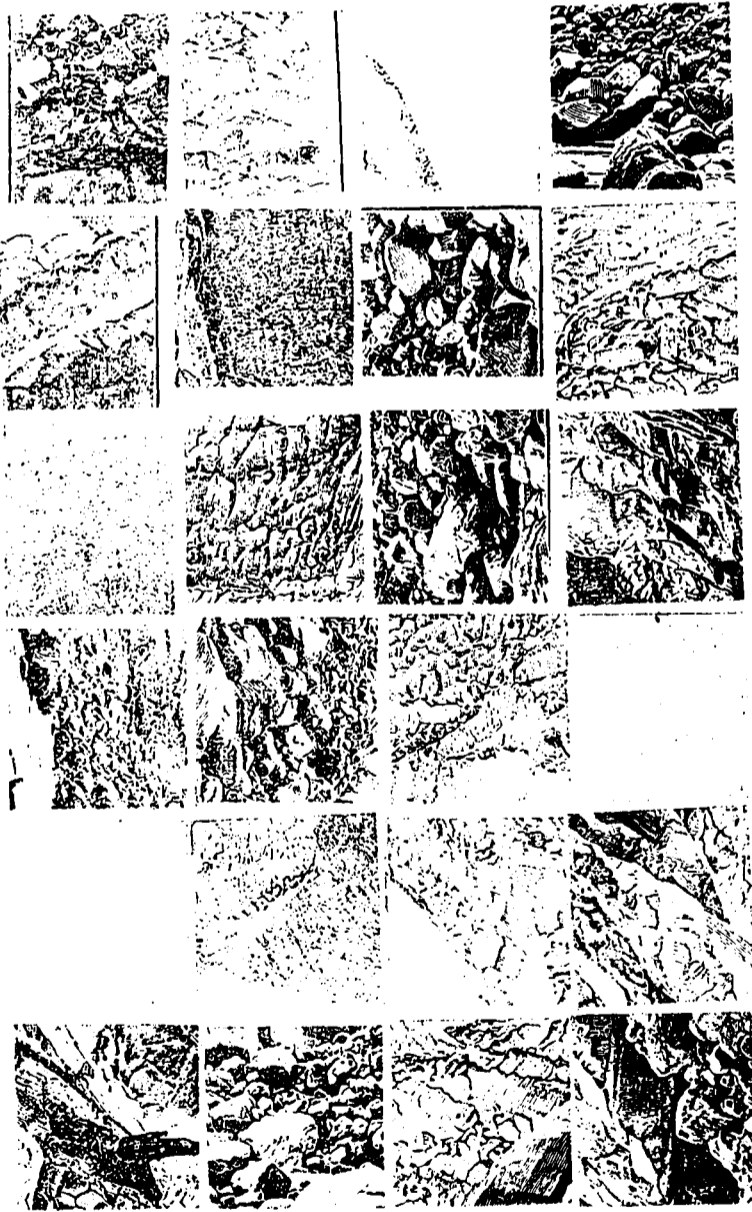
## MALADIES DE LA PEAU

Guérison Certaine      Traitement Facile

Un bohème, invité à dîner chez un ancien ami de collège, s'excuse en arrivant, sur la négligence de sa toilette.  
—Je te demande pardon, je n'ai pas eu le temps de faire remettre des boutons à ma redingote.  
—Peut-être, quand tu auras le temps, vaudrait il mieux faire remettre une redingotte à tes boutons.

Un papa accompagné de son petit garçon veut pénétrer à la Cour d'assises le jour de l'audience du tableau noir. Des municipaux lui barrent le passage :  
—Les enfants n'entrent pas Monsieur.  
—Comment cela ? ce n'est donc pas une leçon d'écriture ?

### Casse-tête Chinois du "Samedi"— No 129



#### INSTRUCTIONS A SUIVRE

Découpez les carrés et rassemblez-les de manière à ce qu'ils forment, par juxtaposition : LA PASSE DE PANAMA.  
Collez les morceaux sur une feuille de papier blanc et mettez, en bas, du même côté, nom, prénoms, adresse.  
Adressez sous enveloppe fermée et affranchie à "Sphinx" journal le SAMEDI, Montréal.  
Ne participerons au tirage que les solutions justes et conformes au présent avis.  
Aux 5 premières solutions tirées au sort parmi celles justes de ce Casse-tête, à nous parvenues, au plus tard mercredi, le 11 mai, à 10 h. du matin, seront attribuées des primes consistant en : Un abonnement de trois mois au journal SAMEDI ou 50 centins en argent, à choix des gagnants.

50 ANS EN USAGE !

**DONNEZ AUX ENFANTS** **SIROP DU D<sup>R</sup> CODERRE**

**PILULES DE NOIX LONGUES** (Composées) **De McGALE**

POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

NOMS HISTORIQUES  
—Comment t'appelles-tu ? demande un jeune collégien à un nouveau.  
—Camille, comme Desmoulins. Et toi ?  
—Pierre, comme Robes...  
\* \* \*  
Petites définitions :  
Calembour.—L'ornière de l'esprit.  
Consulter.—Demander à quelqu'un d'être de votre avis.  
Chef-d'œuvre.—Une fleur qu'on ne cueille que sur les tombes.

Tel. Bell 784

**D<sup>r</sup> F. T. DAUBIGNY**  
Médecin-Vétérinaire  
Professeur à l'Université Laval.  
Donne des soins, à prix modérés, aux animaux domestiques.  
437 Ecurie de première classe 63

**378 et 380 Rue Craig**  
MONTREAL

**TRANCHE-PAIN** pour Hôtels, Restaurants, Clubs, etc...  
**RASOIRS** Les Rasoirs "L. J. A. Surveyer" sont garantis donner satisfaction ; le plus bel assortiment de...  
**COUPELLERIE** importée directement des manufacturiers et pour cette raison à prix très raisonnables chez...  
**L. J. A. SURVEYER, Quincailleur**  
8 Rue St-Laurent.

Bézuchet lit dans son journal le fait divers relatif à cet indélicat spéculateur qui avait imaginé de faire du pain avec de la sciure, en guise de farine.  
—C'est abominable ! s'écrie-t-il. Je parie qu'il n'avait même pas le scrupule de n'employer que de la sciure de pin !  
\* \* \*  
Pensée d'un philosophe :  
Il est préférable de manquer toute sa vie de jugement que d'en attraper un seul en police correctionnelle.

Fausse dents sans palais. Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines. Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux. Dents extraites sans douleur par l'électricité et par Anesthésie locale, cher

AVANT APRES  
**J. G. A. GENDREAU,**  
DENTISTE  
Heures de consultations : 9 hr a.m. à 6 p.m.  
Tél. Bell 2818    20 Rue St-Laurent

# LA CHAMPAGNE CIGAR

**PETIT DUC, LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.**  
"Ourling Oigar," fait à la main valant 10c pour 5c.